

Bibliothèque Religieuse, Morale, Littéraire,

POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE,

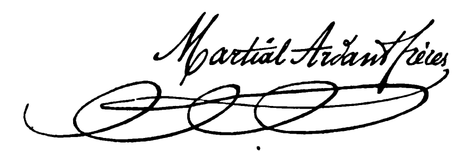
PUBLIÉE AVEC APPROBATION

DE Mgr L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX,

DIRIGÉE

PAR M. L'ABBÉ ROUSIER,

Directeur de l'œuvre des Bons Livres, Aumônier du Lycée de Limoges.



L'HISTOIRE DE TOUS LES PAYS,

RACONTÉE A LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

à l'usage des Séminaires, Colléges, Maisons d'Éducation.

EN VENTE :

L'histoire d'Allemagne, racontée à la Jeunesse, 2 v. in-12.
— d'Autriche, Bohême, Hongrie, Prusse, 2 v. in-12.
— de Charlemagne, 2 v. in-12.
— de Chine, 2 v. in-12.
— de Carthage, 2 v. in-12.
— de Danemarck et Norwège, 1 v. in-12.
— d'Espagne, 2 v. in-12.
— d'Ecosse et d'Irlande, 1 v. in-12.
— d'Egypte, 1 v. in-12.
— des États-Unis, 1 v. in-12.
— de France, 2 v. in-12.
— d'Italie, 2 v. in-12.

L'histoire de Savoie, Sardaigne Corse, Sicile, 1 v. in-12
— de Portugal, 1 v. in-12.
— de Russie, 1 v. in-12.
— de Pologne et des villes Anséatiques, 1 v. in-12.
— de Suède, 1 v. in-12.
— de Suisse, 1 v. in-12.
— de Turquie, ou empire Ottoman, 2 v. in-12.

L'HISTOIRE UNIVERSELLE, OU
— histoire Ancienne, 1 v. in-12.
— histoire Romaine, 1 v. in-12.
— histoire du Moyen-Age, 2 v. in-12.
— histoire Moderne, 2 v. in-12.

Frontispice.



HISTOIRE

rue des Taules. | quai des Augustins, 25.

1851.

L'HISTOIRE

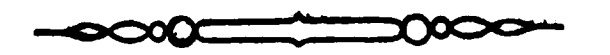
D'ESPAGNE,

RACONTÉE

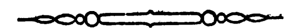
A LA JEUNESSE CHRÉTIENNE,

Par M. P. D.

Ancien Professeur à l'Institution des Chevaliers de Saint-Louis.



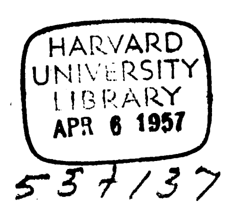
TOME Ier.



LIBRAIRIE DES BONS LIVRES.

LIMOGES	PARIS
MARTIAL ARDANT FRÈRES	MARTIAL ARDANT FRÈRES
rue des Taules.	quai des Augustins, 25.

1851.



LIMOGES ET ISLE..... Imp. de MARTIAL ARDANT FRÈRES.

HISTOIRE

D'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER.

DES PREMIERS HABITANTS DE L'ESPAGNE; DES IBÈRES ET DES CELTES; DE L'INVASION DES PHÉNICIENS ET DES CARTHAGINOIS.

Les Ibères, sortis peut-être de l'Ibérie d'Asie, sont les plus anciens habitants de l'Espagne de qui l'histoire fasse mention; mais d'où est sorti ce nom d'Espagne que depuis tant de siècles porte cette contrée? C'est ce qu'on ignore, ce que vraisemblablement on ignorera toujours. On a fait là-dessus bien des conjectures; mais des conjectures, de quelque degré de probabilité qu'elles soient revêtues, ne sont que des jeux de l'esprit qui ne disent rien à ceux qui cherchent des faits. Il en est de même du nom d'Ibérie, sur lequel on a beaucoup disserté sans arriver à aucun résultat positif. Quant à celui d'Hespérie, il paraît qu'il fut donné à ce pays par les Grecs, pour désigner qu'il était à l'Occident, *Hespera*. Les anciens se sont servis souvent de ce terme pour désigner des villes, des peuples ou des contrées qui, respective-

ment à eux, se trouvaient à l'Occident. Ce qui n'a pas moins exercé les amateurs d'hypothèses, c'est l'origine des Celtes, que, depuis une époque incertaine et qui devance toutes les notions historiques, on trouve établis en Espagne et mêlés aux Ibères sous le nom de Celtibères; mais cette fusion, s'il faut s'en rapporter à Strabon et Ptolémée, ne s'opéra qu'à la longue, après que les Ibères et les Celtes, fatigués de la guerre qu'ils se faisaient sans succès pour la possession exclusive de ce pays, eurent résolu d'en jouir ensemble, puisqu'il pouvait les nourrir tous. Les Espagnols qui veulent se donner en antiquité et en importance historique ce qui leur manque en puissance réelle, n'hésitent pas à nommer comme tige de leur nation le petit-fils de Noé, Tobal, qui vivait au milieu du XXIIe siècle avant J.-C., et à parler des Ibères et des Celtes comme de peuples civilisés long-temps avant les invasions des Carthaginois, des Grecs et des Romains. Cette assertion se réfute d'elle-même.

Quand les Phéniciens les visitèrent, ils ne connaissaient ni la valeur des métaux que renfermaient leurs montagnes, ni la manière de les mettre en œuvre. Ce fut de ces étrangers qu'ils l'apprirent et qu'ils reçurent les premières notions de commerce. On a découvert, on découvre encore en Espagne des monnaies et des médailles phéniciennes. De tous les métaux que le pays produisait, le fer était le plus estimé.

Quand on l'avait converti en acier par la trempe, on en forgeait des lames excellentes dont la réputation se conserve encore dans celles de Tolède. Plus tard, les Romains empruntèrent aux Espagnols leurs courtes épées; ils s'en servirent dans la seconde guerre punique. Les Celtibères étaient idolâtres; il est plus que probable que leur religion se composait d'un mélange de celle des Celtes et de celle des Phéniciens, car on trouve chez eux le soleil *Baal* et la lune *Astarté*, Hercule représenté sous diverses formes, et le dieu *Endovellious*, dont on ne sait pas autre chose si ce n'est qu'il se trouve très-souvent nommé dans les inscriptions les plus anciennes. Ce nom, bien qu'évidemment latinisé par les Romains, n'appartient à aucun dieu de la Grèce ou de Rome. Quant à leur coutume de représenter la lune sous la forme d'une vache, ils la devaient aux Égyptiens; et c'est là vraisemblablement ce qui explique l'existence en Espagne d'un grand nombre de taureaux de pierre, très-grossièrement sculptés, découverts dans plusieurs lieux de la Péninsule *.

* Il y en avait un autrefois sur le pont de Salamanque, plus ancien que le pont lui-même, car, d'après les traditions du pays, le taureau fut placé sur le pont par les Romains après qu'ils l'eurent terminé. Mais les taureaux de ce genre les plus fameux, ceux dont tout le monde parle en Espagne, quoique bien peu d'Espagnols sachent en quel lieu on les voit, sont les taureaux de *Guisando*. Ce dernier nom est celui d'une petite plaine située entre la ville de Tolède et celle de Cadahalso; et c'est dans cette plaine qu'on voyait

Dans Séville on adorait la déesse *Salambo*, la Vénus babylonienne; aux environs des colonies grecques, on adorait le dieu *Ipsistos*, mot par lequel on désignait Jupiter, et qui signifie le premier, le plus haut. D'un autre côté, on a trouvé dans les provinces septentrionales de la Péninsule beaucoup de vestiges du culte druidique.

Les Celtibères étaient sobres; ils avaient pour armes offensives deux javelots ou lances, de trois pieds de longueur, une épée courte, une fronde et une longue pique armée de crochets à son extrémité; ils s'en servaient pour tirer à eux les chevaux des ennemis, en les accrochant par les rênes. Les cavaliers avaient des lances de six pieds, un cimeterre, une hache ou une massue. Les armes défensives consistaient en un bouclier et en une espèce de cuissard qui résistait à l'épée. Lorsqu'ils marchaient à l'ennemi, chaque cavalier prenait un fantassin en croupe; mais au moment du choc les fantassins mettaient pied à terre. Leurs

encore, dans le commencement du XVIII[e] siècle, cinq blocs de pierre façonnés en taureaux, ou pour mieux dire cinq simulacres de taureaux taillés dans le roc, mais extrêmement dégradés, surtout les deux premiers. On y lisait plusieurs inscriptions qui désignaient ces figures comme des monuments élevés par les Romains en l'honneur de leurs généraux; mais il est bien évident que ces inscriptions n'ont été mises qu'après coup. Les Romains élevaient des arcs de triomphe à la gloire de leurs armées; jamais ils n'imaginèrent d'aussi informes sculptures pour un tel sujet.

vêtements consistaient en une tunique de laine brune, à laquelle on ajoutait parfois un capuchon. La tunique des soldats était de lin ou de cuir, et une ceinture la tenait assujettie au milieu du corps. Les condamnés à mort étaient lapidés ou précipités du haut d'un rocher. Les funérailles se faisaient avec beaucoup de faste. Quand le défunt était un grand personnage, son corps était brûlé après être resté exposé plusieurs jours, et quelquefois ses amis intimes ou ses frères d'armes s'immolaient volontairement pour ne pas lui survivre. La culture des terres était l'occupation des femmes *.

Les Ibères, dit le savant espagnol Masdeu, occupaient toute la Péninsule depuis les Pyrénées jusqu'à la Bétique ; mais les rivages de la mer étaient habités par diverses peuplades, venues probablement de Tyr ou de Carthage. Il paraît que leur idiome s'est conservé sans altération bien sensible dans le basque, ce qui semble prouver que les Basques sont les descendants directs des Ibères. Au surplus, les

* M. Dunham, dans son Histoire d'Espagne qu'il a donnée au public comme la meilleure qui eût été jamais faite ou la meilleure qu'on pût faire, dit que cet usage dure encore. Ce fait n'est nullement exact. Nous avons passé neuf ou dix ans en Espagne, nous l'avons parcourue dans tous les sens, et nous n'avons vu nulle part les femmes conduire la charrue. Ce n'est qu'aux environs de Bilbao et dans quelques parties de la Galice que nous avons vu des femmes porter des fardeaux ; mais elles ne se livrent pas à ce travail exclusivement, elles le partagent avec les hommes. Le livre de M. Dunham contient beaucoup d'assertions hasardées.

Ibères se divisaient, comme tous les anciens peuples, en une infinité de tribus. Les Indigètes, les Ilesgètes, les Lalétariens, les Cosetaniens, qui avaient pour capitales Ampurias, Lérida, Barcino ou Barcelone et Tarragone, occupaient la Catalogne. L'Aragon et une partie de Valence étaient soumis aux Édétaniens, qui avaient Salduba ou Sarragosse, Sagunte ou Murviadro, et Valence. Les Ilervacons résidaient vers les bouches de l'Èbre, les Contestants occupaient Carthagène; les Turdetans, la Lusitanie et les côtes de la Bétique. Strabon dit des Turdetans, qu'ils étaient plus instruits que les autres peuples de l'Espagne; qu'ils avaient une grammaire et des poëmes qui remontaient à six mille ans d'existence. Les écrivains espagnols n'ont pas laissé tomber ce passage, pour prouver leur antiquité. Masdeu lui-même n'ose pas rejeter cette assertion fabuleuse; il se contente de dire que les années n'étaient alors que de trois mois.

Les Celtes se divisaient communément en cinq grandes tribus, dont la première était celle des *Astures*, qui habitaient la province actuelle des Asturies, et la moitié de la Galice et du royaume de Léon. Les montagnes, dont leur pays est couvert, leur ont offert de tout temps un asile contre l'agression ennemie. Du haut de leurs rochers, ils ont bravé tour à tour les Carthaginois, les Romains et les Arabes. Les Astures étaient fortement constitués; ils se nour-

nissaient de gibier, et se couvraient de peaux de chamois. Les *Cantabres* habitaient la Biscaye, l'Alava et le Guipuzcoa. Comme les Biscayens qui en descendent, les Cantabres étaient braves, généreux, endurcis à la fatigue, très-légers à la course et passionnés pour l'indépendance. Ils avaient diverses coutumes assez semblables à celles des anciens Irlandais, et l'on a trouvé dans leur pays beaucoup de monuments druidiques. Les *Vascons* ou *Basques*, voisins des Cantabres, habitaient la Navarre actuelle et une grande partie de l'Aragon. Ils avaient la réputation d'être bons soldats. Les Carthaginois en enrôlèrent souvent dans leurs armées. C'est de la langue des Vascons que l'on a dit qu'elle fut la langue primitive de l'Espagne, celle des Ibères ou celle des Celtes. Des savants ont fait des études particulières sur cette langue, et tout ce qui en est résulté, c'est, à travers des hypothèses plus ou moins plausibles, la certitude que la construction du basque a beaucoup de rapport à la construction des langues orientales; mais cela prouve peu, puisque la même affinité se rencontre entre le basque et le grec ou le latin. Les *Gallaici* ou *Galiciens* formaient la quatrième grande tribu Celte; ils possédaient une partie du Léon et toute la *Gallia*. Leurs ports étaient fréquentés par les Phéniciens et les Carthaginois, qui allaient leur demander les métaux que produisaient leurs montagnes. Enfin, les *Lusitaniens* habitaient toute la partie

occidentale de la Péninsule, c'est-à-dire l'Estrémadure, une partie du Léon et de la Castille, et tout le Portugal. On les représente comme de féroces et intraitables sauvages, qui se livraient entre eux des combats acharnés; mais il en était de même dans toute la Péninsule et dans tous les pays où les Celtes s'étaient établis.

Longtemps après la réunion des Celtes et des Ibères, il se forma des peuplades particulières qui prirent ou qu'on désigna sous le nom générique de Celtibériens. Il est probable que ces peuplades se composaient de la portion des deux nations qui s'étaient le plus étroitement unies par des mariages et des alliances. Peu à peu les Celtibériens se cantonnèrent dans la partie centrale de l'Espagne, composée des deux Castilles. Les Celtibères passaient pour très-bons soldats. Ils n'attendaient pas l'ennemi derrière des retranchements, comme le font volontiers encore les Espagnols : ils couraient audacieusement à sa rencontre. Au fond, ils avaient plus d'égoïsme que de noblesse dans le caractère.

Il est hors de doute que les premiers peuples qui ont communiqué avec les Ibères et les Celtibères, et entretenu avec eux des relations constantes, ce sont les Phéniciens, qui non seulement commercèrent avec les indigènes, mais encore formèrent chez eux des établissements stables, tels que ceux de Gadès ou Cadix, de

Malaga, de Cordoue. Les Rhodiens et les Phocéens, émules des marchands de Tyr, voguèrent aussi vers l'Ibérie; les premiers y fondèrent *Rhodia* ou *Roses;* les seconds y jetèrent les fondements d'Ampurias; bientôt même, plus nombreux que les Rhodiens, ils se rendirent maîtres de Roses, et ils finirent par les expulser de la Péninsule. L'expédition des Rhodiens remonte, dit-on, au IXe siècle avant J.-C. Ce fut beaucoup plus tard que les Carthaginois envahirent la Péninsule, à la faveur des dissensions qui s'élevèrent entre les Phéniciens et les indigènes. Ceux-ci, fatigués des prétentions de ces étrangers, avaient résolu d'en purger leur territoire. Plusieurs villes phéniciennes furent obligées de se rendre; Cadix même craignit pour ses foyers. Les Phéniciens appelèrent à leur secours les Carthaginois, qui depuis longtemps convoitaient les trésors de l'Ibérie; ils y envoyèrent des troupes nombreuses, et, après avoir subjugué les Ibères, ils subjuguèrent les Phéniciens. Les anciens historiens ne s'accordent point sur l'époque à laquelle eurent lieu ces événements. Les uns, dit Mariana, les placent cinq cents ans avant J.-C.; d'autres, au contraire, assurent que ce fut très-peu de temps avant les guerres puniques, et l'avis de ces derniers nous semble préférable. Il n'est pas à présumer qu'il ait fallu plus de deux siècles aux Carthaginois pour subjuguer un pays qui n'avait pas alors d'autres remparts que les bras de ses

habitants. Ce fut Hamilcar, père d'Annibal, qui le premier fit des conquêtes étendues, et consolida sur le pays conquis la puissance carthaginoise. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il obtint ce résultat. Les Édétaniens ou Édétains lui opposèrent une vive résistance. Il voulut en triompher, et il périt victime de son zèle. Le sénat de Carthage lui donna pour successeur son gendre Asdrubal, qui l'égalait en courage et le surpassait en habileté. Son beau-père avait fondé Barcelone; il créa Carthagène. On prétend qu'il travaillait à se rendre indépendant, et l'on ajoute qu'il y aurait probablement réussi sans la jalousie des tribus grecques de la côte, qui, redoutant pour elles-mêmes son ambition et son audace, implorèrent l'assistance des Romains; et les Romains, qui voyaient depuis longtemps l'Espagne des mêmes yeux d'envie dont les Carthaginois l'avaient vue lorsqu'elle était au pouvoir des Phéniciens, acceptèrent avec empressement l'invitation qui leur était faite (227 av. J.-C.). Toutefois, avant de recourir aux armes, Rome employa la voie des négociations. Elle envoya des ambassadeurs à Carthage, et ces ambassadeurs stipulèrent du sénat la promesse que les colonies grecques et la ville de Sagunte seraient respectées. Asdrubal fut informé de cette convention, mais il n'en tint aucun compte, et, poursuivant ses desseins, il marcha vers Sagunte, décidé à réduire cette place importante. Il n'y arriva pas; l'esclave

d'un prince espagnol qu'il avait fait périr, vengea son maître en lui donnant la mort. Annibal, alors âgé de vingt-cinq ans, prit le commandement de l'armée, et il ne tarda pas à montrer qu'il le méritait. Après avoir soumis les peuplades de la Castille et du Léon, il revint sur Sagonte; et, malgré les représentations que lui firent les députés romains, il investit cette ville, qu'il avait juré de détruire, comme si elle eût été coupable du meurtre d'Asdrubal. Les Saguntins se défendirent avec un courage opiniâtre et jusque-là sans exemple. Annibal, avec ses machines de guerre, ses tours mobiles qui s'élevaient au niveau des remparts et s'avançaient jusqu'au pied de la muraille, et ses cent cinquante mille hommes qui, se relevant alternativement, fournissaient constamment au siége des troupes fraîches, Annibal n'eût pas vaincu peut-être les Saguntins si la famine n'était venue les réduire aux plus cruelles extrémités. Au bout de neuf mois de siége, manquant de vivres, n'ayant plus aucune espérance d'être secourus, préférant mille fois la mort à l'esclavage et guidés par le désespoir, ils saisirent leurs armes, ouvrirent les portes de la ville, et fondirent sur les Carthaginois, déterminés à périr s'ils ne pouvaient disperser et vaincre leurs ennemis. Après une lutte horriblement sanglante, les malheureux Saguntins, accablés par le nombre, furent tous massacrés *.

* Tite-Live ajoute à ce récit de Polybe, qu'avant de tenter

Rome fut justement punie, par la haine et le ressentiment des Espagnols, de sa lenteur à secourir ses alliés de Sagunte. Pour faire renaître la confiance, il ne fallut pas moins que toute la sage politique de Cneius Scipion, qui débarquait à Ampurias avec une légion, tandis qu'Annibal traversait la Gaule pour se rendre en Italie. Les tribus celtibériennes se rangèrent sous ses drapeaux, ce qui le mit en état de combattre les Carthaginois avec avantage. Il battit le général Hannon à plusieurs reprises, et se rendit maître de toute la côte orientale, depuis les Pyrénées jusqu'aux environs de Carthagène. Une grande victoire navale remportée aux bouches de l'Èbre, et l'arrivée de Publius Cornelius Scipion qui amenait des renforts considérables, consolidèrent si bien la puissance romaine, que le général Asdrubal, qui avait

leur dernière sortie, les Saguntins réunirent en tas, sur la place publique, tous leurs effets les plus précieux, qu'ils jetèrent pardessus toutes les matières combustibles qui leur restaient, de manière à former un bûcher immense; que leurs femmes et leurs enfants se rangèrent autour de ce bûcher, et qu'à la nouvelle du triste sort qu'ils avaient éprouvé, ces femmes mirent le feu au bûcher et qu'elles s'y précipitèrent avec leurs enfants; que les Carthaginois, avertis par les tourbillons de fumée et de flamme, entrèrent dans la ville, et qu'ils égorgèrent tous ceux qu'ils trouvèrent encore vivants, sans distinction d'âge ni de sexe. Cela peut être, car il est certain que cette horrible coutume a existé chez beaucoup d'anciens peuples; mais Polybe n'en dit rien, et l'on sait que Polybe a écrit l'histoire telle qu'il l'a recueillie sur les monuments les plus authentiques, et que Tite-Live l'a faite plus d'une fois avec son imagination.

remplacé Hannon, fut obligé de s'enfermer dans Carthagène, et que la plupart des villes se déclarèrent contre Carthage. Cependant Asdrubal était loin de se regarder comme vaincu. Moins pourvu que son frère Annibal de ces grands talents militaires qui élevèrent si haut ce dernier, il le surpassait peut-être en ruse et en finesse. Les deux Scipion avaient enrôlé, moyennant une solde régulière, un grand nombre d'indigènes pris principalement dans la Celtibérie, et, comptant sur la victoire, ils avaient divisé leurs forces afin d'attaquer à la fois Asdrubal et Magon. Asdrubal détacha les Celtibères de l'alliance romaine, en leur offrant, pour s'en retourner dans leurs foyers, une somme égale à celle que les Romains leur avaient promise pour courir avec eux toutes les chances de la guerre. Les deux Scipion, affaiblis par cette défection, furent contraints de battre en retraite pour tâcher de se réunir; mais Publius, surpris et défait par Magon, périt dans la mêlée; et Cneius, poursuivi par Asdrubal, auquel Magon s'était joint, essuya d'abord une déroute complète, et peu de jours après fut tué dans une forteresse où il s'était réfugié avec quelques soldats. Ces deux batailles, qui coûtèrent la vie à deux généraux auxquels pendant six ans la fortune et la victoire avaient été fidèles, furent livrées, suivant l'espagnol Masdeu, sur les frontières de l'Aragon, dans le royaume de Va-

lence (213 av. J.-C.) *. Le triomphe des Carthaginois ne tarda pas à être troublé. Tout ce qui restait de soldats romains s'était rallié dans un camp retranché; mais ils se sentaient si découragés qu'ils n'avaient pas même la volonté de se défendre. Lucius Martius, un de leurs généraux, ranima leur ardeur belliqueuse, leur arracha le serment de venger leurs frères morts ou de mourir eux-mêmes, et, profitant du premier essor de l'enthousiasme qu'il avait fait naître, il les conduisit, au milieu de la nuit, au camp des Carthaginois. Le massacre fut horrible, s'il faut en croire les historiens romains; mais on ne peut guère douter que beaucoup de Carthaginois n'aient péri. Ils craignaient si peu les Romains, ils avaient tant de confiance en leurs propres forces, que leur camp n'était point gardé et que les Romains y pénétrèrent sans le moindre obstacle. L'armée victorieuse proclama, dans sa juste reconnaissance, Lucius Martius en qualité de général en chef; mais le sénat romain, jaloux de ses prérogatives, ne confirma point un titre que lui-même n'avait pas conféré, et ce fut Publius Cornelius Scipion, fils de celui

* Il existait encore, il n'y a pas quarante ans, non loin de Tarragone, une tour qui portait dans le pays le nom de Tour des Scipion, et que le peuple regardait comme ayant renfermé le tombeau des deux frères, ce qui n'est rien moins que prouvé; mais de cette tradition locale, existante depuis deux mille ans, on peut tirer l'induction que ce fut dans le voisinage de ce lieu que les deux frères périrent. Nous avons vu cette tour en 1800; nous ignorons si elle s'est conservée.

qui avait péri en combattant contre Magon, que l'on vit arriver en Espagne pour remplacer son père et son oncle. Il amenait un corps nombreux de troupes, et il était précédé d'une réputation de magnanimité, de grandeur et de piété envers les dieux qui contribua puissamment aux succès qu'il obtint, réputation qu'il devait, suivant les uns, à des vertus réelles, et, suivant les autres, à son adroite hypocrisie. Les Carthaginois avaient alors (211 av. J.-C.) trois corps d'armée. L'un était à Sagunte, que les premiers Scipion avaient relevé; Asdrubal le commandait; le second se trouvait dans la Bétique, non loin de Cadix; il était sous les ordres d'Asdrubal, fils de Gisgon *; enfin, le troisième, commandé par Magon, occupait la partie centrale et communiquait avec les deux autres. Au lieu de marcher contre eux, comme on s'y attendait, Scipion se dirigea sur Carthagène, où l'on était loin de craindre un siége. Magon accourut pour secourir la place; il fut battu et fait prisonnier, la place succomba, et la nouvelle Carthage vit flotter sur ses murs la bannière romaine. On sait que, parmi les captives, se trouvait la fiancée d'Allucius, prince espagnol, allié de Carthage, et que Scipion la rendit généreusement à sa famille. Il n'usa pas de moins de retenue ou de politique envers les filles d'Andobal qui avait combattu avec énergie pour la cause des Carthaginois. Il fit plus, il renvoya

* L'autre Asdrubal était fils d'Amilcar.

sans rançon les otages que les Carthaginois s'étaient fait remettre et qu'ils retenaient dans Carthagène ; il offrit à tous ceux qui exerçaient un art utile, la perspective peu éloignée de l'affranchissement, s'ils continuaient de séjourner dans la ville et de se livrer à leurs travaux ordinaires ; il rendit aux citoyens leurs biens et la liberté, et cette conduite fit plus que ses armes pour l'affermissement de ses conquêtes. Cependant les Carthaginois avaient redoublé d'efforts pour tâcher de réparer leurs pertes ; mais ils ne purent l'emporter sur la fortune de Scipion, qui contraignit Asdrubal à quitter l'Espagne, vainquit Hannon et le fit prisonnier, réduisit les places de la Bétique, remporta sur le fils de Gisgon une victoire décisive, et détruisit pour toujours la puissance carthaginoise en Espagne. Il ne restait aux Africains que la ville de Cadix. C'était leur premier établissement dans la Péninsule, et c'était maintenant le seul qu'ils eussent conservé. Le sénat de Carthage, déterminé par les lettres pressantes d'Annibal, qui ne cessait de demander des secours sans lesquels il ne pouvait se soutenir en Italie, envoya l'ordre d'abandonner la place aussitôt que Scipion se fut présenté pour l'investir (206 av. J.-C.), et de transporter la garnison en Italie. Ainsi se termina la lutte sanglante des deux républiques rivales dans la Péninsule. Elle s'était prolongée pendant plus de douze ans.

CHAPITRE II.

DOMINATION ROMAINE EN ESPAGNE JUSQU'A L'INVASION DES VANDALES.

De l'an 206 *av. J.-C. à l'an* 406 *de l'ère chrétienne.*

(Avant J.-C. 206.) Les Carthaginois n'eurent pas plus tôt évacué l'antique cité de Cadix, que les Romains divisèrent l'Espagne en deux grandes provinces; l'une, *Citerior*, en deçà de l'Èbre; l'autre, *Ulterior*, au delà de ce fleuve. Deux gouverneurs, tantôt avec le titre et l'autorité de proconsul, tantôt et plus souvent avec le simple titre de préfet, administraient ces provinces. Ils avaient d'abord reçu du sénat l'ordre formel de subjuguer toutes les peuplades espagnoles; mais la résistance qu'ils éprouvèrent, surtout de la part des Celtibères et des Lusitains, ne leur permit pas de remplir leur mission au gré de ces durs despotes qui se disaient *la République romaine*. Pendant plus d'un demi-siècle ce ne fut qu'une série continuelle de surprises, de combats, d'incendies, de meurtres, de vengeances réciproques, entre les indigènes et les Romains dont le nom devint si odieux, que leur puissance ne put s'y maintenir qu'à la faveur de la division et de la jalousie qui existaient entre les peuplades indigènes, sentiments

que les généraux romains attisaient et entretenaient avec soin. Ils poussaient plus loin leur politique; ils avaient toujours soin de ne faire la guerre qu'à une tribu, non à la nation; aussi quand cette tribu était attaquée, toutes les autres restaient spectatrices indifférentes de la lutte et, quoiqu'elles eussent vu cent fois les Romains attaquer les tribus isolément et successivement, rien ne pouvait les arracher à leur fatale sécurité, ni les conduire à s'unir en faisceau pour résister à leurs agresseurs. Le consul Lucullus et le préteur Galba avaient pénétré dans la Lusitanie. Ils reçurent une députation de plusieurs peuplades qui habitaient sur les rives du Tage, et ils l'accueillirent avec tant de bienveillance apparente, que plus de trente mille Espagnols se rendirent au camp romain, où, sous prétexte qu'ils allaient se livrer exclusivement à la culture des terres, on leur fit déposer leurs armes. Au même instant, les soldats romains tirèrent leurs glaives. Huit ou neuf mille de ces malheureux tombèrent impitoyablement massacrés; vingt mille furent faits prisonniers et vendus dans la Gaule comme esclaves. A son retour à Rome, Galba fut accusé par un tribun du peuple; ses richesses le sauvèrent.

Quelques Lusitaniens avaient échappé à la mort ou à la servitude; de ce nombre était un berger qui joignait à une constitution robuste, endurcie par les privations et l'exercice, un courage capable de tout oser, un esprit élevé et

un sentiment profond de haine pour les Romains, sentiment qui venait de s'exalter encore par l'atroce perfidie de Galba. Ce berger, c'était Viriate. De retour dans ses montagnes, il fit partager à ses compatriotes son indignation et ses désirs de vengeance. Un grand nombre de tribus lusitaniennes le proclamèrent leur chef, et il se montra digne de leur confiance. Ce fut l'an 147 avant J.-C. qu'il commença contre les Romains cette guerre désastreuse qu'ils ne purent terminer que par un crime. La première campagne de Viriate annonça un ennemi actif qu'il ne serait pas facile de vaincre; il n'avait pour soldats que des hommes sans expérience et sans discipline, et ses adversaires étaient des hommes aguerris et accoutumés à vaincre; mais la nature l'avait créé général d'armée; il mit ses Lusitaniens en présence des ennemis; il évita prudemment une action prématurée; il trompa les Romains par de fausses marches, les attira dans un marais, et termina la campagne par une victoire. Les campagnes suivantes furent plus décisives; un grand nombre de villes se soumirent à Viriate; plusieurs armées romaines perdirent leurs généraux et leurs aigles; plusieurs préteurs succombèrent sur le champ de bataille; la moitié de l'Espagne était en pleine révolte. Tant de revers apprirent enfin à Rome, ou qu'elle devait renoncer à la Péninsule, ou qu'elle devait redoubler d'efforts. Le consul Quintus Fabius Maximus partit pour

l'Espagne, suivi d'une armée d'élite; le consul Metellus le remplaça dans le commandement. L'un et l'autre eurent quelques succès et non moins de revers. L'activité, le génie, le courage de Viriate présentaient partout aux Romains un ennemi qu'on pouvait vaincre, mais qui, se relevant le lendemain d'une défaite, plus terrible qu'auparavant, ne pouvait jamais être ni subjugué, ni anéanti. Le successeur de Metellus, Pompeïus Rufus, se trouvant engagé dans une position tellement désavantageuse, qu'il ne pouvait guère conserver d'espérance, éclairé d'ailleurs par l'exemple récent du consul Servilianus qui, dans une position à peu près semblable, avait perdu son armée et n'avait lui-même sauvé sa vie qu'au prix de sa gloire, Pompeïus fit entendre des paroles de paix : elles furent accueillies par Viriate, et la paix fut conclue (140 av. J.-C.).

Il paraît certain que cette paix fut ratifiée par le sénat, mais il ne l'est pas moins que le préteur Cæpion avait reçu l'ordre secret de continuer la guerre; de sorte que Viriate, attaqué à l'improviste, eut besoin de tout son génie pour ne pas succomber. Cependant, voulant connaître la cause de cette rupture inattendue, il envoya au camp romain trois de ses officiers. Cæpion les fit amener en sa présence, et il leur fit de telles offres, leur promit de si amples récompenses, qu'il parvint sans beaucoup de peine à les corrompre. Ces trois misérables, rentrés

dans le camp, s'introduisirent au milieu de la nuit dans la tente de Viriate ; le trouvant endormi, ils le poignardèrent; l'infâme Cæpion, qui avait ordonné le meurtre, refusa d'en payer le prix * (136 av. J.-C.). Les Lusitaniens rendirent aux restes de leur malheureux chef les plus grands honneurs; ils sentaient qu'ils devaient le regretter, parce qu'ils perdaient avec lui leurs plus grandes forces. Toutefois, ils lui nommèrent un successeur; mais le seul acte de celui-ci consista dans le renouvellement du traité de paix, traité que le sénat refusa de ratifier. D'autres généraux, de nouvelles légions passèrent en Espagne. La Lusitanie, la Galice se soumirent; toutefois, quelques cantons, quelques villes résistèrent.

A une lieue de Goria, et à une moindre distance du grand chemin, on aperçoit une haute éminence dont le sommet porte encore quelques vénérables ruines; ce sont des restes de murs qui formaient l'enceinte d'une ville. Là, s'élevait jadis Numance. Des bergers avec leurs troupeaux fréquentent seuls aujourd'hui ces lieux déserts. Pleins d'amour pour la liberté ou l'indépendance de leur patrie, les Numantins avaient embrassé avec ardeur la cause de Viriate. Ils avaient été ses alliés fidèles quand il

* Cæpion traîna dans la misère les dernières années de sa vie, chargé du mépris et de l'exécration de tous les gens de bien. Suivant Strabon, il fut banni par le sénat; suivant Valère Maxime, il fut étranglé en prison.

était vivant; ils le pleurèrent mort et restèrent dévoués à sa mémoire. Au bout de quatorze ans d'une guerre d'extermination, les Romains réduisirent leur ville en cendres; mais ils ne la subjuguèrent point. Les Numantins périrent tous avec leur patrie; mais plus d'une fois ils avaient couvert son sol des cadavres de leurs ennemis. Après avoir forcé Pompée à une retraite peu glorieuse, et défait les légions romaines qui s'avancèrent ensuite sous le commandement de Popilius Læna, ils avaient remporté une grande victoire sur le consul Hostilius Mancinus, qui était accouru pour le venger. Quatre mille d'entre eux le poursuivirent dans sa retraite, l'atteignirent, taillèrent en pièces la moitié de son armée, n'épargnèrent l'autre que parce que Mancinus demanda et jura la paix. * La triste gloire de détruire Numance était réservée à Scipion Émilien qui investit cette malheureuse ville avec soixante mille hommes, et la bloqua si étroitement que rien ne put en sortir ni s'y introduire. Les Numantins s'aperçurent bientôt que l'intention d'Émilien était de les réduire par famine; aussi cherchèrent-ils, par de fréquentes sorties, à détruire l'armée des assiégeants; mais le consul avait élevé autour de Numance de formidables retranchements, et tous les efforts

* Le sénat encore une fois refusa de ratifier le traité; mais pour colorer ce refus par un acte apparent de justice, il envoya Mancinus aux Numantins qui, plus généreux que les aristocrates de Rome, refusèrent de recevoir le proscrit.

des Numantins expiraient au pied de ces murs qu'ils ne pouvaient franchir. Pressés par la faim, les assiégés demandèrent la paix; Émilien répondit qu'ils devaient se rendre à discrétion; les assiégés demandèrent une bataille dans la plaine; Émilien répondit qu'il n'exposerait pas mal-à-propos la vie d'un seul de ses soldats, et qu'il attendrait les événements dans ses retranchements. Cette double réponse jeta les Numantins dans le désespoir; ils sortirent tous de la ville et s'élancèrent en furieux contre les retranchements. Beaucoup d'entre eux périrent : ce furent les plus heureux. Les autres, repoussés dans la ville, allèrent subir encore pendant quelque temps toutes les horreurs de la situation à laquelle ils se trouvaient réduits.

A la fin, ne pouvant plus la supporter et n'en pouvant sortir que par la mort, ils cherchèrent tous les moyens de s'ôter la vie. Il y en eut qui prirent du poison ou qui se percèrent de leurs épées; il y en eut qui mirent le feu à leurs maisons et se précipitèrent vivants au milieu des flammes. Quelques-uns se rendaient sur la grande place et engageaient deux à deux un combat à mort. Le vainqueur attendait un autre adversaire, et continuait de combattre jusqu'à ce qu'il tombât lui-même. Un immense bûcher brûlait au milieu de la place; on y jetait les cadavres des vaincus après qu'on leur avait coupé la tête; en même temps, les parents, les amis, se précipitaient dans les flammes. Les femmes,

les enfants ne furent pas épargnés. Quand les Romains entrèrent dans Numance, ils n'y trouvèrent pas une seule créature vivante: tous avaient péri! (132—130 av. J.-C.).

Émilien eut à Rome les honneurs du triomphe. La postérité a voué son nom à l'exécration publique. Lui-même excita la haine de ses proches. On le trouva mort dans son lit trois ou quatre ans après; on assure qu'il fut empoisonné par sa femme Sempronia qui, craignant peut-être que l'effet du poison ne fût pas assez prompt le fit étrangler. Après la chute de Numance, toutes les peuplades indigènes se soumirent, excepté pourtant celles qui vivaient au milieu des montagnes presque inaccessibles des provinces septentrionales. On vit bien quelques insurrections partielles, mais elles furent promptement réprimées, parce qu'elles n'étaient point appuyées; elles ne troublèrent point la paix générale. La paix! ce fut la même paix que celle dont un magnanime souverain a fait jouir plus tard la Pologne et sa capitale; la paix des tombeaux et de la solitude! paix qui ne fut troublée, pendant cinquante ans, que par les révoltantes exactions des préteurs. Vinrent ensuite les guerres civiles de la république, pendant lesquelles le sang espagnol coula de nouveau; mais cette fois ce fut pour les oppresseurs de la Péninsule.

(Av. J.-C. 81.) Quintus Sertorius avait servi en Espagne comme tribun du peuple. Il

avait montré des talents militaires, de l'activité, du courage, du génie même; mais à ces qualités se joignait beaucoup d'ambition. Sertorius était un dangereux rival pour quiconque aspirait au pouvoir ou le possédait; il fut proscrit par Sylla. Il se sauva de Rome, traversa l'Italie, et arriva presque seul dans l'Espagne citérieure. Quelques peuplades ibériennes, fatiguées du joug des préteurs, embrassèrent sa cause; mais les premières tentatives du proscrit furent malheureuses; les généraux de Sylla dispersèrent ses troupes; il fut contraint de se sauver à Iviça, et de là en Afrique. Des députés lusitains se rendirent auprès de lui pour lui offrir le commandement de tous les guerriers de la Lusitanie, s'il voulait les protéger contre Sylla et ses préteurs. Sertorius accepta cette offre; il partit pour la Péninsule avec quatre ou cinq mille Romains qu'il avait attachés à son parti. Un nombre à peu près égal de Lusitaniens se joignit à lui dès qu'il eut pris terre, et une première victoire sur les préteurs de Sylla inspirant aux Espagnols espoir et confiance, son armée se grossit des guerriers d'un grand nombre de tribus celtibériennes et lusitaines. En moins d'un an, les trois quarts de l'Espagne reconnurent son autorité. Espagnols et Romains se confondirent dans le même dévouement, et Sertorius fut regardé comme le restaurateur de l'Espagne. Il méritait ce titre : il avait donné à l'Espagne un gouvernement semblable à celui de

Rome : un sénat, des préteurs, des tribuns du peuple, des tribuns militaires, des magistrats ; et pendant quatre ans la Péninsule forma un état séparé, indépendant, dont il fut lui-même l'arbitre, le dictateur et le souverain.

Les anciens historiens parlent tous d'une biche blanche et apprivoisée que Sertorius aurait fait passer aux yeux des naturels pour un intermédiaire entre Diane et lui. Voilà, disent-ils, comment s'explique l'ascendant de ce rebelle sur les Espagnols et sur les Romains des colonies espagnoles. Mais l'unanimité de ces historiens ne prouve pas à nos yeux autre chose que l'unanimité du sentiment d'orgueil national qui probablement a imaginé cette historiette. Sertorius avait défait plusieurs armées romaines ; le consul Metellus Pius, à la tête de ses légions, fut contraint lui-même de se retirer devant *le rebelle*. Pour le vaincre, ou plutôt pour lui résister, il fallut employer toutes les forces de la république, envoyer au secours de Metellus le fameux Pompée (76 av. J.-C.) et des légions nouvelles ; encore les succès furent-ils compensés par les revers ; et si Metellus eut quelque avantage sur le lieutenant du dictateur d'Espagne, celui-ci remporta sur Pompée lui-même une victoire long-temps disputée sur les bords du Xucar. Dire que Sertorius ne devait sa fortune qu'à lui-même, ses triomphes qu'à ses talents et à son courage, c'était faire un aveu humiliant pour la fière république. Attribuer

ses victoires à une fraude pieuse, qui triplait ses forces en laissant croire aux soldats que les dieux combattaient pour eux, c'était lui ôter une grande partie de son mérite, et sauver aussi en partie l'honneur du nom romain.

On ne saurait dire comment cette guerre se serait terminée, si la basse jalousie de Perpenna, lieutenant de Sertorius, n'était venue au secours des Romains. A la jalousie Perpenna joignait l'ambition (73 av. J.-C.); il assassina Sertorius pour lui succéder. Il ne jouit pas long-temps du fruit de son crime. Vaincu et fait prisonnier par Pompée au premier engagement, il expia sa lâche perfidie dans les supplices. Sertorius laissa de profonds souvenirs en Espagne. Les Lusitains le regardèrent long-temps comme un héros et un bienfaiteur qui leur aurait rendu l'indépendance, si le fer des assassins n'avait terminé prématurément sa carrière. Après sa mort, le plus grand nombre se soumirent à Pompée; quelques-uns se réfugièrent dans les montagnes, mais, bientôt convaincus de leur propre impuissance, ils imitèrent les premiers; d'autres se retirèrent vers le Nord, où ils se joignirent aux Galiciens, et pendant quelques années ils conservèrent encore leur liberté; mais lorsque César fut envoyé en Espagne en qualité de préteur de l'Espagne ultérieure, les Romains pénétrèrent jusqu'au fond de la Lusitanie et de la Galice, et l'Espagne entière, à l'exception des rochers inaccessibles des Asturies, subit le joug

qui jusque-là n'avait pesé sur elle que d'une manière incomplète. Toutefois l'Espagne soumise ne jouit pas d'un long repos. Elle était entrée dans le lot du triumvir Pompée; et celui-ci y envoya ses lieutenants, que César, vainqueur des Gaulois, vint attaquer, et qu'il obligea de capituler, moins par la force des armes que par la savante combinaison de ses manœuvres qui les réduisirent à manquer de vivres et à ne pouvoir combattre sans avoir la certitude d'être battus et anéantis. La défaite des trois lieutenants de Pompée (48 av. J.-C.) ne rendit pas la paix à l'Espagne. Après la défaite de Pompée lui-même en Afrique, son fils se rendit en Espagne, où le nom de son père vivait encore et lui valut en peu de temps une armée nombreuse. Le lieutenant de César dans la Bétique fut obligé de fuir; César accourut en personne, et la victoire l'accompagna. Le jeune Pompée, après d'incroyables efforts pour triompher de son dangereux adversaire, battu complétement à une journée de Malaga, et forcé de chercher son salut dans la fuite, fut poursuivi, atteint et tué (44 av. J.-C.). Sextus, second fils de Pompée, peu effrayé du sort de son frère, ne craignit point de recommencer la guerre aussitôt que César eut repris la route de l'Italie; mais soit qu'il manquât de talents, soit que les Espagnols fussent fatigués d'une guerre qui ne leur offrait aucun avantage, Sextus ne fit point de progrès; et après la mort tragique de César

Lépide et Octave, qui lui succédèrent dans la possession de l'Espagne, y rétablirent la paix et la tranquillité.

(Avant J.-C. 38.) Ici commence l'ère nouvelle que les Espagnols ont constamment employée jusqu'au quatorzième siècle, qu'ils ont abandonnée pour adopter l'ère chrétienne, ce qui n'a pas manqué de jeter quelque confusion dans les anciennes annales de cette contrée. Auguste fit une nouvelle division de la Péninsule : la Tarragonaise, qui comprenait toutes les provinces du Nord avec les deux Castilles, Murcie et Valence ; la Bétique, formée de l'Andalousie et d'une petite portion de l'Estrémadure jusqu'à la Guadiana et la Lusitanie, qui renfermait le reste de l'Estrémadure, une partie du Léon jusqu'au Duéro et tout le Portugal. Antistius, lieutenant d'Auguste, subjugua les Cantabres, et Carisius vainquit les Astures ; ce qui signifie que ces peuples reconnurent la vaine suprématie de Rome, car ils ne furent jamais complètement soumis. Les Romains parcouraient leur pays ; mais à peine s'étaient-ils retirés, que les naturels se soulevaient de nouveau, de sorte qu'à la fin les Romains, fatigués de leurs inutiles victoires, se contentèrent d'une domination apparente; et que les naturels, fatigués à leur tour d'une résistance qui ne pouvait lasser la persévérance de leurs vainqueurs, prirent le parti de rester dans leurs rochers. La domination d'Auguste fut utile à l'Espagne ; il réprima la cupi-

dité des gouverneurs particuliers par des lois sages; établit entre les provinces des communications faciles; ouvrit dans tous les sens de larges routes, dont il existe encore des restes en beaucoup de lieux; jeta plusieurs ponts sur les rivières; fonda plusieurs colonies nouvelles; éleva les habitants de plusieurs villes au rang de citoyens romains; distribua des emplois et des honneurs aux indigènes qui jusque-là, par une politique un peu étroite, en avaient été privés malgré les preuves de dévouement qu'ils avaient données. Aussi les Espagnols bénirent-ils le nom d'Auguste; ils poussèrent même jusqu'à l'idolâtrie ce sentiment de reconnaissance; car, de son vivant, ils lui érigèrent des autels, et après sa mort ils lui bâtirent des temples.

La mémoire d'Auguste devait paraître d'autant plus chère aux Espagnols, que depuis ce prince jusqu'à Vespasien et Titus, (70 av. J.-C.), c'est-à-dire pendant l'espace d'environ un siècle, leur malheureux pays fut en proie à la rapacité des empereurs, et plus encore à celle de leurs proconsuls. Qu'espérer, en effet, de Tibère, de Caligula, de Néron, de Claude, de Galba et des représentants de ces princes, des gouverneurs qui, aux exactions commandées au profit de leurs maîtres, joignaient les exactions faites à leur profit? Malheureusement les règnes de Vespasien et de Titus furent courts; le farouche Domitien (81) détruisit leur ouvrage. Le vertueux Nerva (96) commença de réparer le mal,

mais il ne fit que paraître sur le trône impérial. Ce fut à Trajan, l'un des plus grands princes des temps anciens, à Trajan, espagnol de naissance, qu'il était réservé de guérir les maux de sa patrie (97 à 117). Les anciennes routes furent réparées, et on en construisit de nouvelles partout où le besoin s'en faisait sentir; des édifices publics s'élevèrent de toutes parts; pendant vingt ans l'Espagne jouit d'une paix profonde, et les arts et les lettres profitèrent de cette paix. On attribue à Trajan le beau pont d'Alcantara, la tour de la Corogne, les aqueducs de Tarragone et de Ségovie, et beaucoup d'autres ouvrages où l'utilité s'unissait à la magnificence. Trajan eut pour successeur Adrien, espagnol comme lui; et si le nouvel empereur n'hérita ni de ses talents, ni de son amour éclairé pour le bonheur des hommes, il eut du moins son attachement pour le sol natal. Malgré son caractère frivole et adonné au plaisir, Adrien continua pour l'Espagne le règne de Trajan. Cette période de bonheur ne fut point interrompue sous le règne d'Antonin-le-Pieux qui, bien que né dans les Gaules, appartenait par son humanité à tous les pays. Enfin, au noble et généreux Antonin succéda Marc-Aurèle, aussi espagnol, auquel il ne manqua, pour en faire un souverain accompli, que d'avoir reçu les lumières du christianisme; et sous le règne de Marc-Aurèle, l'Espagne ne fut pas moins heureuse que sous les trois règnes précédents. Mais avec ce prince finit l'âge d'or

de l'empire romain (180). Depuis cette époque l'Espagne éprouva le même sort que le reste de l'empire, c'est-à-dire la tyrannie des gouverneurs particuliers, l'interruption du cours de la justice, l'insolence de la soldatesque, l'oppression sous toutes les formes. Pour comble de maux, vers l'an 260, une armée de Suèves et d'autres hordes germaines, après avoir traversé la Gaule, franchit les Pyrénées et dévasta pendant dix ou douze années consécutives toutes les provinces septentrionales. Ces barbares furent à la fin expulsés de la Péninsule et rejetés au-delà de la mer, sur les côtes de la Mauritanie. L'Espagne jouit ensuite d'un siècle et demi de paix, jusqu'à l'invasion des Vandales.

Dans cet intervalle, le christianisme fit dans la Péninsule des progrès non moins durables qu'ils pouvaient paraître rapides. Les écrivains espagnols nomment saint Jacques-le-Majeur, celui qu'on vénère dans la capitale de la Galice comme leur premier apôtre. Ils prétendent qu'après son martyre à Jérusalem, son corps fut apporté dans la Galice par ses disciples, et transféré à Compostelle. Ils sont également persuadés que l'apôtre saint Paul prêcha l'Évangile dans la Péninsule; ce qu'on peut affirmer, c'est que l'établissement de la religion chrétienne en Espagne remonte aux premiers temps de l'Église; que, sous le règne de Domitien, et même aux temps de Trajan et de Marc-Aurèle, un grand nombre de martyrs ont confessé la foi

chrétienne au milieu des plus cruels supplices. Ce fut principalement vers la fin du troisième, que les persécutions, ordonnées par Dioclétien et Maximien, son collégue, firent couler par torrents le sang chrétien. Toutes les villes d'Espagne comptent d'innombrables victimes : Evora, Lisbonne, Léon, Burgos, Mérida, Cordoue, Séville, Malaga, Cadix, Barcelone, etc., ont toutes leurs martyrs ; mais à Sarragosse, ce fut un horrible massacre, où, sans distinction de sexe ni d'âge, plusieurs centaines de chrétiens, hommes, femmes, enfants, vieillards, attirés hors des murs par une ruse de Dacien, digne ministre des deux empereurs, tombèrent sous le fer des soldats. Aussi, Prudence appelle-t-il Sarragosse *la patrie des saints martyrs*. Les chrétiens respirèrent après l'abdication de Dioclétien, et ils arrivèrent sans avoir subi de persécutions nouvelles au règne de Constantin.

L'Église d'Espagne ne jouit pas long-temps de la tranquillité que la conversion de Constantin semblait lui promettre. Elle fut d'abord agitée par les querelles d'Athanase et d'Arien, et bientôt après par l'hérésie de Priscillien, dont la doctrine, digne de Mahomet, consistait à mettre le plaisir à la place de la vertu. Cette hérésie, qui n'était pas autre chose que la morale des passions, avait trouvé de nombreux partisans, même parmi les membres du clergé. Priscillien avait réussi à se faire nommer, par ses amis, évêque d'Avila, et d'autres évêques qui parta-

geaient ses erreurs lui avaient donné la consécration épiscopale. Un premier concile tenu à Sarragosse avait condamné Priscillien; et, conformément aux décisions qui en émanaient, un édit de Gratien prononçait contre les priscillianistes la double peine de la déposition et de l'exil. Mais l'usurpateur Maxime, successeur de Gratien, se montra plus sévère; Priscillien et ses principaux sectateurs, condamnés une seconde fois par un concile tenu à Bordeaux, furent conduits à l'échafaud, où ils subirent la mort avec un courage digne d'une meilleure cause. Saint Martin de Tours avait fait les plus grands efforts pour obtenir de l'empereur la révocation de l'arrêt de mort; mais l'évêque Idace entraîné par son zèle empêcha l'effet de cette intervention, et il poursuivit les priscillianistes avec autant de fureur que les payens eux-mêmes en avaient mis à persécuter les chrétiens cinquante ans auparavant. Après la mort de Maxime (388), Idace fut banni du consentement de tous les évêques espagnols qui désapprouvaient hautement les cruautés qu'il avait exercées contre des hommes qu'on aurait pu ramener de leurs égarements par des procédés plus doux. Cette hérésie ne fut extirpée que dans le cours du cinquième siècle.

Au reste, il ne faut point croire que le christianisme se soit consolidé en Espagne sans avoir éprouvé de grandes difficultés à s'établir, à s'étendre, et surtout à conserver sa pure morale. Au

temps des persécutions, les nobles exemples donnés par les martyrs soutenaient la foi naissante ou chancelante des adeptes; mais lorsque les empereurs eurent embrassé la religion des chrétiens, ceux-ci eurent à combattre de plus dangereux ennemis que les ministres et les bourreaux de Dioclétien; c'étaient les séductions de leurs propres cœurs, autorisées par la morale commode du paganisme. Des hommes qui ont eu long-temps une religion qui permet aux passions de se satisfaire sans scrupule, y renoncent difficilement; beaucoup de nouveaux convertis ne l'étaient que de nom; par leurs habitudes, ils tenaient encore au paganisme. Ce ne fut qu'à la longue que les mœurs s'épurèrent, et que la pudeur publique enlevant au paganisme son influence, on n'en vit plus que le ridicule, ce qui tourna au profit de la foi chrétienne.

CHAPITRE III.

LES VANDALES, LES ALAINS, LES SUÈVES S'EMPARENT DE L'ESPAGNE, ET SONT A LEUR TOUR SUBJUGUÉS OU EXPULSÉS PAR LES WISIGOTHS.

De l'an 406 à l'an 531.

D'innombrables hordes de Vandales, d'Alains et de Suèves s'étaient précipitées sur la Gaule

vers la fin de l'an 406, sous le règne du faible Honorius. Géronce, général de l'usurpateur Constantin, qui s'était fait proclamer empereur par les légions révoltées de la Bretagne, avait été envoyé en Espagne pour soumettre cette contrée; mais il n'y fût pas plus tôt arrivé que songeant à ses propres intérêts, il se révolta contre Constantin; et comme il se sentait encore trop faible pour lui résister, il appela auprès de lui tout ce qui restait dans la Gaule de ces tribus germaines, et il leur ouvrit les passages des Pyrénées. Ce fut vers le mois d'octobre 409, que, suivant l'évêque Idace, écrivain contemporain, les Germains franchirent les montagnes. Les Vandales ouvraient la marche, conduits par Gunderick; les Alains venaient ensuite sous les ordres d'Atax. Les Suèves, qui entrèrent les derniers, avaient pour chef Hermerich. Ces barbares commencèrent par répandre autour d'eux la dévastation. Toutefois ils ne tardèrent pas à comprendre que ce n'était pas en ravageant le pays qu'ils consolideraient leur conquête: nous nous servons du mot de conquête, parce que dès le premier jour ils montrèrent l'intention de s'établir dans le pays envahi. Au reste, ils n'éprouvèrent aucune résistance de la part des habitants, qui au contraire les accueillirent avec joie, tant le joug romain leur était devenu odieux et pesant. Ils se partagèrent alors les provinces conquises. Les Suèves et quelques tribus vandales prirent la Galice; les Alains

eurent la Lusitanie et la province de Carthagène. Le reste des Vandales s'établirent dans la Bétique. Les Romains conservèrent encore la province tarragonaise.

Cependant les Wisigoths, après avoir ravagé l'Italie sous les ordres de leur roi Alaric, que la mort atteignit au commencement de sa carrière de conquêtes, pénétrèrent à leur tour dans la Gaule, conduits par Ataulphe, qu'ils avaient élu pour remplacer Alaric. Ataulphe et ses Goths, tantôt alliés, tantôt ennemis des Romains, avaient échoué devant Marseille; mais plus heureux à Narbonne, ils s'emparèrent de cette ville de même que de Toulouse et de Bordeaux. Le vainqueur avait en son pouvoir la princesse Placidie, sœur de l'empereur Honorius; elle était tombée dans la captivité lorsque les portes de Rome s'étaient ouvertes devant Alaric. Ataulphe la contraignit de l'épouser. Dans l'intervalle, Constance, général d'Honorius, avait forcé l'usurpateur Constantin à se rendre, et Géronce à se donner lui-même la mort pour ne pas tomber aux mains de l'empereur. Constance, pour prix de ses services, aspirait à l'hymen de Placidie. Lorsqu'il apprit le mariage de celle qu'il avait prétendu épouser, n'écoutant que le désir de la vengeance excité par la jalousie, il alla investir Narbonne, força la garnison à prendre la fuite, et poussant les Wisigoths de proche en proche, il ne s'arrêta qu'au pied des Pyrénées que les Wisigoths

venaient de franchir. Ataulphe s'empara de la Catalogne, et Barcelone devint la capitale de ses nouveaux états; mais bientôt les Goths se plaignirent de l'ascendant de Placidie sur son époux et des ménagements qu'elle l'obligeait de garder pour les Romains. Le goth Siégérich, frère de Sarus, que le prince avait précédemment sacrifié à d'anciens ressentiments, fomenta le mécontentement (450), et suscita contre Ataulphe un assassin. Siégérich ne borna pas là sa vengeance; il fit égorger les enfants qu'Ataulphe avait eus d'une première union, et il abreuva d'outrages la veuve royale. Ces excès soulevèrent contre lui la haine des Goths; au bout de sept jours il périt. Wallia fut proclamé successeur d'Ataulphe.

Ce prince n'avait pas seulement des talents militaires, il avait encore celui de gouverner. Il fit adroitement consentir les Goths au renvoi de Placidie à son frère Honorius; il leur fit même désirer la paix avec les Romains. La paix se fit, et en échange de Placidie Wallia obtint des grains dont il manquait et la possession de l'Aquitaine, c'est-à-dire de tout le pays compris entre Toulouse et l'Océan. Wallia fit de Toulouse la capitale de son royaume; mais avant de s'y rendre, il subjugua les Vandales de la Bétique, défit complètement les Alains qui allèrent chercher un asile auprès des Vandales de la Galice, et força les Suèves à se mettre sous la protection des Romains. Après

la mort de Wallia, Théodoric fut placé sur le trône; les Romains cherchèrent à l'avoir pour auxiliaire dans une expédition qu'ils préparaient contre l'Espagne; mais il ne paraît pas que ce prince y ait pris part. Les Vandales de l'Ouest, fortifiés par les débris des tribus des Alains, avaient attaqué les Suèves; mais ceux-ci repoussèrent avec vigueur cette attaque, et ils contraignirent même les agresseurs à évacuer tout le pays qu'ils avaient occupé; c'était de cette désunion que les Romains voulaient profiter pour reprendre une partie au moins de ce qu'ils avaient perdu. Les Vandales furent refoulés dans la Bétique; ils se trouvaient même si étroitement pressés, qu'ils étaient au moment de se rendre. Les Romains au lieu de négocier voulurent les réduire par la force des armes, et ils leur donnèrent le courage du désespoir. Les Vandales vainqueurs prirent Hispalis ou Séville et Carthagène (425). Ce fut alors et par suite du séjour des Vandales, que la Bétique prit le nom de Vandalicie ou Vandalousie, nom que cette contrée conserve encore. Gundérick mourut trois ans après sa grande victoire. Geyseric ou Genséric, son successeur, se disposait à passer en Afrique sur l'invitation du gouverneur de cette province, lorsqu'il apprit que les Suèves venaient d'envahir les provinces qu'il allait abandonner. Aussitôt il se porta au-devant d'eux, les attaqua auprès de Mérida (Emerita-Augusta), et obtint sur eux une victoire com-

plète. Sans perdre de temps, il reprit avec tous ses Vandales, au nombre d'environ quatre vingt mille, le chemin de la mer qu'il traversa heureusement. On sait que ce prince fonda en Afrique un empire puissant (429), qui subsista jusqu'au sixième siècle. Dès que les Vandales eurent définitivement quitté la Péninsule, le roi des Suèves, Hermerich, qui vivait encore, forma le projet d'étendre sa domination dans le Midi. Mais si les années ne lui ôtaient rien de son courage, elles lui avaient enlevé la force et la vigueur; il céda la couronne à son fils Rechila. Celui-ci (438) signala le commencement de son règne par des victoires dont il sut tirer parti. Dans moins de trois ans, il subjugua toute l'Andalousie, s'empara de Mérida, de Séville, de Carthagène, de la plus grande partie de la Catalogne. Les Romains qui se voyaient dépouillés à peu de chose près de ce qu'ils avaient encore en Espagne, envoyèrent contre les Suèves une armée nombreuse avec un corps considérable de Goths auxiliaires. Rechila fut encore victorieux. Il mourut prématurément en 448 à Mérida. Son fils Réchiar, qui lui succéda, embrassa le christianisme, obtint pour épouse la fille de Théodoric, roi des Goths, et fit plusieurs conquêtes dans la Tarragonaise.

Le fils du vandale Genseric avait épousé une sœur de l'épouse de Rechila; mais sur le soupçon que sa belle-fille l'avait empoisonné, Gengeric la renvoya à son père horriblement mutilée. Crai-

gnant alors que, pour venger sa fille, Théodoric ne s'unit avec Réchiar, et que ces deux princes n'allassent renverser son trône encore mal affermi, il conçut le projet de susciter contre Théodoric un ennemi qui l'empêchât de quitter la Gaule. Ce fut lui, dit-on, qui, apprenant qu'Attila s'avançait vers l'Occident, lui envoya de riches présents et des ambassadeurs chargés de diriger ses armes contre les Wisigoths. On sait que pour résister à ce formidable ennemi, les Goths se liguèrent avec les Romains sous les ordres d'Aetius et avec les Francs de Mérovée. On sait qu'Attila, qui d'abord se portait sur Orléans, se replia vers la plaine de Châlons, lorsqu'il apprit que les Romains et les Goths avaient opéré leur jonction; on sait que le fier Attila fut contraint de s'éloigner de la Gaule, après avoir essuyé une défaite sanglante. Théodoric fut tué dans la mêlée; son fils Thorismond le remplaça dignement; les Francs contribuèrent puissamment à la victoire; de même que les Goths, ils demandaient à poursuivre les Huns afin de les anéantir. Mais Aetius ne le permit pas; il craignait, dit-on, que les Wisigoths ne devinssent aussi dangereux que les soldats d'Attila. Pour engager Thorismond à regagner Toulouse au plus tôt, il suffit de lui faire entrevoir que son frère, qui se trouvait nanti des trésors du feu roi, pourrait bien s'en servir pour se faire proclamer et acheter des partisans. Thorismond

suivit ce conseil; mais ce prince à peine établi sur le trône déploya tant d'avidité de despotisme et de barbarie qu'il fut assassiné après un an de règne.

Pendant que les Romains et les Goths repoussaient Attila dans les Gaules, le roi des Suèves, Rechiar, étendit son empire vers l'Orient et le Midi de l'Espagne; il s'empara sur les Romains de Sarragosse, (*César Augusta*) et de Carthagène. Il rendit à la vérité ces deux places en faisant la paix, mais avec la Galice il conserva la Bétique et la Lusitanie. Cette paix ne fut pas de longue durée; et, peu de temps après (454), Réchiar envahit la Tarragonnaise. Les Romains réclamèrent alors le secours de Théodoric II, roi des Wisigoths, et même celui des Burgundes ou Bourguignons. Les alliés ayant franchi les Pyrénées rencontrèrent les Suèves dans les champs incultes d'Astorga, et ils obtinrent sur eux une victoire complète (456). Réchiar ne parvint à se sauver qu'avec beaucoup de peine; encore ne put-il éviter le sort que lui réservait sa mauvaise fortune; il tomba aux mains des Wisigoths, et Théodoric, déjà souillé du sang de son frère, fit mettre à mort l'époux de sa sœur. La puissance des Suèves tomba avec Réchiar; ils eurent bien encore pendant quelque temps des princes particuliers, Frantan, Maldras, et après celui-ci Rémismund; mais ces princes étaient réputés vassaux de Théodoric, qui toutefois n'eut pas une grande influence

dans les affaires des Suèves, parce que ses guerres contre les Romains, auxquels il enleva la moitié de la Gaule, exigeaient l'emploi de toutes ses forces. Il accorda même à Rémismund la main d'une de ses sœurs ou parentes, qui prit sur l'esprit de son époux assez d'ascendant pour lui faire abjurer la foi de ses pères et l'entraîner dans les erreurs de l'arianisme que les Wisigoths avaient embrassé. Mais lorsque Théodoric eut péri de la main d'Eurich, son frère, et que celui-ci se fut assis sur le trône ensanglanté des Goths, les Romains achevèrent de perdre la Tarragonaise (475), et les Suèves furent refoulés au fond de la Galice où ils fondèrent un petit royaume dont l'histoire cesse de s'occuper jusqu'à la fin du sixième siècle. L'empire d'Eurich comprit alors l'Espagne et la Lusitanie, s'étendit au Nord jusqu'à la Loire et même au-delà, n'eut à l'Occident que la mer pour limites, et ne fut séparé de l'Italie que par les Alpes liguriennes.

Eurich ne fut pas seulement heureux guerrier et général habile, il se montra aussi sage administrateur; fortement secondé par son ministre Léon, il donna aux Wisigoths un code de lois qui se composait de toutes les coutumes en vigueur chez les Goths, augmentées ou modifiées d'après ce qu'exigeaient les circonstances; il assura la paix intérieure par des institutions prévoyantes, et par la crainte de ses armes il contraignit ses voisins à main-

tenir la paix au dehors. Ce prince aurait fait peut-être oublier le vice de son avénement au trône, si vers la fin de son règne il ne s'était livré aux plus violentes persécutions contre les catholiques. Depuis le temps de Dioclétien, l'Espagne n'avait pas vu le sang de ses enfants couler avec tant d'abondance : l'arien Eurich égala en barbarie les anciens proconsuls romains. Tant que Léon avait vécu, il avait heureusement détourné l'orage. Catholique zélé, mais nécessaire au roi, il se plaçait toujours sans hésiter devant le coup qui menaçait les chrétiens orthodoxes ; mais quand le roi l'eut perdu, il ouvrit l'oreille aux perfides suggestions de ses coréligionnaires, et comptait que les supplices subjugueraient ceux qu'on ne pourrait convaincre ; ce fut par la main des bourreaux qu'il voulut propager les doctrines impies d'Arien. Ce prince est désigné par le savant Masdeur, comme le premier roi Wisigoth d'Espagne.

Eurich mourut dans Arles, en 483. Il eut pour successeur son fils Alaric II, qui continua l'œuvre de son père, maintint la paix au dedans et au dehors, et fit une compilation de tou-

L'anglais Dunham, qui n'estime que ses propres opinions et traite toujours fort cavalièrement des écrivains qui n'ont pas moins de talent que lui, prétend que le premier roi Wisigoth d'Espagne est Theudès, parce que Theudès est le premier qui ait résidé en Espagne. C'est à peu près comme si l'on disait que Georges I et ses successeurs n'étaient pas rois d'Ecosse et d'Irlande, parce qu'ils n'ont résidé ni à Dublin ni à Édimbourg.

tes les lois romaines existantes, laquelle reçut le titre de *Breviarum alaricinianum;* mais il n'imita pas Eurich dans ses fureurs payennes contre les catholiques; il fit au contraire cesser toutes les persécutions, et il permit le libre exercice du culte catholique.

L'état florissant du royaume des Wisigoths alluma l'ambition de Clovis, roi des Francs, lequel se trouvait à l'étroit entre le Rhin et la Loire, et déjà vainqueur des Bourguignons voulait que son sceptre s'étendît sans obstacle jusqu'aux Pyrénées. Clovis joignait à l'ambition un autre motif; nouveau chrétien, il était plein de zèle, et le zèle d'un Franc au cinquième ou au sixième siècle ne pouvait manquer d'aller j'usqu'au fanatisme. Les Wisigothsariens étaient ennemis acharnés des catholiques, plus que les payens eux-mêmes: c'en était assez pour rendre la guerre légitime aux yeux du prince franc. Un combat terrible s'engagea dans la plaine de Vouillé non loin de Poitiers, entre les Francs et les Wisigoths; les deux rois combattaient à la tête de leurs troupes, mais Clovis, plus habile ou plus heureux, obtenait l'avantage sur son ennemi; Alaric se jeta au milieu de la mêlée pour rétablir le combat, et il fit des efforts prodigieux de valeur: il tomba sous les coups de Clovis lui-même (507). Clovis profita de la victoire et de la désunion des Goths qui, divisés en deux partis également nombreux, décernèrent la couronne, les uns au jeune prince

Amalric, fils du défunt, les autres à Gésalic, son fils naturel; il se rendit maître de tout le pays situé entre la Loire, le Rhône, la Garonne et l'Océan, et l'année suivante il s'empara de Toulouse et alla mettre le siège devant Carcassonne. Cependant Théodoric, roi des Ostrogoths d'Italie, envoya dans la Gaule une puissante armée sous les ordres d'Ibbas, tant pour s'opposer aux progrès de Clovis que pour soutenir sur le trône son petit-fils, Amalric; et s'il faut en croire le goth Jornandes, Ibbas défit les Francs auprès d'Arles et fit lever le siège de Carcassonne. Quant à Gésalic, il s'était sauvé en Espagne où il tenta de résister et de relever sa fortune; mais après d'infructueux efforts il fut défait par Ibbas, arrêté dans sa fuite et massacré par les Ostrogoths; il avait porté quatre ans le titre de roi (511).

Théodoric gouverna le royaume de son petit fils encore trop jeune pour tenir le sceptre, surtout en présence d'ennemis tels que les Francs, auxquels il ne disputa pas, même après la mort de Clovis, la possession de l'Aquitaine, probablement parce qu'il sentit qu'il serait difficile de la leur reprendre. Comme ses intérêts personnels demandaient sa présence en Italie, il avait confié à Theudès l'administration de l'Espagne. Theudès, général habile, politique profond, et plein d'ambition comme tous les hommes qui se sentent au-dessus du vulgaire, se rendit à peu près absolu dans son gouver-

nement, que Théodoric n'osa pas lui ôter de peur de le pousser à l'usurpation. Cependant quand Amalric eut atteint sa majorité, le roi déclara finies les fonctions de Theudès, et ce qu'on peut regarder comme bien extraordinaire, c'est que Theudès obéit sans murmure et sans résistance, du moins en apparence; mais l'ambition vivait dans son cœur comme il le prouva dans la suite. Après la mort de Théodoric (526), Amalric et le nouveau roi des Ostrogoths conclurent un traité suivant lequel ils établirent pour limite de leurs états le cours du Rhône. Ce traité conclu, Amalric qui voulait vivre en bonne intelligence avec les Francs, fit demander la main de la princesse Clotilde, fille de Clovis. Cette union fut la cause de son malheur: il voulut arracher sa nouvelle épouse à la foi catholique et lui faire embrasser l'arianisme; et comme elle refusa de le faire, il la traita si cruellement, qu'elle prit le parti d'envoyer à ses frères son voile teint de sang. Les fils de Clovis, Childebert surtout, prirent aussitôt les armes. Amalric fut battu, sa capitale prise, son armée dispersée; et lui-même forcé de chercher un asile en Espagne fut, suivant les uns, tué par un Franc avant d'y arriver, et suivant les autres, par ses propres soldats à Barcelone, dans une émeute suscitée par Theudès. Les Francs restèrent maîtres de la Narbonnaise, et les Goths furent réduits à la possession de l'Espagne.

CHAPITRE IV.

ROIS WISIGOTHS DE L'ESPAGNE, DEPUIS THEUDÈS JUSQU'A RODERICH.

De l'an 531 *à l'an* 711.

La mort d'Amalric laissa le trône vacant; Theudès s'en empara (531), et il se fit pardonner son usurpation par la sagesse de sa conduite. Les catholiques trouvèrent en lui un protecteur comme ils l'avaient eu dans Alaric II, et les ariens ne se plaignirent pas : ce qui prouve qu'il montra beaucoup d'impartialité dans sa manière d'administrer la justice. Un Goth, qui feignait d'être en démence, et probablement quelque ancien serviteur d'Amalric, ayant pénétré dans le palais de Theudès, lui plongea son poignard dans le corps. Theudès ne survécut que de quelques instants à sa blessure. On dit qu'en expirant il pardonna à son assassin (548). Un de ses généraux, Theudégisite, fut proclamé aussitôt, et huit ou neuf mois à peine s'étaient écoulés que les Goths révoltés l'assassinèrent à Séville, et lui don-

nèrent pour successeur Agila. Il paraît que depuis le meurtre d'Amalric le peuple avait repris le droit d'élire le souverain; mais il paraît aussi, par le sort de Theudégisile et celui d'Agila, que ce peuple féroce croyait encore user de son droit, lorsque le souverain qu'il avait choisi lui déplaisait, en lui ôtant la couronne et la vie. Et c'est là une des conséquences presque inévitables de la *souveraineté du peuple*, dont on s'est efforcé, heureusement sans beaucoup de succès, de faire passer le principe dans nos doctrines politiques. La révolte avait éclaté dans Cordoue, dirigée par Athanagilde. Agila voulut soumettre les révoltés par les armes, et il éprouva une défaite totale. Il parvint pourtant à regagner Mérida, où il leva de nouvelles troupes, et releva si bien son autorité, qu'Athanagilde, craignant de succomber, appela les Grecs à son secours. C'était au milieu du VIe siècle, au moment où les généraux de l'empereur d'Orient avaient reconquis l'Afrique, les îles de la Méditerranée et l'Italie. La présence des Grecs en Espagne fit changer soudain la face des affaires. Les Goths, qui s'aperçurent que, d'auxiliaires, les Grecs voulaient devenir maîtres du pays qu'ils avaient envahi, prirent le parti de renoncer à leurs divisions, et, comme ils ne pouvaient avoir deux rois, de donner la couronne à celui qui leur paraîtrait la mériter mieux d'Agila ou d'Athanagilde. Les amis de celui-ci l'emportèrent et le malheureux Agila fut déposé. On croit

qu'il évita la mort par une prompte fuite (554).

Athanagilde forma de bonne heure le projet d'expulser de l'Espagne ses alliés incommodes. Pour y réussir plus facilement, il avait besoin de se maintenir en paix avec les Francs; il offrit sa fille Brunehault, qui passait pour une des plus belles femmes de son temps, au roi d'Austrasie Sigebert; et celui-ci ayant consenti volontiers à cette alliance, on vit bientôt arriver la princesse à Metz avec un nombreux cortége de serviteurs chargés d'offrir à Sigebert de riches présents. Brunehault avait une sœur qui, disait-on, n'avait pas moins d'agréments; le roi de Soissons, Chilpéric, la demanda et l'obtint pour épouse; ces deux princesses ne tardèrent pas à renoncer à l'arianisme. On sait que la seconde fut étouffée dans son lit, victime infortunée de la jalousie de Frédégonde, et que la première, implacable ennemie de cette même Frédégonde, périt désastreusement par ordre de Clotaire. Athanagilde mourut à Tolède (567), après un règne assez pénible d'environ treize ans. On dit qu'il était en secret catholique, assertion qui n'est probablement fondée que sur la circonstance qu'il ménagea les catholiques pour ne pas s'en faire des ennemis.

Les suffrages des Goths se réunirent sur Liuwa; celui-ci, après avoir régné seul quelque mois, s'associa son frère Leuwigilde, auquel il céda toute l'Espagne, ne réservant pour lui que la Gaule Narbonnaise, que les Goths avaient recou-

vrée. Leuwigilde signala les commencements de son règne par l'expulsion des Grecs qui, malgré les efforts d'Athanagilde, s'étaient maintenus en possession de plusieurs places maritimes. Il soumit ensuite la ville de Cordoue dont les habitants s'étaient révoltés. Liuwa étant venu à mourir sur ces entrefaites, Leuwigilde joignit la Narbonnaise à ses autres provinces. Les Cantabres n'avaient jamais été complétement subjugués; Leuwigilde pénétra au cœur de leur pays, s'empara de leur forteresse d'Amaïa, et, par la possession de cette place, il tint en bride les habitants de la contrée. En suivant le cours de ses exploits, il arriva jusqu'au fond de la Galice, et força Miro, qui régnait alors sur les Suèves, de lui demander la paix.

Ce prince, aussi heureux qu'habile, était parvenu à étouffer tous les germes de révolte partout où il les avait aperçus; mais il n'avait pas livré tant de combats, ne s'était pas livré à tant de travaux, pour qu'après lui le trône fût rempli par un homme étranger à sa famille ou peut-être même à la nation des Goths; il voulut assurer de son vivant sa succession à ses deux enfants, Herménégilde et Récarède. Le premier avait épousé une fille de Brunehault et de Sigebert, la princesse Ingonde. La reine Goswinde qui, de veuve d'Athanagilde, était devenue femme de Leuwigilde, poussait jusqu'à la frénésie son zèle pour l'arianisme. Elle voulut rendre Ingonde parjure à sa foi; mais comme ses prières

et ses caresses ne produisirent aucun résultat, elle employa les menaces, l'injure et la violence, et n'obtint pas plus de succès. La princesse souffrait cruellement de ses procédés: le roi, pour l'y soustraire, la fit partir pour Séville avec son mari. Arrivé dans cette ville, le prince étonné de la constance d'Ingonde dans ses opinions religieuses, et imaginant que, pour inspirer des convictions aussi profondes, il fallait une religion fondée sur de bien fortes preuves, examina ces preuves, reçut les instructions de l'évêque de Séville, et finit par adopter la croyance de son épouse. Leuwigilde irrité persécuta les catholiques et surtout leurs évêques; mais, comme il s'aperçut que, loin de céder aux rigueurs de la persécution, les catholiques se montraient plus fermes dans leur croyance, il voulut obtenir par la ruse ce que la force n'avait pu lui donner. Il réunit à Tolède tous les évêques ariens de son royaume; il leur dit que le seul obstacle à la *conversion des catholiques* naissait de la nécessité qu'on leur imposait de recevoir un second baptême; et, d'après les représentations du roi, les évêques consentirent à retrancher le second baptême. Leuwigilde avait bien jugé; tous ceux qui préférèrent leurs avantages temporels à la paix de leur conscience devinrent ariens de nom; car s'il y eut beaucoup d'apostasies, il y eut peu de conversions. Leuwigilde se contenta de ces professions de foi équivoques. Ce qu'il voulait

surtout, c'était ramener son fils qui non-seulement avait embrassé la religion catholique, mais qui encore, comptant se faire de ce changement de croyance un moyen de fortune, avait pris les armes pour conquérir son indépendance. Leuwigilde n'ayant pu réussir par les promesses, leva une armée qu'il conduisit en personne contre son fils. Au moment où Leuwigilde se disposait à commencer le siége de Séville, (582) les deux frères d'Ingonde, Chilpéric et Childebert, envahissaient la Narbonnaise. Le prince Goth réussit à détourner l'orage ; il demanda pour son fils Récarède, qu'il destinait à lui succéder, la main de Rigonthe, fille de Chilpéric, et, à la faveur des négociations qui s'ouvrirent pour ce mariage, il pressa le siége de Séville; mais ce ne fut qu'au bout de deux ans que, vaincus par la famine, les habitants se rendirent. Herménégilde se sauva déguisé, et il parvint heureusement à Cordoue, qui était encore au pouvoir des Grecs. Ceux-ci voulurent se saisir de sa personne et le livrer à son père pour une somme d'argent. Il prit alors le parti d'aller implorer son pardon. Leuwigilde l'accorda, mais il relégua son fils à Valence. Dans le même temps (584), il envoyait des ambassadeurs à la cour de Chilpéric pour que la princesse leur fût remise. Les plaies d'Égypte, dit Grégoire de Tours, firent verser moins de larmes que les apprêts de ce malencontreux voyage, et surtout le départ de la princesse. Ceux que

Chilpéric avait désignés pour accompagner sa fille l'abandonnèrent, les uns à la sortie de Paris, ou même auparavant, les autres à la première ou à la seconde journée du voyage, tant était grande l'aversion que les Francs avaient pour les Wisigoths qu'ils regardaient comme des barbares, sans parler de l'arianisme qu'ils avaient en horreur *.

Herménégilde supporta, dit-on, impatiemment sa disgrâce; il chercha chez les Grecs, qui déjà l'avaient trahi, des auxiliaires de sa révolte (ce qui est assez peu vraisemblable), et beaucoup d'indigènes armèrent en sa faveur. Leuwigilde fit marcher une armée à laquelle, dit-on encore, les insurgés ne purent résister. Ce qui est plus certain, c'est que le malheureux prince fut jeté dans une prison, que son père lui envoya plusieurs personnes qui, toutes, lui offraient le pardon, s'il voulait abjurer le catholicisme; que parmi ces députés se trouvait un évêque arien que le prince reçut assez mal; que l'évêque irrité alla se plaindre au roi, auquel il fit si bien partager ses pieuses fureurs, que l'ordre fut donné de mettre à mort le téméraire qui avait osé dire au prélat hérétique qu'il n'était qu'un ministre du démon. *

* Rigonthe, arrivée à Toulouse presque seule, fut arrêtée par le duc Didier, qui la dépouilla de tout ce que lui avaient laissé ses infidèles serviteurs. Ce nefut que long-temps après que Frédégonde, veuve de Chilpéric par un meurtre qu'on lui attribue, put aller délivrer sa fille des mains de Didier.

* Ceux qui ont voulu pallier la conduite barbare de Leu-

Le royaume des Suèves se soutenait encore dans la Galice sous la suprématie du roi des Goths; mais, après la mort de Miro, son fils Eurich ayant été forcé, par un de ses sujets rebelles, de se confiner dans un monastère (585), Leuwigilde envahit la Galice, se saisit du rebelle et détruisit pour toujours ce royaume Suève, qui se maintenait depuis le commencement du v[e] siècle. Quelques hostilités avec les Francs signalèrent la fin du règne de Leuwigilde, qui mourut à Tolède, l'année suivante, avec la réputation d'un prince dur et avare, fléau des catholiques et de leurs prélats. Il eut pour successeur son fils Récarède.

Ce prince ne fut pas plus tôt monté sur le trône que, soit par l'effet de ses propres convictions, soit que la constance de son frère qui préféra la mort à l'apostasie eût fait sur ses esprits une impression salutaire, il protégea ouvertement les catholiques, leur rendit leurs

wigilde, ont peint Herménégilde comme un prince intraitable, toujours révolté contre son père, et méritant la mort par ses crimes. Son crime, suivant nous, ce fut d'avoir ouvert les yeux à la lumière, d'avoir abjuré l'impie doctrine d'Arius, et de s'être montré si bien convaincu des vérités de la religion qu'il avait embrassée, que nulle séduction ne put le contraindre à s'en séparer. Herménégilde a été canonisé au XVI[e] siècle comme confesseur de la foi. Il n'est pas nécéssaire de dire que les apologistes de son père lui contestent ses droits à cet honneur. Quant à nous, il nous semble que la cour de Rome ne s'est pas décidée sans pleine connaissance de cause, et nous pensons que ses décisions, légalement manifestées, doivent commander le respect.

églises, réunit les évêques catholiques et ariens, les engagea à discuter avec modération, se joignit lui-même aux premiers dans un discours préparé où, après avoir relevé les preuves et les raisonnements qui le déterminaient, il déclara son adhésion complète aux doctrines du catholicisme. Récarède avait eu soin de préparer les esprits à son abjuration, qui non-seulement n'excita point de murmures, mais qui encore fut suivie de celle d'un grand nombre de seigneurs courtisans, et même de plusieurs prélats ariens. L'exemple donné par le prince ne fut point perdu, et la nation entière des Wisigoths renonça, peu de temps après, à l'arianisme. Trois ou quatre évêques et autant de seigneurs, mécontents de ce qu'ils appelaient l'apostasie de Récarède, conspirèrent sourdement contre lui; mais leurs trames furent découvertes, et ils furent punis par le bannissement et la confiscation. Les habitants de la Septimanie, cédant à l'ascendant de leur évêque Athaloque, refusèrent d'imiter le souverain et se révoltèrent même contre lui. Récarède fit passer quelques troupes dans cette province, et la révolte fut vaincue. Athaloque mourut, dit-on, de désespoir. Récarède tenta pour lors de s'allier plus étroitement avec les Francs, et il trouva le roi Childebert assez favorablement disposé; mais le roi de Bourgogne, Gontran, se montra inflexible, et il ne voulut consentir à aucun rapprochement avec un prince

auquel il reprochait d'avoir laissé mourir son propre frère, et de souffrir qu'Ingonde fût prisonnière des Grecs; la guerre continua même entre les Bourguignons et les Wisigoths *.

Récarède mourut paisiblement à Tolède (601), après un règne de vingt-cinq ans, qui ne fut point dépourvu d'éclat; car s'il n'eut pas la gloire brillante des conquêtes, il eut celle de faire jouir les peuples d'une longue paix, de les soumettre tous à une même religion et à une même loi, ce qui n'aurait pas manqué d'être pour l'avenir une source de prospérité, si les rois qui lui succédèrent avaient suivi la voie qu'il leur avait frayée. Son fils Liuwa II fut précipité du trône au bout de deux ans par le rebelle Witeric, qui, déjà coupable de trahison envers Récarède qu'il avait voulu assassiner, le devint d'ingratitude envers sa mémoire (il avait obtenu de lui son pardon), en se révoltant contre son fils qui périt dans les sup-

* Un écrivain qui ne manque jamais l'occasion de faire battre les Francs par quiconque les attaque, dit que dans cette occasion *les Francs* furent complétement battus. Il aurait dû ne pas confondre les Francs avec les Bourguignons ou Burgondes. Il aurait dû surtout ne point citer complaisamment la vieille et fabuleuse chronique qui fait battre soixante mille Francs par trois cents Goths. Si la raison de cet écrivain n'était souvent égarée par ses préjugés nationaux, il aurait compris sans beaucoup d'efforts que le fait n'était ni possible ni croyable. Pourquoi Récarède n'aurait-il pas envoyé ces trois cents Goths expulser la poignée de Grecs qui se maintenaient encore dans plusieurs villes de la Péninsule?

plices. Les crimes de Witeric ne restèrent pas impunis ; ses vices, ses mœurs corrompues et le mauvais succès de ses armes, lui suscitèrent des ennemis qui l'égorgèrent à table au milieu d'un banquet. Gondemar, qui lui succéda, mourut en 612, après un règne de cinq ou six ans. Sisebuth, élu après Gondemar, reprit sur les Grecs la plus grande partie des villes qu'ils possédaient toujours dans l'Andalousie. On rapporte de lui plusieurs beaux traits de clémence après la victoire ou même pendant l'action; ils honorent son nom. Quelques écrivains lui reprochent d'avoir persécuté violemment les juifs pour les forcer à devenir chrétiens; mais on s'aperçut que, tandis que les juifs prétendus convertis confessaient des lèvres le nom de J.-C., ils le maudissaient au fond de leur cœur. Pour éviter des sacriléges, le quatrième concile de Tolède défendit d'administrer les sacrements à ceux qui ne les demanderaient pas. On attribue à Sisebuth la construction d'une flotte ; il sentait combien une bonne marine donnerait de puissance et de force à un pays entouré d'eau de trois côtés et défendu sur le quatrième par une haute chaîne de montagnes. Ces premiers essais ne furent pas suivis après lui ; son fils Récarède II ne régna que trois mois.

Suintila, placé sur le trône (623) par les évêques et les grands, acheva de faire disparaître toutes les traces de la domination romaine ou grecque ; il dompta les Vascons qui

s'étaient révoltés et s'appliqua ensuite à faire jouir ses sujets d'une bonne administration; mais lorsqu'il n'eut plus d'ennemis, il associa son fils Ricimer à la royauté, et, abandonnant les rênes du gouvernement à son frère et à sa femme qui abusèrent de leur pouvoir, il se livra, dit-on, à la mollesse et au plaisir. Cette conduite irrita les grands, qui suscitèrent contre lui Sisenand, et celui-ci, avec les secours qu'il tira du roi de France Dagobert, se fit aisément reconnaître par toute l'Espagne. Suintila était rentré dans la vie privée; mais comme il avait encore quelques partisans, Sisenand assembla un concile général à Tolède, sous prétexte de quelques abus à réformer, mais en réalité dans l'intention de se faire adopter, pour ainsi dire, par le premier corps de l'État. Quatre-vingt-seize évêques y assistèrent sous la présidence d'Isidore, évêque de Séville, et il faut convenir qu'il y fut moins question de l'Église ou de sa discipline que des intérêts de l'État, de l'exclusion de Suintila et de ses descendants; du mode d'élection du souverain à l'avenir, etc. Sisenand, pour reconnaître le bien qu'il tenait du concile, déclara le clergé exempt d'impôts et de charges publiques, et le clergé, par un retour de gratitude, lui décerna le titre de grand prince.

A la mort de Sisenand (638), Chintila fut élu roi des Goths; et, comme il n'ignorait pas qu'il avait eu des concurrents qui, bien que

vaincus, n'en étaient pas moins à craindre, il assembla deux fois le clergé à Tolède pour obtenir de lui la confirmation de son élection et faire prononcer anathème contre quiconque se rendrait coupable de rébellion. Ce roi n'eut pas le temps de jouir de l'effet de ses précautions; il mourut au bout de deux ans, et eut pour successeur son fils Tulga encore fort jeune. La nation ne tarda pas à laisser voir son mécontentement; elle croyait avoir besoin d'un roi qui pût manier le sceptre d'un bras ferme. Un parti se forma parmi les nobles et le peuple en faveur de Chindaswinth, guerrier renommé. Tulga fut détrôné et jeté dans un cloître. Le nouveau souverain, dédaignant de régner par le vœu du clergé, dont il bravait impunément les décrets, eut recours aux proscriptions et à la rigueur. Deux cents nobles Wisigoths perdirent la vie, un plus grand nombre furent bannis, d'autres s'exilèrent volontairement et franchirent les Pyrénées. Chindaswinth promulgua contre ces derniers la peine de mort et la confiscation; et ce même clergé qu'il avait méprisé, cédant à l'impulsion de la terreur, convoqué par lui à Tolède, prononça toutes les décisions qu'il voulut lui dicter. En un mot, il avait su conquérir un tel ascendant que, vers la dixième année de son règne (549), l'évêque de Sarragosse, Braulio, le pria au nom de tout le clergé, de se choisir un successeur, insinuant que nul n'était plus digne du choix que son

propre fils, Recesswinth. Chindaswinth, presque nonagénaire, accueillit cette proposition avec joie, et les trois années de vie que la Providence lui destinait encore s'écoulèrent pour lui dans le repos, parce qu'avec l'assentiment du clergé et de la noblesse, il abandonna aussitôt le trône à son fils.

Le premier acte de Recesswinth fut de réunir sous ses yeux les évêques auxquels de nouveaux règlements furent demandés, tant dans l'intérêt de la religion que dans celui de la royauté. On s'occupa aussi, dans ce huitième concile de Tolède, d'assurer le bien-être du peuple, en limitant dans les mains du prince le pouvoir de le charger d'impôts. Recesswinth se montra de son côté ami zélé de l'Église et de la discipline ecclésiastique. Il abolit la loi qui interdisait le mariage entre les Goths et les Romains, et proscrivit d'une manière absolue l'usage de la législation romaine, à laquelle il substitua un code commencé par son père et terminé par lui. Dans son règne de vingt-trois ans, Recesswinth entretint la paix intérieure et extérieure, protégea très-activement l'industrie et les arts, tenta d'adoucir l'humeur à demi sauvage des Wisigoths en leur inspirant le goût des lettres. Aussi reçut-il de ses contemporains le glorieux titre de père du peuple et de restaurateur de la civilisation. Sa mort excita des regrets universels.

Les Goths jetèrent les yeux sur Wamba pour remplacer Recesswinth. Wamba refusa pendant

long-temps l'honneur qu'on voulait lui faire; il ne céda qu'à la violence. Le comte Hildéric, gouverneur de Nîmes, avait eu des prétentions à la couronne. Le dépit le poussa à la révolte. Wamba chargea son général Paulus d'aller châtier le rebelle; Paulus, grec de naissance, ambitieux et perfide, ne fut pas plus tôt arrivé dans la Tarragonaise, qu'il fit faire halte à son armée pour s'y procurer des partisans. Il y réussit. Ranosind et Hildigis, deux des principaux seigneurs de cette province, vinrent le joindre avec leurs troupes. Ils marchèrent ensemble sur Narbonne, dans l'intention d'en faire le siége d'un nouvel empire. Hildéric, l'auteur principal de cette révolte, ne pouvant saisir l'autorité pour lui-même, reconnut celle de Paulus. Wamba se trouvait alors dans la Cantabrie, travaillant à réduire les Vascons, qui s'étaient de nouveau soulevés; il se hâta de terminer cette guerre, et, traversant les Pyrénées, il s'avança rapidement du côté de l'Est, prit en passant Gérone, Collioure, et le château de Livie *, et, descendu dans la plaine du Roussillon, envoya une partie de l'armée faire le siége de Narbonne, et suivit ce mouvement avec le reste des troupes qui composaient la réserve. Narbonne fut emportée d'assaut; toutes les villes intermédiaires entre Narbonne et Nîmes ouvrirent leurs portes. Nîmes eut le sort de Narbonne. Paulus, qui s'y

* Entre le Mont-Louis et Puycerda.

était enfermé, se réfugia dans le cirque, qui, par la solidité de sa construction, pouvait soutenir un siége et braver encore les efforts des vainqueurs. Mais les habitants avaient député vers le roi leur évêque Argebald, pour implorer leur pardon. Wamba promit de laisser la vie aux rebelles, se réservant néanmoins de les punir; Paulus et les autres chefs de la révolte furent condamnés au supplice, alors infamant, d'avoir la tête rasée et à une prison perpétuelle. Après avoir pacifié cette contrée, Wamba reprit le chemin de Tolède, et il y fut reçu en triomphe.

Vainqueur de la révolte, Wamba s'occupa de plusieurs points d'administration publique, de rétablir la discipline ecclésiastique et d'une nouvelle circonscription diocésaine. L'Espagne entière, la Septimanie comprise, eut six archevêchés et soixante-quatorze évêchés, dont deux étaient indépendants, Léon et Luco. Les six archevêchés étaient ceux de Tolède, de Séville, de Mérida, de Braga, de Tarragone et de Narbonne. Tandis que Wamba s'occupait ainsi d'assurer sur des bases solides le gouvernement paternel qu'il donnait à ses peuples, le comte Erwich conspirait contre la vie de son souverain. Il lui fit donner un breuvage empoisonné, qui le plongea dans une profonde léthargie. Aussitôt Erwich et ses complices, parmi lesquels se trouvaient plusieurs évêques et divers officiers du palais, faisant semblant de croire que le roi était mort, lui rasèrent la tête et le

couvrirent d'un sac de pénitent, comme c'était l'usage général de ce temps. La constitution du roi le fit résister à l'effet du poison; mais Erwich avait mis à profit tous les instants, et les conjurés l'avaient déjà proclamé successeur de Wamba, quand celui-ci reprit ses sens. L'homme qu'il avait fallu menacer de la mort pour lui faire accepter la couronne ne pouvait pas chercher à la conserver par la guerre civile; il se retira volontairement dans un monastère, où il vécut encore plusieurs années dans la retraite. Erwich, qui sentait bien tout ce qu'il y avait d'irrégulier dans son élection, assembla sur-le-champ (681) les évêques et les grands du royaume pour la faire valider. Ce fut le douzième concile de Tolède. Pour que Wamba ne pût remonter sur le trône, il fut déclaré que tout individu qui, même à son insu ou malgré lui, aurait été revêtu d'un froc ne pouvait plus le quitter *.

Erwich ne garda pas longtemps le trône qu'il avait usurpé, et Wamba le vit descendre dans la tombe (687); ce dernier ne mourut que l'année suivante. Erwich avait passé dans de continuelles appréhensions les sept ou huit années de son règne; il craignait surtout la ven-

* Wamba s'était fait des ennemis dans le clergé par sa nouvelle circonscription des diocèses, et dans la noblesse par la loi qui déclarait infâme tout noble qui ne prendrait pas les armes pour la défense de la patrie, sur l'appel du souverain ou de son lieutenant.

geance d'Égica, proche parent du roi qu'il avait détrôné. Pour se délivrer de ses terreurs, il avait offert à Égica, qui l'avait acceptée, la main de sa fille Cixilona, avec la promesse de le désigner pour son héritier. Ce fut sur cette désignation qu'Égica monta sur le trône. Erwich, en lui donnant sa fille, avait exigé de lui le serment qu'il protégerait sa famille de tout son pouvoir; mais les évêques, assemblés à Tolède pour la quatorzième fois, le délièrent de ce serment. Il commença par répudier sa femme, et l'on croit que ce fut par le conseil de Wamba, qui vivait encore; ensuite il rendit leurs biens à ceux qui les avaient perdus par la confiscation sous le règne précédent, et il indemnisa ceux qui avaient souffert aux dépens des parents d'Erwich, qu'il soumit aux mêmes rigueurs qu'avaient éprouvés les partisans de Wamba. Mais il arriva qu'en cherchant à gagner un parti, Égica se fit de nombreux ennemis dans le parti opposé. Aussi la paix publique fut-elle souvent troublée. A cette première cause du malheur des peuples, il faut joindre la dépravation des mœurs, qui, s'il faut en croire les écrivains de cette époque, était parvenue au dernier degré du cynisme dans toutes les classes de la société. Égica fit tous ses efforts pour arrêter ce débordement; mais, occupé sans cesse à poursuivre et à déjouer des complots, il ne put réussir qu'imparfaitement. Sisebert, archechevêque de Tolède, convaincu de conspiration

dans le dessein d'attenter aux jours du roi, fut déposé par un concile général (693) tenu dans la ville même qu'il avait scandalisée, condamné au bannissement et excommunié. Les juifs, qu'opprimaient des lois rigoureuses, saisirent ce moment de désordre pour communiquer avec leurs frères d'Afrique, qui se chargèrent d'engager les Arabes à tenter une invasion en Espagne, tandis qu'eux-mêmes, se trouvant sur les lieux, tâcheraient d'aplanir les obstacles. Ce complot fut découvert au moment où les Arabes se proposaient de faire quelque tentative sur les côtes. Les juifs furent dépouillés de leurs biens et réduits en servitude; leurs enfants au-dessous de sept ans leur furent enlevés pour être élevés dans la religion catholique, et le Goth Théodemer repoussa, dit on, les Arabes qui s'étaient présentés sur la côte de l'Andalousie. Égica mourut après treize ans de règne (701); il eut avant sa fin la satisfaction de voir le pays pacifié, et son fils Witiza, qu'il avait associé au pouvoir suprême, reconnu par les grands et par le peuple.

Cependant Witiza ne montait pas sans opposition sur le trône; car son élection était contraire aux constitutions plusieurs fois rappelées dans les conciles et les assemblées des grands. Déjà ces constitutions avaient été violées par le choix d'Égica, de race étrangère *; elle le fut

* Il était fils d'un Grec.

encore par une élection qui manquait des principaux caractères requis pour sa validité. Toutefois, lorsqu'on vit le nouveau souverain mettre tous ses soins à réparer les injustices de toute espèce, et rappeler les beaux jours de Wamba et de Recesswinth, les mécontents s'imposèrent silence, et, d'une mer à l'autre et jusqu'aux Pyrénées, l'Espagne fut constamment heureuse sous le règne de Witiza. C'est là du moins ce que disent les historiens espagnols les plus rapprochés de cette époque, et notamment Isidore de Béja qui écrivait environ cinquante ans plus tard *. Malheureusement ce temps ne dura pas, et, tandis que ce prince repoussait un corps

* Dans les siècles suivants, un grand nombre de chroniqueurs ont dépeint Witiza des plus noires couleurs; ils en ont fait un monstre de débauche et de cruauté; mais les écrivains modernes, tels que Mayans et Pellicer, ont complétement réhabilité sa mémoire. D'autres prétendent expliquer cette contradiction, en disant que les chroniqueurs qui en disent tant de mal appartiennent tous au clergé régulier ou séculier, et que leur haine contre ce prince ou sa mémoire vient de ce que, loin de protéger le clergé, il en fut souvent le persécuteur, tantôt en voulant ramener à toute sa pureté, suivant les uns, la discipline ecclésiastique, tantôt en ruinant, suivant les autres, cette même discipline. Il y a des écrivains qui prétendent tout concilier en disant que, dans les premières années de son règne, il montra autant de sagesse que de vertus, mais que plus tard, et quand il se vit paisible possesseur du trône, il se livra au plaisir, ou pour mieux dire au débordement de toutes ses passions. Cette supposition est peut-être la plus raisonnable, car c'est celle qui se concilie le mieux avec les événements postérieurs, c'est-à-dire avec la fin probablement tragique de Witiza.

arabe qui avait tenté un débarquement, et le forçait de regagner ses vaisseaux, les grands, de concert avec un grand nombre d'évêques, conspirèrent en faveur de Roderich ou Rodrigue, fils de Theudefred, qui l'était lui-même de Recesswind. On ignore ce que devint Witiza, s'il périt dans quelque action contre les rebelles, ou par le fer d'un meurtrier, s'il prit la fuite ou s'il finit ses jours dans un monastère (709). Tout ce qu'on sait de plus certain, c'est que Rodrigue fut proclamé roi, non par la nation entière, mais par un parti; que les fils de Witiza, Eba et Sisebuth, soutenus par leur oncle, l'archevêque Oppas, firent la guerre à l'usurpateur, qui, par son despotisme et ses mœurs dissolues, servait lui-même la cause de ses ennemis, et que les deux partis allaient en venir aux mains et terminer enfin la querelle par une action décisive, lorsque les Arabes, dont les tentatives avaient échoué jusque-là, parurent de nouveau sur les côtes de l'Andalousie.

CHAPITRE V.

CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES ARABES; GOUVERNEMENT DES ÉMIRS.

De l'an 711 *à l'an* 739.

Qui attira les Arabes en Espagne? Par qui leur entreprise fut-elle soutenue ou dirigée? Telles sont les questions qu'on a faites cent fois et qu'on n'a pu jamais résoudre que par des conjectures. Ce qu'on peut dire en premier lieu, c'est que les Arabes avaient reçu de Mahomet le dogme de la conquête, comme moyen de propager l'islamisme, et que ces peuples, naturellement belliqueux, se trouvaient encore dans cette période d'effervescence qui distingue toujours les commencements de secte, où les adeptes veulent de suite atteindre à la perfection. Le koran devait être offert à tous les peuples avec l'alternative de mort ou d'esclavage; c'était là l'évangile des Arabes. Il n'en fallait pas davantage pour les pousser à envahir les contrées où leurs pas pouvaient se porter. A cette cause générale, se joignent d'autres causes sans doute, et celles-ci ont pu confirmer les généraux arabes dans l'intention de tenter la conquête; mais il est douteux qu'elles l'aient fait naître. Lors-

que, vers la fin du VII[e] siècle, Okba-ben-Nase conduisit ses Arabes jusqu'à l'extrémité de l'Afrique septentrionale, il poussa son cheval dans l'Océan, et là il s'écria : Allah! sans cette mer profonde j'irais jusqu'aux extrémités de la terre porter la connaissance de ton nom et de ta religion sainte. Et long-temps après, quand Moussa-ben-Noseïr soumit toute la côte septentrionale de l'Afrique, jusqu'au lieu où Ocba fut arrêté par l'Océan, il laissa Tarick-ben-Zeïad, son lieutenant, avec douze mille hommes, dans le Magreb, c'est-à-dire dans le pays d'Occident; et, de Fostat où il retourna * il écrivit au calife Walid pour le décider à faire la conquête de l'Espagne, qu'il lui dépeignit comme supérieure à la Syrie pour la beauté du sol, à l'Yémen pour la douceur du climat, à l'Inde pour ses parfums et pour ses fleurs, à l'Égypte pour ses fruits, à la Chine pour ses métaux précieux. Il suffit de ces deux exemples pour prouver que les Arabes étaient conduits par l'esprit des conquêtes. Et cela se passait long-temps avant le règne de Rodrigue; car, après le départ de Moussa, Tarick ayant voulu continuer les conquêtes déjà commencées, s'empara de Tanger et força les habitants à devenir musulmans. Mais il échoua devant Septa (Ceuta) qui était défendue par le fameux comte Julien qui, plus tard, se joignit aux ennemis de son pays. Witiza, qui régnait encore, fit passer à

* Fostat, aujourd'hui le Vieux-Caire, fondée par Amrou-ben-Alas, sous le califat d'Omar.

Julien des secours efficaces avec lesquels il triompha de tous les efforts des Arabes.

Cependant on ne peut nier que le comte Julien, que l'archevêque Oppas et beaucoup de Goths mécontents n'aient aplani aux Arabes les routes de leur pays, que même ils n'aient déserté les rangs de Rodrigue pour combattre dans ceux des musulmans. Ce fut là le résultat funeste des querelles de Rodrigue et de Witiza et de l'usurpation du premier. Il est à présumer que, sans ces divisions qui affaiblirent les Goths, les Arabes auraient tenté de conquérir l'Espagne; car plus d'une fois ils avaient déjà essayé de traverser la mer et d'opérer un débarquement sur les côtes de l'Andalousie; et lorsque, quarante ans plus tard, l'émir Abderahman envahit la Gaule et pénétra jusqu'aux environs de Tours, où Charles-Martel l'arrêta, ils n'avaient été appelés ni par les Francs, ni par les Indigènes : ils ne faisaient que suivre leur instinct et obéir au koran; mais il est à présumer aussi que, sans ces mêmes divisions, ils auraient été repoussés par les Goths, comme ils le furent par les Francs. Or, ces divisions, nous l'avons déjà dit, furent produites par l'usurpation de Rodrigue. Les fils de Witiza, leur oncle Oppas, le comte Julien leur parent, aidèrent les Arabes à pénétrer en Espagne; mais il serait absurde de croire qu'ils voulussent rendre l'Espagne mahométane. Ce qu'ils prétendaient, c'était renverser Rodrigue et rendre le trône aux enfants de Witiza. Ils

avaient cherché dans les Arabes des auxiliaires; ils ne croyaient pas y trouver des maîtres *.

On dit que Julien se rendit auprès de Moussa, et qu'au nom d'Eba, de Sisebuth et d'Oppas, il lui demanda d'envoyer une armée en Espagne, ajoutant que beaucoup de chrétiens se joindraient à ses troupes, pour agir contre Rodrigue. Moussa, qui savait que les vaisseaux des Goths avaient toujours repoussé ceux des Arabes, et que son lieutenant n'avait pu vaincre, à Ceuta, la résistance de ce même Goth qui lui offrait maintenant de l'introduire en Espagne, à qui d'ailleurs on ne promettait que du butin, sans lui offrir aucune portion de territoire sur laquelle il pût implanter l'islamisme, ne se livra pas en aveugle à l'espoir de succès que Julien voulait lui donner. Avant de rien entrepren-

* Il n'est personne qui n'ait entendu parler de la prétendue fille du comte Julien, Florinde ou la *Caba*, déshonorée par Rodrigue et vengée par son père, aux dépens de sa patrie. C'est là une fable mal ourdie, qu'on ne prend plus la peine aujourd'hui de réfuter. On lit dans la chronique dite d'Alphonse le Grand (Alphonse III), généralement attribuée à Sébastien de Salamanque, et écrite dans le IXe siècle, le passage suivant : « Mais les fils de Witiza, poussés par l'envie, « parce que Rodrigue possédait le trône de leur père, en- « voyèrent cauteleusement des messagers en Afrique pour « demander le secours des Sarrasins, et ils les introduisirent en « Espagne sur leurs vaisseaux. » Cette chronique ne saurait paraître suspecte, bien qu'elle soit écrite avec assez de partialité, car elle assigne à la défection des fils de Witiza sa véritable cause, et le but qu'ils se proposaient en appelant ces dangereux auxiliaires.

dre, il prit l'avis du calife qui déclara s'en rapporter à sa prudence ; alors il fit partir sur quatre bâtiments une petite troupe de quatre cents Bérébères et de cent cavaliers arabes, sous les ordres d'un de ses affranchis qu'il chargeait seulement de reconnaître le pays. Celui-ci parcourut toute la contrée voisine du lieu de débarquement, pilla des églises, saccagea des villages, fit quelques prisonniers, et retourna heureusement auprès de Moussa dont il enflamma l'ardeur en lui faisant, de ce qu'il avait vu, des peintures qui passaient tout ce qu'on pouvait imaginer. Alors Moussa, qui ne voulait pas encore s'aventurer en personne pour ne pas compromettre sa vieille gloire de guerrier et de conquérant, envoya Tarick-ben-Zéiad avec dix ou douze mille hommes presque tous Africains. * Le débarquement eut lieu le 28 avril 711 (de l'Hégire 92), sans avoir rencontré aucun obstacle, au pied du mont Calpé, en face de l'île Verte, Jézirath, nom qui se conserve encore dans celui d'Algéciras. Tarick se retrancha aussitôt sur un promontoire qui se trouvait en face de son camp. Ce promontoire prit le nom de *Gebal-Tarick*, montagne de Tarick ; il n'est pas nécessaire de dire que de Gebal-Tarick s'est formé le nom de Gibraltar. Le gouverneur de la contrée,

* Les écrivains arabes varient beaucoup sur le nombre des troupes qui formaient cette première expédition. Quelques-uns ne comptent que sept mille hommes; d'autres parlent de dix, de douze et même de vingt-quatre mille.

Théodémir, que les Arabes appellent Tadmir, opposa une vive résistance, mais il n'avait que fort peu de troupes, et il ne put empêcher les Arabes de pénétrer dans le pays; il demanda au roi de prompts secours.

Rodrigue se trouvait alors dans les provinces du Nord occupé à réduire les Vascons qui saisissaient pour se soulever toutes les occasions que leur offraient les circonstances. Il crut que devant un aussi dangereux ennemi tous les ressentiments particuliers s'apaiseraient, et que la nation entière se lèverait pour repousser l'agression mahométane. Il envoya d'abord, en toute hâte, un corps de cavalerie à Théodémir; mais ce corps fut défait par les cavaliers arabes; ensuite, il appela aux armes tous ses sujets, et il marcha lui-même à la tête de l'armée qu'il put réunir et que les anciens chroniqueurs font monter de quarante à cent mille combattants; de ce nombre étaient les fils de Witiza et tous leurs partisans, ennemis secrets et perfides, plus dangereux cent fois que ceux qui se montraient en face. Cependant Tarick, informé de l'approche des Goths, et manquant peut-être de confiance dans les promesses de Julien, craignant d'être accablé par le nombre, envoya des messagers à Moussa pour obtenir des renforts. Moussa fit partir sur-le-champ, pour se joindre à lui, cinq ou sept mille Arabes; des Juifs et même des indigènes, Goths ou Romains, passèrent aussi dans ses rangs, ce qui faisait monter

son armée à vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes ; celle de Rodrigue était d'environ cent mille, suivant les auteurs traduits par Conde : « Il y avait quatre chrétiens pour un musulman. »

Vers la mi-juillet, les deux armées se trouvèrent en présence; c'était dans le voisinage de Xerez de la Frontera, et sur les bords du Guadalète, un peu au-dessous de Cadix. Le combat s'engagea le dimanche, 19, et il dura plusieurs jours. Il paraît même que la victoire allait se déclarer pour les Goths, lorsque les deux fils de Witiza passèrent du côté des Arabes avec toutes les troupes qu'ils commandaient. Cette défection odieuse porta le découragement dans les cœurs de tous les Goths qui restaient fidèles à leur pays; elle ranima au contraire le courage des Arabes; et Tarick, décidé à vaincre ou à périr, se jeta, dit-on, au milieu de la mêlée cherchant le roi des Goths. S'il faut en croire les Arabes, ces deux chefs se rencontrèrent pleins de la même haine, de la même ardeur de vengeance, doués du même courage. Rodrigue succomba ; Tarick lui coupa la tête, qui fut envoyée à Moussa, et, par celui-ci au calife. Les chroniques espagnoles prétendent que Rodrigue se sauva par la fuite, et qu'il resta caché sous l'habit d'un paysan au fond d'une vallée solitaire ; on lit dans quelques-unes de ces chroniques, qu'il se noya en traversant le Guadalète. Ce qu'on peut affirmer, c'est que les

Goths furent si complètement défaits, qu'il suffit de cette seule bataille pour livrer l'Espagne aux musulmans*.

Moussa n'apprit pas sans jalousie la brillante victoire de son lieutenant. Il lui envoya l'ordre de s'arrêter là où cet ordre le trouverait pour y attendre les renforts qu'il amènerait lui-même. Tarik fit, en recevant la lettre de l'émir, ce qu'avait fait Amrou-ben-Alas, quand le calife lui envoya l'ordre de ne pas entrer en Égypte s'il n'y était déjà. Amrou consulta ses officiers et désobéit; Tarik consulta les siens, et, sur l'avis du comte Julien, adopté par tous, il désobéit, aussi, divisa son armée en plusieurs corps, envoya l'un à Cordoue, l'autre à Malaga, un troisième à Elvira, et prit avec le dernier le chemin de Tolède **. Cordoue refusa de se soumettre au

* On prétend que vers le quatrième jour de la bataille, les fils de Witiza se décidèrent, ou plutôt furent poussés par Julien, à s'unir aux Musulmans, mais qu'ils ne le firent qu'après avoir stipulé de Tarik qu'il leur rendrait l'héritage de leur père. Tarik, pressé comme il l'était par Rodrigue, promit tout ce qu'on voulut, sans doute avec l'intention d'éluder sa promesse; les deux princes périrent en combattant, le dernier jour de la bataille; ce qui dispensa Tarik de leur tenir parole, et le déchargea d'un engagement que probablement il n'aurait pu remplir, lors même qu'il l'aurait voulu.

** Amrou n'était pas encore en Égypte lorsque le messager du calife arriva; mais ses amis l'avaient prévenu, de sorte que sous prétexte de ne vouloir lire la lettre qu'en présence de toute l'armée, il donna à son avant-garde l'ordre de presser sa marche, il suivit rapidement avec le reste, se fit accompagner par le messager, et ne s'arrêta qu'après avoir franchi la

tribut, et fut emportée par escalade au milieu de la nuit; le gouverneur surpris s'enferma dans une église, où il se défendit encore pendant trois mois. Lorsque ses ressources furent tout à fait épuisées, il voulut se frayer un passage à travers les ennemis; mais il tomba vivant dans leurs mains. Les villes d'Ecija et de Malaga se soumirent au tribut après une courte résistance; celle d'Elvira fut emportée d'assaut. Partout les Juifs se firent les auxiliaires des Arabes; aussi ces derniers leur confièrent la garde des places conquises. Les vainqueurs allèrent joindre Tarik sous les murs de Tolède. Cette ville, que le Tage entoure de ses eaux et que des rochers fortifiés lient à la terre par un seul côté, passait pour imprenable; mais elle avait peu de défenseurs, et ces défenseurs montraient un tel découragement qu'au bout de peu de jours les habitants offrirent de capituler, et ils obtinrent des conditions avantageuses : garantie des propriétés, sûreté des personnes, libre exercice de leur religion, mais sans cérémonies extérieures, conservation de leurs églises et de leurs tribunaux, etc., seulement ils restèrent soumis au tribut *. Tarik ne resta pas

frontière égyptienne. Ses officiers déclarèrent qu'on était en Égypte. Tarik eut l'air de se faire une extrême violence pour suivre le vœu de l'armée.

* Les chrétiens de Tolède reçurent des Espagnols le titre de *Mozarabes;* on leur reprochait par là l'extrême facilité avec laquelle ils s'étaient soumis aux Arabes. On leur don-

longtemps à Tolède ; quand il y eut mis une garnison suffisante pour assurer cette importante conquête, il continua sa marche victorieuse vers la Vieille-Castille.

Le jaloux Moussa débarquait alors en Espagne (712) ; il amenait dix-huit mille hommes de troupes, et un grand nombre de scheiks arabes et d'officiers de marque. Pour n'avoir pas l'air de suivre les traces de Tarik, il prit la route de Séville où il entra sans coup férir, parce que les habitants ne se défendirent pas. Il avait pris en passant la ville de Carmone qui passait pour la plus forte de la contrée ; il faut dire qu'elle fut prise par une espèce de trahison. Un corps de Visigoths, partisans du comte Julien, se présenta seul devant la place comme pour la défendre, et il fut reçu avec joie. A l'entrée de la nuit, les perfides Goths ouvrirent les portes à l'armée de Moussa. Les Arabes pénétrèrent ensuite dans la Lusitanie, d'où leur général les conduisit sous les murs de Mérida. Quand Moussa arriva devant cette ville, et que par-dessus les murailles il aperçut les sommets de l'immense quantité d'édifices qu'elle renfermait, il ne put contenir l'expression de son étonnement et de son admiration. Oh ! s'écria-t-il,

nait encore ce nom avant la révolution de 1808, ce qui ne flattait pas les habitants de cette ville. Ces Mozarabes conservèrent pendant plusieurs siècles, avec une inconcevable opiniâtreté, la liturgie gothique, et il a fallu user presque de violence pour leur faire adopter la liturgie romaine.

heureux, heureux celui qui pourra subjuguer cette grande ville! Le siége de Mérida fut long et opiniâtre; les habitants faisaient tous les jours des sorties qui coûtaient la vie à beaucoup d'Arabes; toutefois, quand du haut de leurs remparts ils virent arriver une armée nouvelle conduite par Abdelaziz, fils aîné de Moussa, ils perdirent courage et capitulèrent. Ils ne furent pas aussi bien traités par Moussa, que les habitants de Tolède l'avaient été par Tarik. Parmi les otages qui furent donnés à Moussa se trouvait la princesse Egilone, veuve du roi Rodrigue, laquelle devint plus tard épouse d'Abdelaziz.

Après cette importante conquête, Moussa se rendit à Tolède dans l'intention de punir Tarik de sa désobéissance. A peine arrivé, il convoqua une assemblée générale de tous les officiers de l'armée. Là, il déclara Tarik déchu de son commandement; et comme Tarik reprochait à l'émir l'injustice de cette condamnation, Moussa le priva de la liberté, ce qui fit à ce dernier beaucoup d'ennemis parce que Tarik était l'idole de son armée. Le calife, à qui les amis de Tarik se plaignirent, ne partagea pas les ressentiments de l'émir; il lui envoya au contraire l'ordre précis de rétablir immédiatement Tarik dans ses fonctions. Moussa fut contraint d'obéir; il feignit même d'être pleinement réconcilié avec son lieutenant qu'il invita à sa table. Quoique la réconciliation ne fut qu'apparente, elle ne laissa pas d'être fu-

neste aux chrétiens, parce que les deux généraux, agissant de concert et se soutenant mutuellement, attaquèrent l'Espagne par plusieurs points à la fois. Moussa se dirigea au nord (712), soumit Salamanque et toutes les villes voisines, d'où il se dirigea sur Saragosse, où il trouva Tarik qui, après avoir subjugué une partie de la Castille et de l'Aragon, faisait le siége de cette ville, que sa position sur l'Èbre rendait très-importante. Saragosse ne tarda pas à subir le sort des autres villes espagnoles; seulement elle fut punie par des conditions plus dures de sa plus longue résistance. L'avide Moussa imposa aux habitants une contribution énorme, celle que les Arabes appelaient la *rançon du sang*, ce qui signifiait que les vaincus rachetaient leur vie à prix d'argent. Les Arabes l'exigeaient toujours des villes qui, après un long siége, finissaient par se rendre à discrétion. Saragosse n'était pas tout à fait dans ce cas; mais l'émir abusa de la force pour assouvir sa cupidité.

Les deux généraux se séparèrent de nouveau, profitant habilement l'un et l'autre de la terreur qu'inspiraient leurs armes et de l'inconcevable indifférence des Goths pour la ruine de leur patrie *. Moussa remonta vers les Pyrénées, et il soumit Tarragone, Barcelone, Gironne,

* Cette indifférence des Goths, et surtout des indigènes, pour les évènements qui plaçaient leur pays sous une domination étrangère, ne peut s'expliquer que par la mauvaise ad-

Lérida, etc., et plusieurs autres places de l'Aragon et de la Catalogne. Tarik, de son côté, emporta plus rapidement encore Tortose, la nouvelle Sagunte (Murviédo), Valence, Xativa et Denia. On eût dit que les villes n'avaient plus devant lui ni portes ni remparts; sa réputation

ministration des rois Goths, et le peu de rapport de leurs institutions avec les mœurs de la nation qu'ils forçaient à les subir. De même que toutes les peuplades germaines, les Goths ne reconnaissaient guère que des seigneurs, des nobles et des esclaves. En général, si les hommes s'attachent à ceux qui les protégent et les font jouir des droits qu'ils ont reçus de la nature, ils n'ont qu'indifférence ou aversion pour ceux qui les tiennent dans la servitude. Dans les révolutions qui font passer un pays de la domination d'un despote sous celle d'un autre despote, le peuple esclave n'a rien à perdre; il est plutôt exposé à gagner; s'il combat pour ses tyrans, c'est parce qu'il y est forcé. Mais pour forcer le peuple à combattre pour ses tyrans, il faut unité de gouvernement et force dans les ressorts qui le font mouvoir. En Espagne, depuis longtemps, il y avait désorganisation totale; chaque seigneur était dans ses terres un rival pour son maître, un maître impitoyable pour ses vassaux. Entre le souverain et le peuple il n'y avait pas de lien. Quant aux indigènes, aux descendants des Ibères et des Celtes, ils avaient vu leur pays si souvent conquis et ravagé par tant de peuples divers, et sous toutes les dominations ils s'étaient vus si maltraités, qu'ils ne pouvaient conserver d'affection pour aucune. La révolte probable de Rodrigue contre Witiza augmenta le mal en divisant les grands eux-mêmes et tous ceux qui pouvaient exercer de l'influence, en deux partis ennemis l'un de l'autre. Enfin, les Juifs qui se trouvaient en grand nombre dans la Péninsule, ennemis naturels des chrétiens, et les haïssant d'autant plus que les chrétiens les opprimaient davantage, favorisèrent de tout leur pouvoir l'invasion des Arabes; ils auraient favorisé de même toute agression, de laquelle ils auraient espéré changement et amélioration dans leur sort.

de désintéressement, de bonne foi, de justice le précédait partout, lui aplanissait les routes et lui ouvrait les portes des villes. Dès qu'il paraissait devant une place, les habitants se hâtaient de se rendre, de peur de voir arriver Moussa, que son avarice rendait exigeant et dur jusqu'à la cruauté. Deux hommes d'un caractère aussi opposé ne pouvaient longtemps s'accorder, et comme le bruit de leurs querelles alla frapper de nouveau les oreilles du calife, celui-ci craignit que la mésintelligence des chefs ne perdît la cause de l'Islamisme en Espagne; il les rappela l'un et l'autre. Tarik obéit sur-le-champ, et il partit pour Damas après avoir confié le commandement à son lieutenant Habib-ben-Obeïda. Moussa ne quitta l'Espagne que sur des ordres réitérés de Walid, et il n'arriva en Syrie que peu de jours avant la mort du calife. Comme ce prince n'avait point d'enfants mâles, Suleyman, son frère et son héritier présomptif, écrivit à Moussa pour le prier ou lui ordonner de différer son entrée à Damas. Suleyman savait que Moussa apportait d'immenses richesses, comptant étouffer, sous des monceaux d'or, la juste colère de son maître; et il craignit que ces trésors ne fussent perdus pour lui. Moussa méprisa les injonctions du prince; il se rendit auprès du calife déjà étendu sur son lit de mort. Walid lui adressa quelques reproches, mais en considération des anciens services de Moussa, il s'en serait probablement

tenu là, s'il eût vécu quelque temps encore; mais la mort du calife livra l'émir aux vengeances de l'irrité Suleyman qui, après l'avoir fait emprisonner et battre publiquement de verges, le condamna à une amende de deux cent mille mitkals, équivalant à deux millions de francs.

Avant de s'éloigner de l'Espagne, Moussa avait remis dans les mains de son fils Abdelaziz le gouvernement de cette vaste contrée. Ce dernier avait déjà fait voir que sous le rapport du talent militaire il n'avait point dégénéré. On dit qu'après la mort de Rodrigue quelques nobles Goths avaient proclamé pour leur souverain un prince Goth, que les écrivains espagnols nomment Théodémir, et les auteurs arabes *Tadmir-ben-Gobdos*. Théodémir avait rallié les faibles débris de l'armée, et il s'était réfugié du côté de Grenade et de Murcie dans l'espoir de se maintenir au fond de ce pays montagneux, et de voir les Goths se rallier autour de lui. Il y fut poursuivi par Abdelaziz, qui, de poste en poste, le poussa jusqu'à Orihuela, où il fut contraint de se renfermer avec tout ce qui lui restait de soldats; mais au moment de manquer de vivres, et prévoyant qu'il devrait bientôt se livrer à discrétion, il fit demander un sauf-conduit, et l'ayant obtenu pour un de ses officiers, il se rendit lui-même comme simple officier auprès d'Abdelaziz, qui lui accorda des conditions aussi avantageuses qu'il pouvait espérer

de les obtenir dans la situation fâcheuse où il se trouvait. Il conserva une ombre de souveraineté sur les villes d'Oribuela, de Lorca, de Valence et de quatre ou cinq autres, à la charge de payer un tribut aux Arabes, et de leur fournir une certaine quantité de denrées en nature *.

Abdelaziz ne jouit pas long temps du pouvoir que son père en partant lui avait confié. Le nouveau calife Suleyman ne pouvait guère compter sur la fidélité du fils de ce Moussa qu'il avait si cruellement outragé; il envoya l'ordre secret

* Théodémir régna, dit-on, jusqu'à l'an 743; on ne sait s'il périt de mort naturelle ou de mort violente; ce qu'on peut dire, c'est qu'après s'être honteusement soumis au tribut, il ne put que régner sans gloire; si l'on peut dire qu'administrer sous les ordres d'un maître capricieux et despote, c'est régner. On ajoute qu'il eut pour successeur Athanagilde, dont on sait moins encore que de Théodémir. On croit que vers l'an 755 il se retira avec quelques-uns des siens dans les montagnes des Asturies, où déjà s'était formé un État indépendant que les Arabes ne purent jamais réduire, et que la providence destinait à servir de berceau à la monarchie espagnole. Il est probable que c'est cette opinion, fondée ou non fondée, qui a donné lieu à celle qui fut émise pour la première fois dans le XVII[e] siècle, et que nous même nous avions d'abord trouvée assez plausible, que Théodémir et Pélage étaient le même individu. Mais cette opinion a été victorieusement réfutée par deux Espagnols de mérite, Pellicer et Mondejar. Il est avéré que Théodémir, soit qu'il fut mort, soit qu'il vécut encore, eut un successeur dans Athanalgilde en 743, et qu'Athanalgilde fut renversé du trône 12 ans plus tard; que Pélage au contraire est mort en 737; qu'il eut Froila pour successeur; et qu'après Froila, ce fut Alphonse I[er] qui régna sur les Asturies.

de le faire périr. Cet ordre aurait peut-être trouvé beaucoup d'obstacles dans son exécution si Abdelaziz, abusant de son pouvoir pour satisfaire tous ses penchants, n'avait indisposé contre lui les chefs musulmans. Il paraît qu'il était de mœurs dissolues, et qu'il ne respectait guère les bienséances. Ce qui surtout lui fit le plus grand tort dans l'esprit des Musulmans, ce fut l'opinion qu'il laissa prendre de ses intentions secrètes. On était persuadé qu'il voulait se rendre indépendant en Espagne. Son mariage avec Egilone, qu'on savait pleine d'orgueil et d'ambition, fortifia les soupçons; les Musulmans se persuadèrent qu'il n'avait donné à cette femme le titre d'épouse, que pour se ménager l'affection et l'appui des Goths; il fut assassiné lorsqu'il faisait sa prière du matin dans une église de Séville, convertie en mosquée. La tête d'Abdelazis fut envoyée à Suleyman, qui eut l'horrible cruauté de la montrer à Moussa, et de lui demander s'il la reconnaissait. « Maudit soit le » tyran, s'écria le vieillard, qui a fait périr » l'homme qui valait mieux que lui ! » Les écrivains arabes ajoutent que Moussa sortit du palais après avoir proféré ces paroles, et qu'il partit pour les déserts de l'Arabie, où il accomplit un pèlerinage. Ce malheureux père ne tarda pas à mourir de douleur à Wadil-Kora, où il était né (716). Deux autres fils de Moussa, dont l'un était émir ou gouverneur de la province d'Afrique, furent mis à mort comme leur frère, par

ordre du calife, qui, après avoir immolé le père à sa cupidité et à sa vengeance, sacrifia les trois fils à sa sûreté.

Suleyman n'avait pas nommé de successeur au fils de Moussa tout en ordonnant de l'assassiner. Les scheiks arabes, réunis à Séville, firent choix d'Ayoub-ben-Habib-el-Lakmi, cousin d'Abdelaziz et l'un de ses meurtriers. Le nouvel émir transporta le siége du gouvernement à Cordoue, ville plus centrale, et il divisa l'Espagne en quatre provinces; *Al-Djouf, Al-Keblah, Al-Schargiah et Al-Garb* *, c'est-à-dire provinces du nord, du midi, de l'orient et de l'occident. Ensuite, pour balancer le pouvoir que les Muzarabes pouvaient tirer de leur nombre **, il appela des colonies considérables d'Arabes, de Syriens, d'Égyptiens, de Juifs et de Maures, leur distribua des terres, ou leur procura des établissements, favorisant autant qu'il le put l'incorporation de ces nouveaux venus dans la population indigène. Il releva des villes détruites, construisit celle de Calatayud (ville d'Ayoub), dans l'Aragon, et durant sa courte administration se créa des titres à la reconnaissance publique. Mais sa qualité de parent de Moussa le rendit suspect à Suleyman, qui envoya pour le

* Ce dernier nom se conserve encore dans celui d'Algarve, que porte la partie méridionale du Portugal.

** Le nom de Muzarabe, qui fut d'abord particulier aux chrétiens de Tolède, fut ensuite donné à tous les chrétiens de la Péninsule, soumis au tribut.

remplacer Al-Hor-ben-Abderahmun et Taxefi, plus connu sous le nom d'*Alahor*. Cet émir annonça d'abord une administration bienfaisante et protectrice. On lui dut quelques actes de justice, dont le souvenir ne tarda pas à se perdre dans les souvenirs plus actifs de sa barbarie et de sa cruauté. Le calife lui avait donné l'ordre d'envahir la terre d'*Afranc* (la France), afin d'y porter la connaissance *de la vraie religion*, et Alahor n'exécuta que trop bien la volonté de son maître : il pilla Narbonne, Beziers, Nîmes et plusieurs autres villes; mais bientôt revenus de leur épouvante, les habitants s'unirent aux garnisons, repoussèrent les Arabes, et les obligèrent, au bout de trois ans, à repasser les Pyrénées avec les débris de leur armée. Alahor, de retour en Espagne, se rendit dans la Biscaye, où s'étaient fait sentir des symptômes de révolte, et il commit tant de vexations, non seulement sur les chrétiens mais encore sur les musulmans, et principalement ceux qui étaient d'origine africaine, que des plaintes multipliées furent dirigées à l'émir d'Afrique, sous la dépendance duquel le calife avait placé le gouverneur d'Espagne. Le calife (Omar II), informé par l'émir d'Afrique de ce qui se passait dans la Péninsule, destitua Alahor, et lui donna pour successeur El-Samah-ben-Malek-el-Khaulani (719).

El-Samah rétablit l'ordre et la paix intérieure; répartit l'impôt d'une manière plus égale, créa des revenus publics, et voulant accomplir ce

que son prédécesseur n'avait pu faire, il conduisit une armée nombreuse au-delà des Pyrénées, s'empara de Narbonne, où il laissa une garnison de soldats d'élite, et se dirigea vers la capitale de l'Aquitaine. El-Samah voulait réunir à son gouvernement tout ce que les Goths avaient possédé dans la Gaule. Déjà il avait investi Toulouse, déjà il menaçait les habitants d'un assaut; au moment où il allait le livrer, il reçut la nouvelle de l'approche du duc Eudes, qui accourait au secours des Toulousains. Bien qu'inférieur en nombre, à ce que disent les Arabes, il marcha au devant des Aquitains, auxquels il livra un combat sanglant. La victoire y fut vivement disputée, mais à la fin, El-Samah, frappé d'un coup mortel, tomba de cheval, et aussitôt les musulmans découragés ne se battirent plus que pour effectuer leur retraite. Abderahman-ben-Abdallah-el-Gafeki, qui avait pris le commandement, ramena l'armée à Narbonne (721). L'émir d'Afrique se hâta de confirmer le choix de l'armée, mais le vice-gouverneur d'Espagne Ambeza-ben-Sohim-el-Khebi, fit agir ses amis auprès du calife Yezid II, et ceux-ci intriguèrent si bien qu'Ambeza fut nommé au lieu d'Abderahman. Ce dernier avait rendu de grands services; non seulement il avait sauvé l'armée après la bataille de Toulouse, mais encore il avait pacifié la Biscaye qui, à la nouvelle de la victoire d'Eudes, s'était de nouveau insurgée; il fallait sans doute de grands talents pour se faire par-

donner l'injustice commise envers Abderahman ; Ambera les déploya, et il y joignit des mœurs douces, une humeur conciliante et des qualités personnelles qui lui valurent l'affection des Musulmans. Mais ce n'était pas assez pour lui de donner à l'Espagne de sages institutions ou d'améliorer celles qui existaient, il voulut aussi tenter la fortune des armes au-delà des Pyrénées. Il y avait envoyé plusieurs corps d'armée et ses lieutenants avaient toujours été battus; il alla prendre le commandement en personne.

Ambeza enleva Carcassonne par un coup de main ; de là se dirigeant à l'est, il traversa l'Aquitaine et s'avança jusqu'au Rhône (725). Enflé de ses succès, il crut qu'il ne trouverait plus de résistance, et il détacha une partie de sa cavalerie vers la Bourgogne. Mais de toutes parts les Francs coururent aux armes, et quand ils furent réunis ils vinrent l'attaquer dans son camp. Il subit une défaite totale, et non moins malheureux que El Samah dans les champs de Toulouse, il reçut une blessure mortelle. Avant de rendre le dernier soupir, il remit le commandement à Odhra-ben-Abdallah-el-Fehri, qui, de même qu'Abderahman, ramena les débris de l'armée à Narbonne, et fut remplacé par Yahja-ben-Salema-el-Kelbi, qui, lui-même, ne garda pas longtemps le pouvoir (728). Othman-ben-abi-Nessa, connu dans les chroniques espagnoles sous le nom de Munuza, Hodaïfa-ben-el-Haus, Etham-ben-Obaid-el-Kelbi se succédè

rent dans l'espace de quelques mois. Ce dernier avait été nommé par le calife lui-même, et comptant sur plus de stabilité, il se livra, disent les Arabes, envers les musulmans, à des exactions si criantes que le calife se crut obligé d'envoyer un commissaire en Espagne avec plein pouvoir d'examiner la conduite de El-Etham, et de statuer ce qu'il estimerait convenable. Mohammed-ben-Abdallah, c'était l'envoyé du calife, ne fut pas plus tôt arrivé à Cordoue qu'il acquît la certitude que les plaintes des musulmans étaient fondées. Montrant alors les ordres dont il était porteur, il fit arrêter l'émir, lui infligea une punition publique infamante, et l'envoya enchaîné à l'émir d'Afrique. Il s'agissait de donner un successeur au coupable; le choix de Mohammed s'arrêta sur ce même Abderahman qui avait déjà gouverné l'Espagne après la mort de El-Samah (730).

Othman-ben-Abi-Nessa avait été nommé gouverneur des frontières du Nord par l'émir El-Etham; il conservait encore ce poste. Africain de naissance, il voyait avec peine les injustices que les émirs faisaient subir à ses compatriotes; et, pour venger sa nation, il avait formé, dit-on, le projet de se rendre indépendant, comptant que tous les Africains qui se trouvaient en Espagne viendraient se joindre à lui. On ajoute que ses cavaliers ayant surpris dans une de leurs incursions la princesse Lampégie, fille du duc d'Aquitaine, Eudes consen-

dit à la lui donner pour épouse, comptant par-là se faire un allié contre Charles Martel, et que le chef arabe, de son côté, rechercha cette alliance pour se donner plus de force contre l'émir. Mais celui-ci, informé du traité qu'il venait de conclure avec Eudes, et soupçonnant ses projets ne lui laissa pas le temps de terminer ses préparatifs. Il fit partir un corps d'élite sous le commandement d'un officier habile qui, dérobant adroitement sa marche à celui qu'il voulait surprendre, l'atteignit en effet dans les montagnes voisines de Puycerda. Othman aurait réussi peut-être à se sauver, s'il avait pu se résoudre à laisser derrière lui Lampégie. Entouré d'ennemis, il défendit Lampégie avec un courage digne d'un meilleur sort; mais bientôt se sentant épuisé par la perte de son sang qui coulait par plusieurs blessures, il ordonna à un ou deux serviteurs qui étaient restés près de lui de fuir avec Lampégie pour la sauver. Quand elle fut partie, il continua de combattre tant qu'il en eut la force, afin d'assurer sa retraite; et lorsqu'il ne put plus soutenir son épée, dédaignant de se rendre, il s'élança dans un précipice ouvert sous ses pieds. Les Arabes n'arrivèrent pas sans peine au lieu où il était tombé, et ils lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent à l'émir. Lampégie, poursuivie de près, fut bientôt atteinte; Abdérahman, la voyant si belle, crut devoir la réserver pour son maître; il la fit partir pour Damas.

Délivré de ce dangereux ennemi, Abdérahman prépara contre l'Aquitaine et la France une expédition qui, si elle eût réussi, aurait ajouté la Gaule et l'Italie à l'empire du calife. Il réunit toutes les troupes que l'Espagne pouvait fournir, il en demanda à l'émir d'Afrique, il fit publier par les imans la guerre sainte, et des guerriers accoururent du fond de l'Arabie, de la Syrie et de l'Afrique, comptant sur la victoire et sur l'immense butin qui devait en être le prix. On dit qu'il franchit les Pyrénées suivi de quatre cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants qui venaient après l'armée dans l'espérance de former de riches établissements dans le pays conquis *. Incapable de résister avec ses seules forces à ce terrible ennemi, le duc Eudes lui abandonna l'Aquitaine presque sans défense, et il alla implorer l'assistance de Charles Martel qui, oubliant de vieilles rancunes en présence d'un danger commun, réunit autour de lui les valeureuses bandes qui avaient toujours triomphé sous ses ordres; il y joignit des corps auxiliaires de Belges et de Bourguignons, et il descendit vers la Loire, que déjà les Musulmans vainqueurs se proposaient de traverser à Tours.

Les Arabes ont gardé long temps la mémoire de cette bataille terrible (732), où périrent, avec leur chef Abdérahman, tant de nobles guerriers qui jusque-là n'avaient connu de la

* Il est plus que probable qu'il y a dans le calcul beaucoup d'exagération.

guerre que les triomphes, où s'ensevelirent tant de tribus égyptiennes, syriennes et bérébères. Les deux généraux s'observèrent pendant sept jours consécutifs avant d'en venir aux mains. Des engagements partiels avaient eu lieu dans cet intervalle, et les Arabes avaient trouvé dans les Francs, les Francs trouvèrent dans les Arabes, des ennemis qu'il ne serait pas facile de vaincre. Abdérahman, pour la première fois, éprouva de l'inquiétude. Ses soldats étaient chargés de butin, et ce butin ne gênait pas seulement leur marche, mais encore le désir de le conserver les rendait moins ardents au combat. De son côté, Charles Martel ne pouvait s'empêcher de redouter des hommes qui joignaient à leur bravoure naturelle la confiance que donnait l'habitude des victoires et le fanatisme religieux. Il avait autour de lui ces phalanges qu'il avait créées et qu'il avait mille fois conduites à la victoire ; mais les Arabes étaient six fois plus nombreux. D'un autre côté ses Francs avaient un immense avantage sur leurs ennemis ; ils allaient au combat tout couverts de fer, armés de lourdes épées, dont tous les coups étaient mortels ; et les Arabes surpris voyaient leurs javelots glisser sur les cuirasses des Francs et bondir sur leurs casques impénétrables. Abdérahman ne voulant pas survivre à la honte d'une défaite, se précipita au milieu de la plus épaisse mêlée, et il y trouva la mort qu'il cherchait. Dès que cet accident fut connu, les Arabes ne

firent plus que se défendre assez faiblement en attendant que la nuit fît cesser le carnage. Pendant la nuit, ils décampèrent, abandonnant un butin immense. Quelques écrivains prétendent que le lendemain, quand le jour fut venu, les Francs se préparèrent à reprendre le combat, et que Charles Martel, craignant qu'on ne lui tendît quelque embûche, ne fit avancer son armée qu'avec beaucoup de précaution, et qu'à la fin ayant reconnu la vérité il se mit à la poursuite des vaincus. D'autres au contraire soutiennent que Charles ne pouvait pas poursuivre les Arabes, parce qu'il se trouvait trop affaibli et qu'il eût été dangereux de pousser au désespoir ces hommes à demi féroces. Il se contenta de les suivre de loin pour les surveiller. Cette seconde version est la plus vraisemblable *.

* Cette bataille fut livrée dans le mois d'octobre 732, entre Tours et Poitiers. La victoire de Charles Martel sauva l'Europe septentrionale du joug musulman, et épargna au christianisme de longues périodes de persécution. Aussi, en tout lieu et de tout temps, on a rendu à Charles Martel et à ses Francs le tribut de reconnaissance et d'éloge qui leur était si légitimement dû; pour chercher à le leur ravir, il fallait un écrivain en qui la jalousie ou les préjugés fussent capables, malgré ses connaissances réelles, d'étouffer le sentiment de la justice. Cet écrivain, c'est le catalan Masdeu, qui dans son histoire critique d'Espagne avance que les Francs restèrent presque étrangers à cette journée, dont tout l'honneur revient aux tribus germaines. Comme M. Masdeu ne pouvait pas ignorer que les Francs étaient une tribu germaine, il est clair que sa phrase signifie que ce furent les tribus germaines, excepté celle des Francs, qui gagnèrent cette mémo-

La nouvelle du désastre d'Abdérahman remplit de terreur les musulmans. L'émir d'Afrique Obeidallah envoya des renforts d'hommes et de chevaux en Espagne, et pour remplacer Abdérahman, il nomma Abdelmelik-ben-Khotan-el-Fehri. Le calife, en confirmant ce choix, recommanda au nouvel émir de venger le sang de ses frères, et Abdelmelik voulant remplir les intentions de son maître, appela aux armes tous ceux qui pouvaient les porter, mais il ne trouva partout que découragement; pressé néanmoins par de nouveaux ordres, il tenta de passer les Pyrénées et fut repoussé avec perte (734). L'émir d'Afrique, le rendant responsable de l'événement, le destitua et le remplaça par Ocba-ben-el-Hedjadi, qui venait de montrer des talents militaires en Afrique contre des tribus bérébères, et qui avait au surplus une grande réputation de sévérité, d'économie et de justice.

rable bataille, et M. Masdeu est dans l'erreur. S'il avait connu l'histoire de France aussi bien qu'il connaît l'histoire d'Espagne, il aurait su que depuis longtemps Charles Martel prévoyait l'invasion des Arabes, et qu'il se préparait à la repousser; que pour cela il entretenait, exerçait et disciplinait non pas les Saxons et les autres tribus germaines d'outre Rhin, mais les Francs avec lesquels il avait battu les Saxons et soumis ces tribus germaines; et qu'après qu'il eût reçu avis de l'invasion d'Abdérahman, il appela sous les drapeaux ses valeureuses bandes Franques. Serait-ce par hasard parce que les Wisigoths ne purent résister aux Arabes, ou que plutôt ils leur rendirent lâchement les armes, que Masdeu ne voudrait pas laisser aux Francs la gloire de les avoir vaincus et repoussés?

Ocba commença par rétablir partout l'ordre et la discipline, ensuite il réunit une armée nombreuse; et déjà il s'était mis en marche vers les Pyrénées, lorsqu'un message pressant de l'émir d'Afrique le rappela sans délai sur l'ancien théâtre de ses exploits. De son côté, Charles Martel s'était rendu sur le Rhin pour réprimer les Saxons de nouveau révoltés. Quelques seigneurs bourguignons profitèrent de cette circonstance pour tâcher de se dégager du joug que Charles leur avait imposé, et, comme s'ils avaient préféré le joug musulman, ils contractèrent une étroite alliance avec le Wali de Narbonne et lui livrèrent la ville d'Avignon. Les Bourguignons étaient d'autant plus coupables, qu'ils savaient fort bien, par tout ce qui s'était passé en Espagne, que les Arabes ne prenaient pas des villes pour les rendre aux chrétiens, mais qu'ils y établissaient leur propre domination. Charles accourut, arrêta les progrès des musulmans, emporta d'assaut Avignon et alla mettre le siége devant Narbonne. Une armée arabe envoyée par Ocba vint au secours de la place assiégée, et Charles la défit complètement. On ajoute qu'il tua de sa main le général musulman, Omar-ben-Kaled. Toutefois, comme le le siége traînait en longueur, il se contenta de le convertir en blocus, et il alla subjuguer tout le reste de la Septimanie; mais bientôt la mort du roi Thierry II (736), et les intrigues de quelques seigneurs le rappelèrent à Paris pour y

consolider son pouvoir, qu'on prétendait renverser. Les Arabes et les Bourguignons s'allièrent de nouveau, et les villes de la Septimanie * ouvrirent leurs portes aux musulmans. Charles ne se fit pas attendre (736). Le roi des Lombards, Luitprand, qui craignait pour ses propres états si une fois les Arabes s'établissaient sur le Rhône, s'unit étroitement aux Francs, et les Arabes furent encore chassés de la Septimanie, Narbonne exceptée.

Ocba, de retour en Espagne, trouva cette contrée dans un état presque complet de désorganisation. Les walis (gouverneurs) des provinces, ne songeant qu'à leurs propres intérêts, travaillaient à se rendre indépendants, chacun dans son gouvernement. Les armes arabes avaient été humiliées au-delà des Pyrénées, et les chrétiens du nord de l'Espagne, Astures et Cantabres, avaient non-seulement fermé leur pays à l'invasion, mais encore ils formaient un royaume indépendant en face des Arabes; ils commençaient même à prendre l'offensive contre ces derniers. Avant son départ pour l'Afrique, Ocba, rendant justice à son prédécesseur Abdelmelek, lui avait confié le commandement de la cavalerie; et, seul au milieu de ce cahos d'ambitions, de troubles et de désordre, Abdelmelik s'était

* Ces villes étaient encore toutes peuplées de Wisigoths, et les Wisigoths qui se souvenaient que les Francs avaient expulsé leurs ancêtres du reste de la Gaule, haïssaient les Francs plus encore qu'ils ne haïssaient les Arabes.

maintenu fidèle; aussi Ocba, malade à Cordoue, le désigna pour son successeur (739), s'il faut s'en rapporter à Isidore de Béjà; mais, suivant divers auteurs arabes, tels que Ebn Khaledun et Ebn Bashkoual, et ceux dont Conde a reproduit les récits dans son recueil, Abdelmelik aurait eu moins de mérite; car ils assurent que dans la sixième année du gouvernement d'Ocba, cet officier se révolta contre lui, le déposa ou le fit déposer, et se mit à sa place.

CHAPITRE VI.

COMMENCEMENT DU ROYAUME DES ASTURIES; FONDATION DU CALIFAT DE CORDOUE; CHARLEMAGNE EN ESPAGNE.

---

§ Ier. *Pélage fonde le royaume des Asturies; histoire de ses successeurs jusqu'à Ramère, successeur d'Alphonse II* * (733 *à* 742).

Nous avons dit que les habitants des provinces du Nord travaillaient avec succès à sauver le

* L'histoire d'Espagne est très-difficile à faire pour quiconque entreprend de présenter à ses lecteurs un tableau général dans lequel se déroulent, sans se nuire et sans se confondre, les faits innombrables et variés dont elle se compose. L'Espagne a été de tout temps divisée en une infinité de petits états, qui ont eu chacun des révolutions diverses et par conséquent une histoire particulière. Il n'y a donc que deux partis à pren-

nom chrétien de l'opprobre d'avoir partout fléchi devant le nom musulman. On sait que de tout temps les montagnes escarpées des Asturies servirent d'asile à la liberté et à l'indépendance contre l'invasion et le despotisme des conquérants. Quand les Celtes envahirent l'Ibérie, ils s'enfoncèrent à l'Ouest et au Sud; mais les montagnes du Nord se fermèrent devant eux. Ni les Phéniciens, ni les Carthaginois ne purent franchir le seuil des vallées de la Cantabrie. Les Romains ne pénétrèrent dans ces lieux sauvages qu'après une lutte opiniâtre de plus de deux siècles. Encore faut-il dire que s'ils subjuguèrent quelques peuplades, ils ne soumirent point la nation, et que les peuplades même qu'ils avaient forcées à subir leur domination, ne perdirent jamais l'occasion de se décharger de ce lourd fardeau. Les Wisigoths ne furent pas plus heu-

dre pour l'historien : suivre chaque peuple, chaque pays successivement, faire par conséquent autant d'histoires qu'il y a eu de peuples différents, ou bien présenter à l'œil et à la mémoire des tableaux synoptiques qui embrassent de courtes périodes, afin que l'esprit puisse suivre à la fois l'histoire de la nation principale, avec les histoires collatérales, de manière à les montrer toujours liées ensemble, et que le récit d'un fait ne fasse point perdre de vue les autres faits déjà énoncés; c'est la seconde méthode que nous avons adoptée. Nous ne nous flattons pas d'avoir réussi, mais nous espérons que si les principaux événements de l'histoire d'Espagne se classent sans confusion et sans beaucoup de fatigue dans l'esprit de nos lecteurs, ils nous sauront gré d'avoir entrepris un travail qu'une autre main pourra perfectionner, mais qui n'en aura pas moins quelque utilité.

reux que les Romains. Lorsque les Arabes débarquèrent au pied du mont Calpé, le roi Rodrigue était occupé à réprimer un soulèvement des habitants de ces montagnes. Si beaucoup plus tard le pays des Asturies a fait une province de la monarchie espagnole, ce n'est point parce que les Aragonais ou les Castillans ont subjugué les Asturies ; c'est au contraire parce que les Astures, fondateurs de cette monarchie, ont peu à peu étendu leur domination au dehors, et arraché l'Aragon et la Castille aux mains des musulmans.

Tandis que Théodémir conservait une ombre de souveraineté dans un étroit canton de la Murcie, à la merci de la tolérance arabe, un Goth, plein de courage, d'origine inconnue, mais, par les qualités qu'il déploya, digne de sa fortune, dédaignant de se soumettre lâchement aux cruels ennemis de sa patrie, fit partager ses sentiments à quelques Goths braves et fiers comme lui, et tous ensemble allèrent chercher un asile chez les Cantabres. Ce Goth généreux, c'était Pélage ou *Pelayo*. D'où sortait-il? Quels furent ses ancêtres? Nous l'ignorons. Les historiens arabes ne s'en sont point occupés, et les annalistes espagnols, presque contemporains, éblouis malgré eux par l'éclat des victoires que remportaient les Arabes, subjugués par ces idées de grandeur qui s'attachent aux succès militaires, n'ont pas manqué de rapporter les exploits de leurs vainqueurs, et ils ont montré la plus

grande indifférence pour les efforts longtemps obscurs des restaurateurs de leur monarchie et des conservateurs de l'antique foi des chrétiens.

Ainsi nulle histoire, nulle chronique ne fait mention de Pélage; son nom, pendant longtemps, ne s'est conservé que par tradition dans la mémoire même du peuple qui s'associa à ses destinées. A la fin, ces traditions furent recueillies par les moines espagnols, et, comme toutes les traditions de ce genre, elles se trouvèrent assaisonnées de merveilleux. Au reste, ces traditions ainsi recueillies se contredisent sur les accessoires; elles ne s'accordent que sur un point : Pélage est le restaurateur de la monarchie. De ces contradictions doit sortir cette conséquence : que toutes sont fabuleuses, et qu'il n'y a de vrai que le fait principal. Les unes prétendent qu'il était fils du duc Favila que Witiza condamna à perdre la vue, et que lui-même ne parvint qu'en fuyant, à se soustraire à un traitement semblable. D'autres le font garde ou capitaine des gardes de Witiza. La chronique *Albeldense*, ainsi nommée parce qu'elle fut trouvée dans les manuscrits du couvent d'Albailda, situé près de l'ancienne ville de Logrono, celle qui donne le plus de détails sur les commencements du royaume des Asturies, dit que Pélage était fils de Vérémond, qui l'était lui-même du roi Rodrigue.

Il est aisé de voir à travers toutes ces variations

qu'on ne sait rien de positif sur l'origine de Pélage. En lui donnant d'illustres aïeux, le duc Favila ou le roi Rodrigue, les chroniqueurs ont cédé, sans s'en apercevoir, à ce sentiment assez général parmi les hommes, que les grandes actions sont toujours l'ouvrage des princes ou de ceux qu'une haute naissance place au-dessus du vulgaire. Des écrivains du IX et du X siècle, encore tout pénétrés des préjugés nobiliaires ou féodaux, pouvaient penser que nul ne pouvait être grand que par ses ayeux. Quant à nous, nous aimons autant proclamer que Pélage, d'une naissance peut-être fort obscure, ne dut rien qu'à lui-même, à sa valeur, à ses talents, et que, pour dire comme les Espagnoles, il n'eut pas d'autres aïeux que ses propres œuvres: *fue hijo de sus obras* (fils de ses œuvres).

Il paraît que peu de temps après la funeste bataille de Guadalète, Pélage et quelques autres Goths se retirèrent dans les Asturies, où ils vécurent ignorés plusieurs années. Protégés par des montagnes escarpées, peu faites pour tenter l'avidité des Arabes, ils croissaient en nombre et en force lorsque l'émir Alkama, voulant subjuguer l'Espagne entière, leva une puissante armée qu'il conduisit en personne dans les Asturies. (*)

* Tous les annalistes espagnols nomment cet émir Alkama. Si, comme ils l'assurent, Pélage régna dix neuf ans après la victoire qu'il remporta sur les musulmans, la bataille aurait

Averti de son approche par les paysans qui fuyaient devant lui, Pélage alla s'enfermer dans une caverne située sur la montagne escarpée d'Auseba, et que la tradition désigne sous le nom de *Coba dunga*, dont l'entrée un peu élevée au-dessus du sol pouvait être facilement dé-

été livrée vers l'an 319, et cette année est précisément celle où le gouvernement de l'Espagne fut confié à El Samah ou Al Samah ben Malek. Plusieurs écrivains prétendent que cet Alkama était le même que l'émir Ocba ben Alhegag dont l'administration ne commence qu'en 736. Mais l'une et l'autre de ces versions sont peu vraisemblables ; la première, parce qu'en 719 les montagnes des Asturies offraient trop peu d'intérêt pour que les émirs entreprissent d'y pénétrer avant d'avoir consolidé leur conquête dans toutes les parties accessibles de la Péninsule, et que d'un autre côté Pélage et les siens n'avaient pas encore eu le temps d'acquérir assez d'importance pour donner de l'ombrage aux musulmans ; la seconde, parce que l'émir Ocba resta fort peu de temps en Espagne, ayant ét rappelé en Afrique pour combattre les Bérébères révoltés, et qu'il mourut de maladie presqu'aussitôt après son retour. Aucun de ces historiens arabes ne parle, au surplus, d'une expédition de ce genre. Il semble qu'on doit plutôt s'en rapporter à un écrivain presque contemporain, Isidore de Béjà. Suivant lui, ce fut Abdelmelik (ben Khotan) qui sortit de Cordoue avec tout ce qu'il put réunir de troupes, dans l'intention de subjuguer les habitants des Hautes-Pyrénées, et qui s'étant engagé dans des défilés y perdit presque toute son armée, et fut obligé de s'en retourner par des chemins peu fréquentés et presque impraticables ; *per devia*. Isidore de Béjà a-t-il voulu par ce mot *devia*, indiquer la rivière de Deva, dans laquelle périrent, suivant la chronique de Sébastien de Salamanque, plus de soixante mille musulmans ? Cela est possible ; mais nous croyons plutôt qu'Isidore a donné à ce mot le sens qu'il a dans les auteurs latins, et que ce sont les chroniqueurs venus après lui, qui, trouvant ce mot *devia*, l'ont pris pour la rivière de Deva.

fendue. Elle pouvait contenir cinq ou six cents hommes. Pélage plaça le reste de sa troupe en embuscade dans les bois d'alentour. On prétend qu'avant d'en venir aux mains, le général musulman envoya vers Pélage l'évêque Oppas pour le porter à la soumission, et que Pélage le renvoya sans vouloir l'écouter. Le combat s'engagea aussitôt. Nous ne dirons pas, avec les chroniqueurs espagnols, que les flèches des musulmans allaient frapper les rochers qui les leur renvoyaient pour leur donner la mort; mais il est plus que probable que les musulmans, obligés de combattre au fond d'une vallée très-étroite où ils ne pouvaient s'étendre, contre des ennemis retranchés derrière des rocs inaccessibles, et qui faisaient pleuvoir une grêle de traits sur leurs masses compactes, ou les écrasaient en roulant sur elles d'énormes blocs de pierre, durent subir tous les désavantages de leur position. Leur nombre même leur devint funeste; car lorsqu'une fois le désordre se fut mis parmi eux, ils se précipitèrent tous vers l'issue de la vallée où Pélage et de nouveaux dangers les attendaient. Ceux qui échappèrent au massacre se noyèrent presque tous dans la Deva, torrent dangereux enflé dans ce moment par les pluies.

Les chroniqueurs espagnols, passionnés pour le merveilleux, ont mêlé à l'histoire de Pélage celle du Wali des frontières Othman, Ben Abi Nessa, qu'ils appellent Mounoussa; et de la fille du duc d'Aquitaine ils ont fait une sœur de Pé-

lage. Ils font tomber ce chef musulman sous les coups des Asturiens, et nous avons vu qu'il périt pour se soustraire aux satellites de l'émir Abderhaman. Quoi qu'il en soit, après la retraite des musulmans, Pélage fut proclamé prince ou roi des Asturies, et il eut encore le temps de travailler au bonheur du peuple en lui donnant de sages institutions et surtout en favorisant l'agriculture. On fixe à l'an 737 l'époque de sa mort.

Pélage eut pour successeur son fils Favila, qui, dans la seconde année de son règne, surpris par un ours à la chasse, fut dévoré par cet animal; ses restes furent inhumés dans l'église de Sainte-Croix, qu'il avait fait bâtir. Favila ne laissant point d'enfants, on plaça sur le trône le gendre de Pélage, Alonso ou Alphonse. Ce dernier, fils d'un ancien général de Witiza, le duc Pierre, avait épousé Erménésinde. Le duc Pierre, retranché dans les montagnes de la Cantabrie, avait su conserver son indépendance; pour mieux résister aux Arabes, il avait recherché l'alliance de Pélage qui, trouvant un égal avantage dans la sienne, s'était étroitement uni à lui. Par l'avènement d'Alphonse, la Cantabrie, c'est-à-dire toute la côte depuis le pays des Vascons, fut réunie aux Asturies. Ce prince, audacieux et vaillant, étendit sa domination dans une partie de la Galice, de la Lusitanie et du royaume actuel de Léon. Il prit un grand nombre de villes, mais il ne

garda que celles qui se trouvaient le plus voisines de ses états; les garnisons arabes étaient presque toujours passées au fil de l'épée; mais les habitants catholiques des villes qu'il abandonnait le suivaient dans ses montagnes, où ils trouvaient un asile que tous les efforts des musulmans ne purent jamais violer. Tout le pays qui formait ce qu'on appelait le *Champ gothique* jusqu'au cours du Duero, et depuis Astorga jusqu'à la Rioja, subit sa domination, qu'il aurait poussée plus loin s'il n'avait craint de s'engager dans les défilés de la Castille. Ce prince régna, suivant les chroniques de l'an 739 à l'an 757. On lui donna le surnom de Catholique, parce que partout où ses armes établirent sa puissance, il releva les autels, fonda des églises et dota des monastères.

(757) Fruela, fils d'Alphonse Ier, monta sur le trône encore chancelant des Asturies; il l'affermit sur ses bases par de nombreuses victoires. Il n'avait pas les mœurs douces, les qualités bienveillantes de son père, mais la nature l'avait doué d'une volonté ferme, d'une audace à tout entreprendre et d'un courage à tout surmonter. Les circonstances, il est vrai, le servaient bien. La division s'était mise parmi les Arabes; plusieurs factions ennemies ne travaillaient qu'à s'arracher le pouvoir et ne songeaient pas à faire des conquêtes. Fruela les chassa de la Galice, et prit sur eux plusieurs villes, notamment Zamora. Les Vascons s'é-

tant révoltés (*), il marcha contre eux, les défit et trouva parmi ses prisonniers une jeune fille que dans la suite il épousa. Après cette expédition, il jeta les fondements d'une ville dont il voulait faire la capitale de son royaume ; ce fut celle d'Oviédo. Il eut ensuite le malheur de prendre ombrage des grandes qualités de son frère, et, le soupçonnant d'aspirer à sa couronne, il le fit assassiner. Ce crime inutile révolta tous les seigneurs, qui conspirèrent contre sa vie ; il périt de leurs mains après un règne de onze ans. Les meurtriers, soit qu'ils craignissent les futurs ressentiments d'Alphonse, fils de Fruela, soit qu'ils le trouvassent encore trop jeune, élurent un neveu d'Alphonse Ier, nommé Aurélio, lequel régna six ans, et vécut en paix avec les musulmans. On croit que son élection ne fut reconnue que dans la Biscaye et la Vasconie ou Navarre, et que les provinces de l'Ouest, c'est-à-dire la Galice et les Asturies restèrent fidèles au successeur légitime d'Alphonse et de Fruela. Après la mort de ce prince (774), la division continua, car on voit sur le trône un gendre de ce même Alphonse, Silo, qui avait épousé la princesse Adosinde. De même que son prédécesseur, il maintint la paix avec les Arabes pendant les neuf années de son règne. Il mourut à Pravia (783), sans

(*) Ces peuples habitaient la contrée qui a reçu plus tard le nom de Navarres.

laisser de postérité, et sa veuve Aldosinde, sœur de Fruela Ier, fit proclamer son neveu Alphonse II.

Rien ne semblait alors devoir s'opposer à l'avénement du jeune prince; mais il se trouva un prétendant qu'on ne soupçonnait pas; ce fut un fils naturel d'Alphonse le Catholique et d'une esclave africaine; on le nommait Mauregat. Alphonse fut obligé d'aller demander un asile aux parents de sa mère dans la Biscaye. La mort de Mauregat, arrivée au bout de six ans, ne fit pas encore tomber le pouvoir aux mains d'Alphonse. Les Goths allèrent chercher au fond de sa retraite un frère d'Aurelio, nommé Bermude ; qui, dans sa jeunesse, avait reçu le second des ordres sacrés, et qui par cette raison fut surnommé *le Diacre*. Bermude, au bout de trois ans, abdiqua en faveur de son neveu Alphonse, quoiqu'il eût un ou deux enfants, Ramire seul, ou Ramire et Garcie.

Alphonse, devenu enfin possesseur paisible du trône, aurait pu se venger de ceux qui l'en avaient tenu si longtemps éloigné. Il ne le fit pas ; il se contenta de prouver, en prenant immédiatement les armes contre les musulmans, que ce n'était ni le courage ni la force qui lui manquaient. Ces derniers avaient tenté de pénétrer dans les Asturies; Alphonse vola au devant d'eux, rencontra leur armée à Lutos et leur fit éprouver une déroute complète. Alphonse poursuivit les ennemis bien au delà du Duéro. On prétend même qu'il arriva jusqu'à l'embou-

chure du Tage, et qu'il s'empara de Lisbonne où il fit un butin immense. Fier des brillants succès qu'il venait d'acquérir, Alphonse envoya des ambassadeurs au fils de Pépin (plus tard Charlemagne), pour lui en porter la nouvelle et lui faire en même temps hommage de quelques présents fournis par les dépouilles des Arabes. Charles se montra sensible à l'attention d'Alphonse, avec lequel il entama un commerce épistolaire qui ne finit qu'avec lui. Le calife Alhakem, occupé à contenir chez lui les factions, fut obligé de faire la paix avec Alphonse; mais il ne la maintint que jusqu'au moment où il se crut assez fort pour pouvoir reprendre les hostilités; mais il subit aussi l'ascendant d'Alphonse; son général fut tué dans la mêlée, et l'armée se dispersa. Le calife envoya une seconde armée sous les ordres d'Abdelkerim, qui avait la réputation d'un vaillant et habile guerrier, et il eut le même sort que son prédécesseur. La guerre continua plusieurs années avec un acharnement croissant par les défaites même; Alphonse avait donné pour limites à ses états le cours du Minho, et les musulmans ne purent franchir cette barrière.

Alphonse avait fait prendre à ses ennemis une telle idée de sa puissance, que, vers la fin de son règne (832), qui dura plus d'un demi siècle, ses états servirent d'asile au wali de Mérida, qui s'était révolté et n'avait pu se maintenir. Alphonse lui avait donné des terres dans la Ga-

lice tant pour lui que pour ses amis obligés de s'expatrier. L'ingrat Mahmoud paya par la trahison le service qu'il avait reçu. Comptant sans doute qu'il rentrerait en grâce avec le calife s'il lui livrait l'entrée des états d'Alphonse, il s'empara de la ville de Santa-Christina, non loin de Lugo, et il arbora le drapeau musulman. Alphonse ne lui laissa pas le temps d'accomplir ses projets; il alla l'assiéger dans cette ville, et le perfide Mahmoud, ainsi qu'un grand nombre de ses partisans, expièrent leur révolte par la mort. On croit que ce fut après cette victoire que ce prince ajouta de riches domaines à ceux de l'évêché de Lugo, et qu'il y réunit les diocèses d'Orense et de Braga, deux villes que la guerre avait complètement ruinées. Ce prince avait déjà fondé un grand nombre d'églises, parmi lesquelles se distinguait la belle métropole d'Oviédo, dont les travaux durèrent trente ans. Il mourut après un règne de cinquante-un ans, l'an 842.

Ce prince avait fait vœu de chasteté, et il y resta fidèle; il n'eut ni épouse ni maîtresses, ce qui, dans ces temps reculés où les hommes en général se montraient peu scrupuleux sur ce point, passait pour un très-grand mérite; aussi fut-il surnommé *le Chaste*. On peut présumer d'ailleurs qu'un tempérament calme et froid contribua beaucoup à lui faire mériter ce titre; car il parut complètement étranger aux grandes passions qui ne remplissent que trop

souvent le cœur des hommes. Éprouvé au surplus dès l'enfance par l'adversité, il sentit de bonne heure la nécessité d'une conduite régulière qui lui attirât l'estime et l'affection publique, que les grands avaient cherché à lui faire perdre. On prétend même que, malgré sa sagesse, une partie de ses nobles s'étaient révoltés contre lui, et l'avaient confiné dans un cloître, d'où il fut tiré par des serviteurs fidèles. Il est probable, si le fait est vrai (et l'on ne peut guère compter sur la véracité ni sur l'exactitude des annalistes de cette époque), que cette révolte fut occasionnée par les efforts d'Alphonse, pour remettre en vigueur l'ancienne constitution des Goths et soumettre la noblesse au joug des lois.

§ II.

FONDATION DU CALIFAT DE CORDOUE.

Temps de trouble et d'anarchie ; fondation du califat de Cordoue; Abderahman Ier; Hescham Ier; Alhakem (741 à 822).

Nous avons laissé les Arabes au moment où, après la mort d'Ocba et sur les pressantes recommandations de ce chef renommé, Abdelmelik venait pour la seconde fois d'être appelé au gouvernement de l'Espagne mahométane. Il avait repris à peine le timon des affaires qu'on lui ap-

porta la nouvelle que les maures d'Afrique, révoltés de nouveau contre la domination des califes, avaient complètement battu l'émir d'Almagreb dans deux batailles consécutives, et que les deux chefs arabes, Baledj-ben-Basher et Thaalaba-ben-Salema, après avoir rallié les débris de l'armée aux environs de Ceuta, se disposaient à passer en Espagne. Cette nouvelle ne lui causa pas moins de chagrin que de surprise; dans l'état de fermentation où se trouvaient les esprits, il devait craindre l'arrivée d'un corps de troupes qui auraient des chefs particuliers et ne dépendraient pas de lui. Il voulut leur fermer le pays en retenant tous les vaisseaux que les habitants de la côte allaient leur envoyer; mais les Andalous trompèrent sa prévoyance et leur envoyèrent deux navires. D'un autre côté, les Bérébères, qui étaient en grand nombre en Espagne, impatients du joug arabe et jugeant le moment de le briser arrivé, coururent aux armes et formèrent trois divisions dont l'une devait se diriger vers les côtes pour s'opposer au débarquement des Arabes qui venaient d'Afrique; l'autre devait aller surprendre l'émir à Cordoue, et la troisième prendre Tolède. Par malheur pour les Bérébères, l'émir venait de quitter Cordoue, et il se trouvait à Saragosse où il organisait une armée qu'il voulait conduire au délà des Pyrénées. La défense opiniâtre qu'opposa Tolède à la troisième division des Bérébères donna à

l'émir le temps d'arriver, et les Bérébères, battus, levèrent le siége, laissant la campagne couverte de leurs morts. La seconde division fut pareillement contrainte par les sorties de la garnison de Cordoue à se retirer en désordre.

Restait la première division ; elle ne put arriver à temps pour empêcher les Arabes de prendre terre au nombre de dix mille, et les voyant débarquer, ils se joignirent à eux au lieu de les combattre *.

* Isidore de Béjà donne à entendre que les Bérébères qui voulurent s'opposer au débarquement, ou pour mieux dire arrêter la marche des Arabes, furent presque tous détruits, et que Baledj, qui n'ignorait pas l'opposition de l'émir à ce qu'il vînt chercher un asile en Espagne, marcha aussitôt contre lui, mit le siége devant Cordoue, etc. M. Dunham adopte cette opinion, parce qu'il ne lui paraît pas vraisemblable que Baledj fît alliance avec les Bérébères d'Espagne, après avoir eu tout à souffrir des Bérébères d'Afrique. Nous croyons, nous, devoir suivre les récits des écrivains arabes qui, probablement ont été mieux instruits des événements qui concernent spécialement leur nation que l'évêque de Béjà. Au lieu d'adopter le raisonnement de Dunham, il nous semble au contraire que c'était précisément parce que Baledj venait d'éprouver le courage et la puissance des Bérébères d'Afrique, que rencontrant la même nation en Espagne, et n'amenant que des débris de l'armée, et par conséquent des soldats découragés, il devait, par une politique nécessaire, tâcher de se faire des alliés plutôt que d'augmenter le nombre de ses ennemis. Il nous semble encore qu'avec les troupes qu'il amenait, eussent-elles encore formé dix mille hommes, quoique sa victoire sur les Bérébères eût dû diminuer ce nombre, il n'aurait pu aller faire le siége de Cordoue, qui avait résisté à tous les efforts des Bérébères, et réduire les habitants à un tel état de détresse, que pour en sortir ils se déterminassent

Renforcé par ce secours inattendu et brûlant du désir de se venger de ce qu'il regardait de la part de l'émir comme une criminelle indifférence, Baledj marcha sur-le-champ vers Cordoue, battit les troupes qu'on lui envoya pour lui disputer les approches de la ville et remplit les habitants de tant de terreur que, lâches jusqu'à l'infamie, ils se saisirent de la personne de l'émir et le livrèrent à Baledj qui donna l'ordre de le mettre à mort, abusant ainsi d'une horrible manière des faveurs inespérées de la fortune. Il n'en jouit pas longtemps. Thaalaba, venu avec lui d'Afrique, jaloux de son élévation, se sépara soudain de lui, emmenant une partie de son armée, et il prit la route de Mérida (742). D'un autre côté, les Arabes d'Espagne, et principalement ceux de l'Yémen, irrités contre les meur-

à livrer leur émir et à se couvrir d'opprobre pour se sauver de la mort. Dans la version de Conde, les Arabes d'Afrique et les Bérébères unissent leurs ressentiments contre l'émir, et plus nombreux et plus forts, ils ont réussi. M. Dunham tranche plutôt qu'il ne discute, et il a si bonne opinion de lui-même, qu'il croit toujours que lui seul fait bien. Il est bon de remarquer, au surplus, que Conde n'écrit rien d'après lui-même; il ne fait que traduire. Il ne faudrait donc jamais dire que Conde est dans l'erreur, ou qu'il s'est trompé, mais que les historiens qu'il traduit se sont trompés. Nous ne savons si M. Dunham entend mieux les auteurs arabes que Conde ne les a entendus; mais jusqu'à ce que ce point soit décidé entre eux, nous, qui avons le malheur de ne pouvoir lire les écrivains arabes que dans les traductions latines, anglaises, espagnoles, etc., nous nous permettons de préférer les prétendues erreurs de Conde aux redressements de M. Dunham.

triers de l'émir, se réunirent sous les ordres d'un fils de ce dernier, le brave Ommijah qui avait si vaillamment défendu Tolède contre les Bérébères. Un grand nombre de Maures se joignirent à eux et ils marchèrent ensemble contre l'usurpateur. Baledj ne perdit point courage et marcha fièrement au-devant de l'ennemi qu'il rencontra dans les champs de Calatrava. Il fit des efforts de bravoure, mais un coup de lance le renversa mort de cheval; son armée prit aussitôt la fuite et se dispersa dans tous les sens (743). Thaalaba se fit proclamer émir par ses soldats; les vainqueurs de Baledj proclamèrent le fils d'Abdelmelik. La guerre civile était imminente.

L'émir d'Afrique craignit que l'Espagne ne sortît des mains du calife; il venait de remporter sur les Bérébères une grande victoire qui les fit tous rentrer dans le devoir; il tourna sa sollicitude vers la Péninsule. Plusieurs scheiks espagnols lui demandaient des troupes et un émir qui, par sa fermeté, ses talents et son courage, fût capable de subjuguer les factions. Ils promettaient de concourir de tout leur pouvoir au rétablissement de la paix. L'émir, comptant sur eux, réunit quinze mille volontaires, fournis principalement par la vaillante et noble tribu des Zénètes et celle des Mazamoudes, et il les fit partir pour l'Andalousie, sous le commandement d'un officier distingué, Aboul-Khatar-Hesam-ben-Dheran-el-Kelbi. Il était temps.

Déjà Thaalaba s'était rendu maître de Mérida et de Cordoue qu'il épouvantait par sa cruauté. Un de ses lieutenants, envoyé à Tolède, avait fait la conquête pour son propre compte. L'arrivée d'Aboul-Khatar changea la face des affaires. Comme il avait pour lui le droit et la force, le plus grand nombre des musulmans d'Espagne se joignirent à lui. Thaalaba fut envoyé en Afrique pour rendre compte de sa conduite; Tolède rentra sous le joug. et les partisans du fils d'Abdelmelik le reconnurent en la qualité qu'il apportait d'Afrique. Aboul-Khatar, voulant se concilier l'affection des diverses tribus d'Arabes, de Syriens, d'Égyptiens, de Bérébères, etc., qui composaient la population musulmane de l'Espagne, et cherchant en même temps à prévenir entre elles tout esprit de jalousie, chacune d'elles prétendant à posséder la meilleure contrée, il leur distribua les diverses provinces de la Péninsule, et il tâcha de faire cette division de manière que chaque tribu trouvât, autant que possible, dans le canton qui lui serait assigné, quelques souvenirs de la patrie, dans le sol, dans le climat ou dans les productions de la terre. Les tribus, ainsi partagées, donnèrent à leurs lots les noms de leur pays. Ainsi, ceux de Damas eurent Elvire, et l'appelèrent Damas; ceux d'Emesse eurent Séville et l'appelèrent Emesse, etc. Ce fut à cette époque que le successeur de Théodémir fut expulsé de la Murcie, (Tadmir), en faveur des Égyptiens qui

donnèrent à ce pays le nom de Misr. Les Arabes de l'Yémen avaient été, dit-on, très-favorisés dans ce partage, ce qui fit naître le mécontentement que l'émir voulait éviter. Les Égyptiens et les Arabes * des environs de la Mecque (Abdérides ou Modharites), se réunirent sous les ordres de Samaïl-ben-Hatim-el-Kelabi, venu d'Afrique avec Baledj, et levèrent l'étendard de la révolte. Un scheik distingué, nommé Touaba-ben-Salema, se joignit à Samail. Aboul-Khatan sortit de Cordoue aussitôt qu'il fut informé de la révolte, avec toutes les troupes qu'il put réunir; mais la fortune lui fut contraire. Trahi au fort de l'action par quelques-uns des siens, il vit son armée mise en déroute, et il tomba lui-même au pouvoir des rebelles. (745 — 127 de l'hégire.)

Touaba voulait faire périr l'émir; Samaïl s'y opposa et supposant un ordre du calife, il fit enfermer Aboul Khatar dans une prison de Cordoue. Les fils d'Abdelmelik, qui gouvernaient les provinces du Nord, envoyèrent dans cette ville des hommes sûrs et entreprenants qui le tirèrent de sa prison. Les habitants de Cordoue, revoyant leur émir en liberté, prirent spontanément les armes et, sans attendre l'arrivée des fils d'Abdelmelick, ils voulurent tenter le sort des combats. Samaïl accourait avec l'élite

* Ces tribus de la Mecque, Modharites ou Abdéarites, étaient toujours en guerre ouverte avec celles de l'Yémen.

de ses soldats; les Cordouans, entraînés par leur ardeur à poursuivre un corps détaché de Samail, tombèrent dans une embuscade où il en périt un grand nombre. Aboul Khatar parvint à se sauver et passa pour mort; retiré du côté de Tolède, il rallia ses partisans. Le sort des armes lui fut encore opposé; il périt avec presque tous les siens. Touaba fut de nouveau proclamé émir de Cordoue; Samaïl se contenta de gouverner Saragosse et les côtes orientales, mais en émir indépendant. D'un autre côté, les villes de Tolède et de Mérida ne voulaient reconnaître ni Samaïl, ni Touaba, et ni elles, ni ces deux derniers ne reconnaissaient l'autorité supérieure du calife. Les chrétiens du Nord profitaient des désordres produits par cette espèce d'anarchie, pour ajouter des villes à leurs possessions; et les principaux scheiks de tous les partis, sentant que la puissance musulmane, affaiblie par la division, finirait promptement par se dissoudre, si on ne cherchait un remède au mal, ils furent tous d'avis d'élire, pour gouverner l'Espagne, un homme qui, par ses qualités diverses, son crédit et son influence, pût ramener à lui tous les partis et subjuguer par la force ceux qui refuseraient de se soumettre. Aussitôt, sans vouloir consulter ni le calife, ni même l'émir d'Afrique, ils procédèrent à l'élection; leur choix tomba sur Joussef-ben-Abderahman-el-Fehri. Une telle élection contenait la déclaration explicite que désormais l'Espagne formerait un empire indé-

pendant du califat d'Orient, et ce qui montre bien que telle était au fond l'intention des scheiks espagnols, c'est que Joussef ne fut pas plus tôt investi du pouvoir qu'il supprimà la charge d'amiral, sur le motif que désormais l'Espagne n'aurait que très-peu de rapports avec l'Afrique ou la Syrie (746 — 129 de l'hégire).

Touaba était absent; il passait même pour mort. Samaïl était pour le nouvel émir un dangereux ennemi. Joussef se l'attacha, du moins en apparence, en lui donnant, pour lui et pour son fils, les gouvernements de Tolède et de Saragosse. Il y avait un autre personnage à redouter, c'était Amer-bén-Amrou, amiral et commandant en chef des armées navales, de qui l'emploi venait d'être supprimé. Il eut le gouvernement de Séville, ce qui ne le satisfit pas. Il écrivit au calife que l'émir se considérait comme souverain indépendant de l'Espagne, et que Samaïl et son fils appuyaient son usurpation. Cette lettre fut interceptée, apportée à l'émir et communiquée par l'émir à Samaïl. Il fut décidé entre eux qu'on se saisirait de la personne d'Amer. Samaïl, l'ayant attiré chez lui sous prétexte d'un festin, tenta de l'arrêter; Amer, qui probablement se tenait sur ses gardes, entendit quelque bruit au-dehors; il n'en fallut pas davantage pour que, quittant la table et saisissant son cimeterre, il se frayât un sanglant passage au milieu des serviteurs de Samaïl. Des

deux côtés on courut aux armes. Un grand nombre d'Arabes, indignés de cette basse trahison qui n'avait pas respecté les droits sacrés de l'hospitalité, joignirent les Abdérides, zélés partisans d'Amer, et lui composèrent une armée avec laquelle il tint la campagne, battit Samaïl, se rendit maître de Saragosse, lutta longtemps contre l'émir, subit enfin, dans la plaine de Catalayud, une défaite totale, se sauva dans Saragosse, dont le siége commença aussitôt, et fut livré par les habitants à l'émir Joussef (755).

L'Espagne entière était en feu. La capture d'Amer était, pour l'émir, un incident favorable; mais elle ne terminait point la guerre. Si l'émir avait pour lui une partie des Arabes, les Syriens et les Égyptiens, le parti opposé se formait des Abdérides, de plusieurs autres tribus puissantes de l'Arabie et de l'Irak, et de la plus grande partie des Africains et des Maures. Les craintes que les scheiks des deux partis avaient déjà témoignées quand ils procédèrent à l'élection de Joussef, se réveillèrent plus vives et plus inquiétantes. Ils croyaient voir l'Espagne perdue pour l'islamisme et tous ses habitants musulmans morts de leurs propres mains. Quatre-vingts scheiks syriens, égyptiens ou arabes, se réunirent à Cordoue. Le projet de former de l'Espagne un royaume indépendant, fut repris et soutenu avec force. Waheb-ben-Zaher, scheik syrien, annonça que, de la dynastie d'Ommeya, maintenant renversée du trône des califes et

proscrite par les Abbassides, il restait un jeune prince, fils de l'ancien calife Moavie, seul rejeton de cette race illustre d'Ommeya, et réduit en ce moment à se cacher en Afrique où il avait après bien des dangers, trouvé un asile chez la noble tribu des Zénètes. Après que Waheb eut terminé son récit qui avait excité au plus haut degré l'intérêt des scheiks assemblés, des députés furent nommés pour aller en Afrique, au nom de l'Espagne, offrir la couronne au jeune Abderahman.

Le moment était favorable, le prince en profita. Durant son séjour chez les Zénètes, il s'était attiré leur affection par ses manières franches, sa loyauté, son courage; il était d'ailleurs allié par sa mère à la tribu et à son scheik, et douze ou quinze cents Zénètes s'attachant à son sort partirent avec lui pour le continent européen. La traversée était courte, elle fut heureuse, et le prince, sa suite et les députés andalous débarquèrent près d'Almugnecar. Les habitants prévenus de son arrivée l'accueillirent par de vives acclamations, parce qu'ils attendaient de lui le retour de la paix et la fin de leurs misères. Il avait d'ailleurs un extérieur noble et prévenant. Ses traits annonçaient à la fois le guerrier et le bienfaiteur; il y avait dans ses yeux le feu de la bravoure et tout ce qui annonce la bienveillance. On s'imaginait en le voyant que le ciel l'avait gardé pour mettre un terme au fléau de la guerre civile, en attirant les uns par la

douceur, en subjuguant les autres par la force. Toutes les villes de l'Andalousie imitèrent celle d'Almugnecar. La plus grande partie des scheiks arabes lui amenèrent leurs soldats; les seules tribus de Fehri et de Kaïsi restèrent fidèles à l'émir et à Samaïl.

L'émir se disposait à se rendre à Cordoue avec ses prisonniers, Amer et son fils, lorsqu'il reçut la terrible nouvelle du débarquement du prince et de l'enthousiasme que le peuple montrait pour lui. Dans le premier accès de sa fureur, il ordonna le supplice d'Amer et de son fils: barbarie inutile qui révolta contre lui ses propres soldats. La désertion se mit parmi eux; ils allèrent grossir les rangs d'Abderahman, que Joussef et Samaïl cherchaient vainement à flétrir du nom d'usurpateur (*el dakhel*). Une première victoire remportée presque sous les murs de Cordoue mit Abderahman en possession de cette ville. L'émir se réfugia du côté de Merida, Samaïl du côté de Jaen; et sans perdre courage, ils s'occupèrent l'un et l'autre à réunir des troupes. Joussef, apprenant même qu'Abderahman avait quitté Cordoue pour aller subjuguer quelques villes voisines, revint par des chemins détournés, surprit la garnison et s'empara de la ville. Ce ne fut pas pour long-temps; Abderahman, averti par les fuyards de ce qui se passait, retourna promptement sur ses pas et remporta sur l'émir une seconde victoire si décisive, que, suivant le conseil de Samaïl,

l'émir se soumit au vainqueur; mais quelque temps après ayant repris les armes pour tâcher de recouvrer son autorité, il périt dans une bataille. Quelques historiens prétendent même qu'il fut massacré par les siens, et que sa tête, envoyée ou apportée par eux au nouveau souverain, fut attachée au-dessus de la porte de Cordoue comme pour annoncer que le pouvoir des émirs était aboli. Samaïl demanda et obtint la permission d'aller finir ses jours dans une maison de campagne qu'il possédait; mais quelques mois après, dénoncé comme conspirateur, il fut arrêté et mis à mort dans sa prison. Des trois enfants de Joussef, le premier fut tué en combattant; les deux autres, après quelques efforts malheureux, furent faits prisonniers et renfermés, l'un à Cordoue, l'autre à Tolède. Quelques anciens partisans de l'émir réunis dans cette dernière ville, chassèrent la garnison, délivrèrent Kasem, le plus jeune fils de l'émir, et appelèrent aux armes tous leurs amis. Ils étaient déjà six mille lorsqu'Abderahman parut. Les rebelles implorèrent sa clémence, donnèrent des otages, et Kasem rentra dans sa prison.

(766) Abderahman n'était pas encore arrivé au terme de ses fatigues. Le calife abbasside de Bagdad, qui voyait avec inquiétude les progrès du dernier descendant de la race ennemie d'Ommeya, donna ordre au gouverneur d'Afrique, El Ala-ben-Mogaith, d'aller arborer en Espagne le drapeau abbasside. Ebn-Mogaith

obéit, et le bruit de son arrivée ne se fut pas plus tôt répandu que tout ce qui restait de mécontents coururent se réunir à lui; les habitants de Tolède ne furent pas les derniers, exposant ainsi, pour assouvir leur haine, la vie des otages qu'ils avaient livrés. Mais les Africains et les rebelles avaient en tête un ennemi qui joignait au plus indomptable courage une activité sans exemple. Ebn Mogaith était à peine arrivé aux environs de Séville, qu'il se vit assailli par l'invincible cavalerie zénète. Le drapeau noir (c'était la couleur des abbassides) tomba au pouvoir de l'ennemi; sept mille Africains furent tués; les autres se dispersèrent. L'émir fut au nombre des morts. Abderahman lui fit couper la tête et l'envoya secrètement à la Mecque, pour que de la Mecque on l'apportât au calife. Les révoltés de Tolède ne furent pas plus heureux; un grand nombre périrent sur le champ de bataille; leur chef, Hescham ben Odrah, à qui Abderahman avait déjà pardonné, tomba au pouvoir du wali de Séville, Abdelmelic ben Omar, qui, de peur que son maître ne fît grâce une seconde fois, lui fit couper la tête immédiatement. Quelques mécontents s'étaient réfugiés en Afrique, et ils engagèrent le wali de Mequinez, Abdelgafer, dans leur querelle. Celui-ci, qui se vantait de descendre de Fatime, avait cru que l'Espagne lui offrirait une conquête facile, et, suivi de toutes les troupes dont il pouvait dipsoser et auxquelles se joignirent une

foule d'aventuriers, il débarqua sur les côtes de l'Andalousie. Les ressources qu'il trouva parmi les mécontents lui permirent de se maintenir deux ou trois ans dans les montagnes. Mais lorsqu'il eut appris qu'une troupe d'Africains venait de débarquer sur la côte orientale, il crut que le moment était venu de frapper un grand coup. Le succès ne répondit pas à son attente. Le corps d'Africains débarqué aux environs de Valence fut tout entier pris ou tué. Abdelmelic ben Omar le poursuivit lui-même ; et, lorsqu'Abderahman, déterminé à terminer cette guerre qui désolait l'Andalousie, se rendit sur les lieux avec sa cavalerie, Abdelgafer, pressé à la fois par deux ennemis puissants, vit tomber autour de lui tous ses guerriers, n'aperçut bientôt de salut pour lui-même que dans la fuite, et vivement poursuivi, atteint, frappé d'un coup mortel, tomba sans gloire (771) sur ce même sol où il avait eu l'espérance de fonder un empire. Abderahman, voulant prévenir de nouveaux débarquements, donna aussitôt des ordres précis pour construire des vaisseaux à Carthagène, à Tarragone, à Almeria, à Cadix, à Almugnecar, etc. ; et, peu de temps après, des flottes nombreuses, sous les ordres supérieurs de Temam ben Alkama, protégèrent les côtes espagnoles. Le brave Abdelmelic fut nommé gouverneur de toute l'Espagne orientale.

Abderahman était bien convaincu que la plus grande partie des ennemis qu'il venait de ter-

rasser lui avaient été suscités par le calife de Bagdad, et depuis long-temps il avait conçu le dessein de se venger sur le calife lui-même; mais c'était un ennemi loyal et généreux; il voulait s'embarquer avec une troupe d'élite, arriver en Syrie, traverser rapidement le pays et se montrer sous les murs de Bagdad où la querelle entre les deux races se serait décidée, mais il fut obligé de renoncer à ce projet pour tenir tête à un nouveau danger. La population de Saragosse s'était révoltée, et les chefs des rebelles, Hossein ben Iahia et Soleiman ben Joctan, avaient appelé les Français à leur secours. Des ambassadeurs arabes, ayant Soleiman à leur tête, s'étaient rendus à Paderborn où se trouvait alors Charlemagne (777), tant pour obtenir de lui des secours que pour lui offrir la domination de leurs villes situées entre l'Èbre et les Pyrénées. Déjà les Arabes avaient perdu tout ce qu'ils avaient possédé au-delà des montagnes. Narbonne, leur dernier boulevard, avait été forcée après un long siége d'ouvrir ses portes aux troupes de Pépin. Charlemagne ne rejeta pas l'offre de Soleiman, moins pour ajouter à ses conquêtes que pour pouvoir secourir plus efficacement les chrétiens d'Espagne. Dès le printemps de l'année suivante, il se dirigea en personne vers la Péninsule, fit passer une division de son armée par la route de Narbonne, et prit avec l'autre celle de la Navarre. Les deux divisions se réunirent devant Saragosse.

Mais au moment où il allait traverser l'Èbre pour aller offrir le combat à l'armée qu'Abdelmelic ben Omar avait réunie, des messagers lui apportèrent la nouvelle que les Saxons de nouveau révoltés, menaçaient ses frontières du nord; il reprit aussitôt le chemin des Pyrénées. On sait qu'au passage des montagnes son arrière-garde fut attaquée par les Wascons et qu'elle y perdit beaucoup de monde *.

La ville de Saragosse ne tarda pas à être assiégée. Le loyal Soleiman acheta son salut en livrant aux assiégeants son ami Hossein, qui de ses mains tomba dans celles du bourreau (781), et la ville se rendit aussitôt après. Les deux fils de Joussef, qu'Abderahman avait laissé vivre, firent vers ce même temps une dernière tentative qui ne réussit pas mieux que toutes les autres. L'aîné, Mohammed, avait passé plusieurs années dans une tour de Cordoue, et pendant ce temps il avait feint d'être aveugle. Persuadés qu'ils n'avaient rien à craindre de sa part, ses gardes lui laissaient beaucoup de liberté; il en profita pour l'obtenir tout entière, et quand il l'eut acquise, il en abusa en devenant chef d'une troupe

* L'anti-Français M. Dunham, dit complaisamment que les Wascons indomptés attendirent *l'armée franque* dans une embuscade, et qu'ils la taillèrent en pièces. Il ajoute que Charlemagne dans sa colère fit trancher la tête au duc d'Aquitaine, Loup, qui commandait les Wascons. Il est bien vrai que Loup périt par le supplice, mais ce fut long-temps après et lorsqu'il eut été fait prisonnier.

de révoltés, ou pour mieux dire de bandits, rebut de tous les partis, n'ayant soif que de sang et de pillage. Son frère Kasem, qui depuis la seconde révolte de Tolède avait réussi à se soustraire aux poursuites, se joignit à lui, et pendant quelques temps ils firent ensemble une guerre des montagnes, jusqu'à ce que, pressés et enveloppés de toutes parts et obligés d'en venir aux mains avec les troupes d'Abderahman, ils furent complètement défaits. Mohammed se sauva seul à la faveur d'un déguisement; il mourut de fatigue et de misère non loin de Tolède. Kasem tomba aux mains de ceux qui le poursuivaient; il fut conduit devant Abdérahman. Il s'attendait au supplice, mais il avait un ennemi généreux qui ne frappa jamais le malheureux sans défense. Abderahman pardonna encore; il donna même des terres à Kasem aux environs de Séville.

Après avoir ainsi triomphé de toutes les factions (786), Abderahman, qui n'était pas plus étranger à la science du gouvernement qu'à l'art militaire, s'occupa exclusivement de l'administration intérieure du pays auquel il donna des institutions salutaires, telles qu'elles pouvaient convenir aux peuples qu'elles devaient régir pour assurer leur prospérité. Il voulut aussi que Cordoue, capitale de son empire, ne le cédât point à Bagdad sous le rapport de la magnificence. Il commença par l'embellir de jardins, de canaux, de fontaines, de beaux édifices; ensuite il fit construire la grande et superbe mos-

quée qui devait l'emporter sur la mosquée que les Abbassides avaient élevée dans leur ville de Bagdad. Cette mosquée, chef-d'œuvre de l'architecture sarrasine, à laquelle on a fort mal à propos donné le nom de gothique, existe encore à Cordoue et fait l'admiration des étrangers. Elle s'était élevée sur les ruines d'une église chrétienne, qui elle-même avait remplacé un temple païen. Le temple musulman est devenu église chrétienne; c'est aujourd'hui la cathédrale de Cordoue. Malheureusement Abderahman, vainqueur sur les champs de bataille, vécut trop peu de temps pour acquérir la véritable gloire, celle de fonder sur des bases solides le bonheur du peuple. Il mourut à Merida (788) à peine âgé de cinquante-neuf ans; il laissait une postérité nombreuse, onze fils et neuf filles. Il emporta les regrets des musulmans, dont il avait relevé la puissance ébranlée; mais les annalistes chrétiens l'accusent de cruauté et d'avidité.

Abderahman, avant de mourir, avait convoqué les six grands walis d'Espagne, c'est-à-dire ceux de Tolède, de Merida, de Saragosse, de Séville, de Tadmir ou Murcie et de Grenade. Il leur avait adjoint un grand nombre de wazirs et de commandants de places. L'assemblée eut lieu dans son palais; elle était présidée par son hadgib ou premier ministre; le grand cadi, plusieurs officiers de l'empire y avaient été appelés. Abderahman leur présenta son fils Hixem comme son successeur, et tous les assistants le

reconnurent en cette qualité. Cette précaution avait été nécessaire, parce que le jeune Hixem n'était que le troisième des fils d'Abderahman. Abdallah et Suleyman étaient ses aînés. Ceux-ci dissimulèrent leur ressentiment tant que leur père vécut; mais la haine qu'ils avaient vouée à l'objet des préférences paternelles ne fit qu'éclater avec plus de violence aussitôt qu'il eut fermé les yeux. Il paraît au surplus que la prédilection d'Abderahman n'était pas un sentiment aveugle; Hixem l'avait fait naître par des qualités précieuses qui le plaçaient bien au-dessus de ses frères.

Ceux-ci avaient obtenu du vivant de leur père le gouvernement des provinces de Tadmir et de Tolède, et non-seulement ils refusèrent de reconnaître leur frère en qualité de souverain, mais encore ils firent plusieurs tentatives pour se constituer en état d'indépendance absolue. Cette guerre dura plusieurs années; il en coûtait à Hixem de faire couler le sang musulman pour de telles querelles; mais lorsqu'il vit que la modération ne servait qu'à donner aux rebelles les moyens d'augmenter leurs forces et de lutter contre lui avec plus d'avantage, il appela aux armes tous ses sujets fidèles, se mit à leur tête, défit complètement Suleiman qui fut obligé de s'enfuir presque seul à Tadmir, assiégea Abdallah dans Tolède et en poussa le siége avec tant de vigueur qu'Abdallah implora la clémence de son frère. Hixem lui ouvrit ses

bras et ajouta des biens considérables à ses domaines afin qu'il pût vivre avec l'éclat que son rang exigeait. Quant à Suleiman, il avait été poursuivi dans le Tadmir par son neveu Alhakem et réduit comme son frère à la dernière extrémité. Il offrit à son tour de se soumettre, mais Alhakem ne voulut recevoir sa soumission qu'à condition qu'il passerait en Afrique.

Hixem crut alors pouvoir diriger à la fois ses armes contre le roi de Galice et des Asturies, et en même temps contre les Francs qui s'étaient de nouveau établis en deçà des Pyrénées, et avaient repris possession de Girone. D'un autre côté le wali de Tortose Said ben Hussein, avait proclamé sa propre indépendance à la faveur des guerres de Hixem avec ses frères. Le wali des frontières tenta de suivre cet exemple, et même d'entraîner dans sa révolte ceux de Tarragone et de Barcelonne. Abou Othman, qui avait déjà triomphé de Saïd ben Hussein, et qui avait obtenu sa dépouille, triompha également des autres rebelles. Encouragé par ces succès, Hixem envoya une armée dans les Asturies. Une partie de la Galice fut ravagée. Bermude-le-Diacre, qui régnait alors était peu en état de soutenir la guerre avec avantage, et lorsque l'année suivante (792) ses états eurent été encore dévastés par une seconde invasion il céda la couronne à son neveu Alphonse, plus capable que lui de la défendre. Vers ce même temps, Hixem, informé que Charlemagne faisait la guerre aux Sa-

xons, jugea le moment favorable pour attaquer Girone, qui fut obligée d'ouvrir ses portes. L'armée arabe franchit ensuite les Pyrénées, prit et pilla Narbone, et menaçait Carcassonne lorsqu'elle fut arrêtée dans sa marche par Guillaume, comte de Toulouse. Les Arabes furent repoussés au de-là des Pyrénées; mais il paraît qu'ils s'en retournèrent chargés de butin. Hixem employa, dit-on, la part qui lui revint aux constructions de la grande mosquée non encore terminée.

Hixem avait vu ses armes favorisées par la fortune. Il devait, il est vrai, ses nombreuses victoires à ses généraux; mais il eut du moins le mérite de savoir les choisir. Mais s'il était redouté de ses ennemis, il était chéri de ses peuples qu'il traitait avec une bienveillance inépuisable, dépensant ses trésors: une partie en monuments publics, et l'autre partie en largesses qu'il répandait sur les malheureux et principalement sur les veuves et les enfants de ceux qui succombaient sur le champ de bataille. Ce fut lui qui fit réparer ou pour mieux dire reconstruire en entier le grand pont de Cordoue. Une autre partie de ses bienfaits tomba aussi sur les savants. Il avait de l'instruction et il voulait que l'instruction se propageât jusqu'aux dernières classes. Il fonda un grand nombre d'écoles. Les chrétiens eux-mêmes y étaient reçus pour y apprendre la langue arabe. Hixem fut ravi à l'affection de ses sujets

dans la huitième année de son règne (796); il n'était âgé que de quarante-un ans. Cette mort prématurée fit verser bien des larmes.

Il eut pour successeur son fils Alhakem, prince doué de qualités brillantes, mais d'un naturel fougueux que rien n'était capable de contenir. Ses deux oncles Abdallah et Suleyman n'eurent pas plus tôt appris la mort de leur frère qu'ils firent revivre leurs prétentions. Abdallah se rendit même, à ce qu'on assure, auprès de Charlemagne pour lui demander des secours qui lui furent promis et fournis. De son côté, Suleyman recrutait en Afrique des bandes nombreuses d'aventuriers, et lorsqu'il se crut assez fort il passa en Espagne où d'autres aventuriers se joignirent à lui. Le danger parut alors si pressant qu'Alhakem, que d'ailleurs son humeur appelait aux combats, crut devoir se mettre à la tête des troupes. Après plusieurs engagements partiels où la fortune fut toujours contraire aux deux frères, les deux armées en vinrent à une bataille rangée dans les plaines de Tadmir. De part et d'autre on combattit avec la plus grande bravoure. Alhakem parvint enfin à rompre les rangs ennemis. En cherchant à rallier les fuyards, Suleyman trouva la mort, et Abdallah fut entraîné par les siens. Quand on porta les restes de Suleyman sous les yeux d'Alhakem, celui-ci versa des larmes amères, et il lui fit rendre les derniers honneurs avec beaucoup de pompe. Abdallah s'était réfugié à Valence,

d'où il envoya demander grâce à son neveu. Celui-ci ne se montra pas moins généreux que ne l'avait été son père dans une occasion semblable. Il exigea seulement de son oncle qu'il lui livrât ses deux fils en otage. Ce fut pour les élever l'un et l'autre à des emplois éminents; Esbah, l'aîné, devint même beau-frère d'Alhakem qui lui donna sa sœur Alkinza pour épouse.

Alhakem eut à peine terminé la guerre avec ses oncles que les habitants de Tolède, plus enclins que tous les autres musulmans à la révolte, chassèrent leur gouverneur: ils l'auraient même tué si quelques-uns des principaux citoyens n'avaient réprimé leur fureur. Alhakem envoya pour gouverner cette population turbulente le père du gouverneur expulsé. C'était un homme ferme, habile, mais vindicatif; il profita du passage par Tolède du jeune prince Abderahman que son père envoyait avec quinze mille cavaliers porter la guerre chez les chrétiens. Sous prétexte d'honorer le fils d'Alhakem, le gouverneur invita à un grand festin tous ceux qui avaient pris part à la conspiration, et à mesure qu'ils arrivaient on les faisait entrer dans une salle basse où des bourreaux leur abattaient la tête. Les cadavres furent jetés pêle-mêle dans une grande fosse creusée d'avance; les têtes furent suspendues autour des murs du palais (806).

Cependant des courtisans, jaloux de la faveur d'Esbah, le dénoncèrent à leur maître comme

aspirant à l'indépendance, et Alhakem dans un premier moment de colère déposa brutalement son beau-frère qui se trouvait wali de Merida. Celui-ci ne voulut point se démettre du pouvoir parce qu'il était innocent. Alhakem toujours plus irrité voulut aller en personne réduire le rebelle; mais lorsqu'il fut arrivé près de Merida, sa sœur accourut au-devant de lui, et par son éloquence et ses larmes elle sut si bien le toucher, en même temps qu'elle justifiait son mari, que lorsque Esbah vint seul et sans armes pour se remettre en ses mains, il le reçut dans ses bras comme le plus fidèle de ses serviteurs. Il entra dans Merida accompagné des deux époux aux acclamations de joie de la population tout entière. Alhakem se proposait de passer quelques jours à Merida, mais le frère d'Esbah, Kasem, lui envoya un message pressant pour qu'il revînt à Cordoue. Il lui mandait qu'un grand nombre d'habitants lui avaient proposé de le placer sur le trône comme fils d'Abdallah, et que, pour mieux connaître la conspiration il avait feint de se prêter aux vues des conjurés dont il lui envoyait une longue liste. Alhakem ne perdit pas un moment; il rentra dans Cordoue la veille du jour que les conjurés avaient choisi pour l'assassiner; le lendemain au point du jour trois cents têtes se montrèrent suspendues sur les murs de la citadelle.

Ainsi vengé de tous ceux qui avaient conspiré

contre lui, Alhakem envoya ou conduisit des armées contre les chrétiens d'Alphonse II, et surtout contre les Français qui avaient reconquis toute la Catalogne jusqu'à l'Èbre; mais ni sa valeur ni ses efforts ne purent triompher de ces ennemis. Ce prince averti par l'expérience se méfiait de la fidélité d'un grand nombre de ses officiers, de sorte que toutes ses opérations se ressentaient de l'hésitation que devait produire la crainte continuelle d'être abandonné ou trahi. Tous ses sujets en effet étaient d'un caractère si inquiet et si turbulent que la révolte n'était pas plus tôt apaisée sur un point qu'elle éclatait sur un autre. La population de Cordoue lui donnait surtout de l'inquiétude; elle était fondée. A l'occasion d'un nouveau droit qui venait d'être établi, et que les habitants de qui on l'exigeait refusèrent, il y eut d'abord quelques violences commises de part et d'autre. Les violences dégénérèrent en une véritable sédition. Elle commença dans le faubourg occidental de Cordoue; le palais d'Alhakem touche à l'extrémité de ce faubourg. Des vociférations forcenées, des imprécations odieuses, des menaces horribles vinrent arracher Alhakem au repos dans lequel il vivait renfermé depuis peu de temps. Transporté de fureur, il se mit à la tête de sa garde et fondit sur cette populace dont il se fit un affreux carnage. Ceux qui ne tombèrent pas sous les coups des soldats et qui ne purent s'enfuir furent faits prisonniers et

immédiatement empalés sur les bords du fleuve. Alhakem ne borna pas là sa vengeance ; il livra le faubourg coupable au pillage, après quoi il ordonna d'y mettre le feu. Cet ordre ne fut que trop bien exécuté. Au bout de trois jours pourtant il fit grâce à tous ceux qui avaient survécu au massacre; mais il les bannit de Cordoue. Sept ou huit mille de ces malheureux passèrent dans le Magreb (Afrique occidentale), et ils trouvèrent un asile dans la ville naissante de Fez, où la famille d'Edris persécutée par les Abbassides avait fondé un nouveau royaume. Les exilés y bâtirent un quartier, qui fut désigné sous le nom de quartier Andalous. Les autres, plus nombreux de moitié, traversèrent toute la Méditerranée, abordèrent sur la côte d'Égypte, s'emparèrent de vive force de la ville d'Alexandrie, et n'en sortirent qu'à prix d'argent et avec la cession qui leur fut faite d'une des îles de cette mer; ils choisirent celle de Crète. On dit même qu'ils y fondèrent la ville de Candie ; du moins ils l'augmentèrent considérablement (818).

Alhakem fut puni par ses remords de sa cruauté. Depuis ce moment, en proie à la tristesse et à l'insomnie, agité par des visions effrayantes, croyant toujours entendre les cris de ses nombreuses victimes, il ne traîna plus pendant trois ou quatre ans encore qu'une vie tourmentée par d'impuissants regrets et des douleurs poignantes. On dit que les vers et la musique avaient seuls le pouvoir de calmer ses souffran-

ces, mais il n'en obtenait jamais que de courtes trèves, et bientôt après les souffrances se réveillaient plus vives. Sentant lui-même que sa fin n'était pas éloignée, il prit la précaution de faire reconnaître pour son successeur son fils Abderahman, qui avait déjà donné des preuves de son courage et même de son habileté dans les affaires. Alhakem mourut l'an 822 (207 de l'hég.). Quelques écrivains placent sa mort un an plus tôt. Il emporta la réputation d'avoir surpassé en courage et en tactique militaire tous les princes de sa race depuis l'institution du califat. Il s'était composé une garde de quinze mille esclaves étrangers, dont trois mille étaient à cheval. Pour s'assurer de leur dévouement et les empêcher de communiquer avec ses sujets, il ne leur permettait pas d'apprendre l'arabe.

§ III.

Domination des Français dans la Catalogne sous Louis-le-Débonnaire jusqu'à l'établissement des comtes.

(800 *à* 835).

Vers la fin du VIIIe siècle, plusieurs députations arabes s'étaient présentées à Charlemagne ou à son fils pour leur offrir leurs villes, ou simplement pour en obtenir des secours. Charlemagne, appelé en Italie pour châtier les Lombards et se faire couronner empereur d'Occident,

chargea son fils Louis de conduire une armée en Espagne. Louis s'approcha de Barcelonne, et Zeid, qui en était gouverneur, vint à sa rencontre pour l'assurer de son dévouement; mais toutefois il ne l'invita pas à prendre possession de la ville, et Louis, qui aurait pu aisément s'en rendre maître, se contenta de ces assurances hypocrites, et il alla ruiner Lerida et les environs d'Huesca. Ce fut à ces succès sans résultat que se borna sa première campagne. L'année suivante (801), Zeid ne se contenta pas d'avoir abusé par des mots le roi d'Aquitaine, il se livra lui-même à des idées de conquête, et il envahit la Septimanie; mais il fut fait prisonnier aux environs de Narbonne, et Louis l'envoya chargé de fers à son père. Aussitôt après, divisant son armée en trois corps, il fit le siége de Barcelonne qui après une vigoureuse défense de quelques mois ouvrit ses portes aux assiégeants. Louis nomma le Wisigoth Béra, comte de Barcelonne, et il mit dans la ville une garnison nombreuse. Après avoir pourvu à la sûreté de cette place importante, Louis reprit le chemin de l'Aquitaine. Alhakem profita de son absence, et il fit rentrer sous le joug sans beaucoup de peine la plupart des villes situées sur la rive gauche de l'Èbre; mais, rappelé lui-même à Cordoue par la nécessité de tenir tête aux révoltés qui menaçaient son pouvoir, toutes ces villes retombèrent au pouvoir des Français. Les Navarrais saisirent aussi ce moment pour briser

le joug et reconquérir leur indépendance (806). Les Arabes dont la marine avait reçu quelque développement, tentèrent de se dédommager en attaquant la Sicile et la Sardaigne ; mais Charlemagne envoya au secours des Insulaires une flotte qui battit et dispersa celle des Arabes. Quelque temps après, Louis, suivi d'une nombreuse armée partit de Barcelonne pour achever la conquête du pays sur tout le cours de l'Èbre. Tarragone et d'autres villes furent emportées; mais Tortose résista, et cette expédition qui menaçait l'Espagne, n'eut guère pour résultat que le pillage de quelques places.

Le roi d'Aquitaine ne pouvait guère prolonger son absence hors de l'Aquitaine, dont les côtes étaient constamment menacées par les Normands; d'un autre côté, Alhakem était retenu à Cordoue par les révoltes continuelles de ses walis. Les circonstances plaçant les deux princes dans une situation à peu près semblable, les portèrent l'un et l'autre à la paix (810), ou, pour mieux dire à conclure une trêve qui, au surplus, ne tarda pas à être violée. Le siége de Tortose fut entrepris et levé une seconde fois; mais en 811 cette ville investie par Louis en personne se rendit après quatorze jours de siége. Cela n'empêcha pas les négociations pour la paix d'être reprises. Alhakem avait la plus grande opinion de la puissance de Charlemagne et même de celle de son fils; une seconde trève de trois ans fut conclue, toutefois les hostilités

sur mer furent reprises par les musulmans, mais elles tournèrent presque toujours à leur désavantage (813).

Charlemagne avait commencé à donner des institutions à tout le pays conquis entre l'Èbre et les Pyrénées. Louis devenu possesseur paisible de la contrée s'occupa de lui donner une constitution durable qui non-seulement mit le pays en état de résister par la suite aux attaques des musulmans, mais qui encore favorisa puissamment l'érection des royaumes de Navarre et d'Aragon ; et peut-être aurait-on raison de dire que sans les Français, que les Catalans et les Aragonais ont toujours haïs au point de mettre de l'ostentation dans leur haîne, ces peuples n'auraient jamais pu se soustraire à la domination arabe, ce qui à la longue n'eût pas manqué de compromettre le salut de la monarchie naissante des Asturiens. Évidemment les successeurs de Pélage ne se maintinrent que parce que les Arabes, obligés de diviser leurs forces pour faire face à toute la ligne ennemie d'une mer à l'autre, ne firent guère que des tentatives peu soutenues sur des points isolés. Lorsque Louis fit entre ses enfants le partage de ses États, Pépin l'un d'eux fut couronné roi d'Aquitaine; mais l'ancienne Septimanie, avec la Marche d'Espagne, *Marca hispanica*, en fut détachée pour former un comté de Barcelonne. Le comte de Barcelonne joignait à son titre celui de duc de Septimanie, et il ne relevait directement que de l'Empereur.

CHAPITRE VII.

SUITE DES ROIS DES ASTURIES JUSQU'A GARCIE, PREMIER ROI DE LÉON; RÈGNE DES SUCCESSEURS D'ALHAKEM JUSQU'A CELUI D'ABDERAHMAN III, DIT LE GRAND; COMTES DE BARCELONNE; ILS DEVIENNENT HÉRÉDITAIRES; PRINCES DE NAVARRE JUSQU'A L'ÉRECTION DE CETTE CONTRÉE EN ROYAUME.

§ I[er] — *Rois des Asturies; Ramire I[er]; Ordogne I[er], Alphonse III le Grand.*

(842 *à* 910).

Ramire, fils de Bermude-le-Diacre, était dans la Castille * lorsqu'il apprit la mort de son parent Alphonse-le-Chaste. Il apprit en même temps que le comte du palais, Népotien, s'était fait proclamer roi. Ramire marcha sans perdre un moment contre l'usurpateur qu'il rencontra sur la frontière des Asturies. Népotien, défait complètement, tomba au pouvoir de Ramire, qui lui fit crever les yeux et l'enferma dans un cloître où il finit ses jours. D'autres conspira-

* Cette contrée portait auparavant le nom de Bardulie. Le nom qu'elle prit plus tard lui vint du grand nombre de châteaux forts, *Castillos*, qui furent construits pour protéger le pays contre les Arabes.

tions eurent lieu plus tard et eurent le même résultat; elles fortifièrent l'autorité de Ramire. Le soin d'étouffer ces conspirations n'empêcha pas le roi de veiller à la sûreté du pays contre un ennemi audacieux qu'on n'attendait pas. En 843, les Normands, après avoir désolé les côtes de la Bretagne, vinrent exercer les mêmes ravages sur les côtes de la Galice. Ces barbares ne se contentaient pas de piller les lieux où ils abordaient, ils massacraient les habitants, ils détruisaient ou brûlaient leurs maisons, ils jetaient au feu tout ce qu'ils ne pouvaient pas emporter. Heureusement Ramire à cette époque était en paix avec les Arabes; il marcha rapidement vers la Corogne où les Normands exerçaient leurs ravages, et les enveloppant soudain avec sa cavalerie, il en tua un grand nombre, en prit trois ou quatre mille, brûla une partie de leurs vaisseaux et obligea les autres à regagner la mer où la tempête les attendait. Malgré l'échec qu'ils avaient reçu, malgré la fureur des vagues, ils se trouvèrent encore en assez grand nombre pour aller mettre le siége devant Lisbonne, qu'ils tinrent bloquée pendant plusieurs jours, et pour ravager tout le pays d'alentour. Les musulmans prirent les armes, mais quand ils arrivèrent à Lisbonne les Normands étaient déjà partis pour aller surprendre Cadix, Niebla et Sidonia.

Les Normands, la sécheresse, la famine désolèrent l'Espagne musulmane; malgré ces désastres Abderahman fit de grands préparatifs

pour la *guerre sainte*, c'est-à-dire la guerre contre les chrétiens. Il n'aspirait pas à moins qu'à expulser les Français de l'Espagne et à subjuguer la Galice et les Asturies. De son côté le belliqueux Ramire voulait porter ses armes vers les provinces méridionales, et ajouter des villes nouvelles à ses domaines. Ici les écrivains arabes et les chroniqueurs espagnols se contredisent ouvertement. Suivant les premiers, les musulmans partout victorieux, prirent beaucoup de forteresses et s'en retournèrent chargés de butin et suivis d'une foule de prisonniers destinés à l'esclavage. La ville de Léon même malgré ses épaisses murailles et sa nombreuse garnison aurait été livrée au pillage et aux flammes. Suivant les seconds, Ramire remporta sur les Sarrasins deux victoires signalées, dans l'une desquelles il aurait péri soixante-dix mille ennemis. Ce qu'on peut conclure de tous leurs récits contradictoires, c'est que les chrétiens et les musulmans en vinrent aux mains plusieurs fois et qu'ils se battirent avec beaucoup d'acharnement; que les derniers attaquèrent la ville de Léon et ne purent la prendre, et qu'après bien du sang répandu les choses se retrouvèrent à peu près au même état qu'avant la guerre. Il paraît seulement que Ramire resta maître des villes d'Albeyda et de Calahorre.

Ramire en rentrant dans ses états trouva ses campagnes livrées à des bandes nombreuses de voleurs, terreur des habitants et fléau des vil-

lages, et ces bandes étaient d'autant plus dangereuses, qu'après leurs incursions dévastatrices dans les plats pays elles se réfugiaient au milieu des montagnes. Ramire employa ses troupes à les poursuivre et il parvint à les détruire. Par la fermeté de son caractère, sa valeur personnelle et son amour pour la justice, il était parvenu à pacifier son royaume au dedans, à le faire craindre au dehors; mais la mort qui, en frappant les rois, ne consulte ni les besoins ni les affections des peuples, vint l'enlever dans la huitième année de son règne; il laissa la couronne à son fils Ordogne (Ordono). Le royaume se composait alors des Asturies, de la Galice, de la Biscaye et d'une partie de la Castille vieille.

Le premier soin du nouveau souverain en montant sur le trône avait été de restaurer les fortifications de Léon, d'Astorga et de plusieurs autres villes, et de fortifier plusieurs points de ses frontières accessibles à l'ennemi; ensuite il s'était lié avec Moussa ben Moussa, qui, de général du souverain de Cordoue, s'était rendu maître indépendant des provinces centrales de l'Espagne depuis Tolède jusqu'à Saragosse, ces deux villes comprises. Ordogne en favorisant la révolte chez les musulmans cherchait à les affaiblir; mais la révolte est d'un contagieux exemple. Les Biscayens voulurent reconquérir leur indépendance; toutefois Ordogne qui n'était pas moins belliqueux que son père les fit aisément

rentrer dans le devoir. Lorsqu'il s'éloigna de la Biscaye ramenant son armée du côté de Léon il rencontra une armée musulmane qu'il mit dans une déroute complète. Il paraît que Moussa dans sa politique perfide entendait profiter de l'alliance des chrétiens pour se fortifier contre l'émir de Cordoue, et en même temps diviser entre eux les chrétiens pour profiter ensuite de leurs divisions. Ordogne fut probablement informé que cette armée musulmane était destinée à soutenir les Biscayens sous prétexte d'aller porter la guerre au delà des Pyrénées; il est certain du moins que Moussa accueillit dans ses états les Biscayens rebelles qui préférèrent l'exil à la soumission.

Cette affaire ne fut que le prélude de la guerre. Ordogne entra le premier en campagne, et il alla mettre le siége devant la ville d'Albayda que Moussa venait de fortifier avec soin. A la nouvelle de l'agression, Moussa accourut avec une armée dans laquelle on voyait figurer les troupes de Garcie, prince ou seigneur de Navarre. Ordogne sans être intimidé laissa une partie de son armée devant la place, et, se plaçant lui-même à la tête de l'autre, il marcha fièrement à la rencontre de Moussa. Celui-ci avait bien plus de soldats, mais les Asturiens l'emportaient par la valeur et la discipline. Dix mille musulmans, dit-on, et beaucoup de Navarrais tombèrent sur le champ de bataille; Garcie fut du nombre des morts. Moussa dangereusement

blessé ne put se sauver qu'avec la plus grande difficulté, et il est probable que ses blessures lui causèrent la mort, car il n'est plus fait mention de lui dans l'histoire. Ordogne trouva dans le camp ennemi d'immenses richesses qui provenaient des incursions de Moussa dans la Septimanie et des sommes que lui avait données Charles-le-Chauve pour l'engager à repasser les frontières. Ordogne retourna ensuite devant Albayda, qui fut emportée d'assaut et détruite de fond en comble. Les vainqueurs emmenèrent tous les habitants, qu'ils réduisirent à l'esclavage; ils avaient passé au fil de l'épée tous ceux qu'ils avaient trouvés les armes à la main (857). Dès que le fils de Moussa, gouverneur de Tolède, eut appris la défaite et la mort de son père, il prévint par des offres de soumission le dangereux ressentiment d'Ordogne qui lui laissa la possession de son gouvernement; et comme l'émir de Cordoue voulut reprendre cette ville, Ordogne fournit aux assiégés des secours qui les mirent en état de se défendre trois ou quatre ans. Mohammed qui régnait alors à Cordoue voulut se venger du roi des Asturies, et pour mieux y réussir il tenta de porter la guerre au cœur de la Galice, en équipant une flotte de cent vaisseaux qui devait se diriger vers la Corogne; mais, suivant les annalistes espagnols, cette flotte formidable fut complétement battue par celle des chrétiens; et suivant les chroniques arabes, elle périt presque tout entière

sur les rescifs de la côte où elle fut poussée par la tempête. Dans l'intervalle, Ordogne s'était emparé de Coria et de Salamanque; Mohammed ne pouvait lui opposer une bien vive résistance, entouré qu'il était de traîtres ou de rebelles contre lesquels il eut à lutter toute sa vie.

La mort arrêta Ordogne dans la carrière des victoires; un accès de goutte l'emporta dans la seizième année de son règne, en mai 866. Son fils Alphonse surnommé le Grand, déjà reconnu héritier présomptif du trône, fut proclamé roi immédiatement après la mort de son père, quoiqu'il n'eût encore que quatorze ans. Sa grande jeunesse devint pour le comte Froïla, gouverneur de la Galice, une occasion de révolte; il marcha sur la capitale avec un corps nombreux de troupes, et le jeune roi qui n'était nullement préparé à la guerre fut obligé de fuir; mais quelques seigneurs goths qui aimaient mieux obéir à un prince de race royale, qu'à un de leurs compagnons usurpateur du pouvoir, lui ôtèrent la vie et rappelèrent Alphonse qui se hâta de montrer qu'il n'était pas indigne du commandement. A peine âgé de seize ans, il mit en déroute complète une armée musulmane qui, sous les ordres d'Almondhir, était venue mettre le siége devant Léon. Une autre armée ennemie qui avait tenté de pénétrer dans la Galice eut le même sort. Enhardi par ce double succès, Alphonse prit l'offensive et s'empara de plusieurs places, notam-

ment de Coïmbre, qu'il fortifia et dans laquelle il mit une forte garnison, se montrant bien déterminé à ne pas se contenter de piller le pays ennemi mais à conserver ses conquêtes. Quelque temps après, les Basques soutenus par les Navarrais s'étaient révoltés; il vainquit les deux peuples et s'empara de Pampelune, ville sur laquelle il prétendait avoir des droits. Pour rendre ces droits moins douteux, il épousa Chimène, fille d'un prince navarrais; il était alors âgé de vingt-un ans.

Les états musulmans étaient tourmentés depuis longtemps par l'esprit de révolte; Saragosse, Tudèle, Tolède étaient à la fois des foyers de rébellion. Alphonse profita peu de ces divisions qui lui auraient permis d'étendre au loin sa domination; mais il avait lui-même dans ses états des rebelles à désarmer et à punir. De ce nombre était Froïla, que les uns lui donnent pour frère et d'autres seulement pour parent. Celui-ci n'en voulait pas seulement à la couronne d'Alphonse : il avait conspiré contre sa vie. Obligé de s'enfuir dans la Castille, au lieu de s'abandonner à la clémence d'Alphonse, il contracta une étroite alliance avec les musulmans (870 — 874). Alphonse le poursuivit avec vigueur; et Froïla tomba aux mains du roi qui, suivant la coutume des Goths, lui fit crever les yeux. Trois ou quatre seigneurs qui avaient trempé dans le crime partagèrent le supplice. L'un d'eux, Veremond, se sauva d'Oviedo tout aveugle

qu'il était, et fit révolter Astorga où il se maintint plusieurs années avec le secours des musulmans. Ces troubles intérieurs ne permirent pas à Alphonse de secourir les révoltés de Tolède et leur chef, Abou Abdallah, petit-fils de Moussa. Celui-ci par dépit fit la paix avec Mohammed, et l'un et l'autre fournirent des troupes à Veremond. De là résulta une guerre opiniâtre et sanglante où toutefois Alphonse eut presque toujours l'avantage réel. Les annalistes citent deux grandes batailles (878); l'une sur les bords de l'Ubergo; l'autre sous les murs de Zamora, où il périt beaucoup de musulmans. Très-peu de temps après, une longue disette causée par le défaut absolu de plusieurs récoltes successives, et la peste qui arrivant après la famine enlevait les habitants par milliers sans distinction de chrétiens ou de musulmans, força les deux peuples à une trêve d'environ deux ans. Mais aussitôt que le fléau eut cessé, Alphonse reprit les armes; il envahit les terres des musulmans, traversa le Duero, arriva jusqu'à Lisbonne, traversa le Tage et la Guadiana, et ne s'arrêta qu'aux portes de Merida; là il trouva une armée nombreuse qu'il fallut combattre. La victoire resta fidèle à Alphonse, qui ramena son armée dans ses états, toute chargée de riches dépouilles (881). Les hostilités se prolongèrent encore pendant deux ou trois ans. Mais d'une part Mohammed avait besoin de la paix pour pouvoir diriger tous ses efforts contre

Abou Abdallah, qui s'était révolté de nouveau ; et de son côté Alphonse la désirait pour pouvoir s'occuper de l'administration intérieure. Ces dispositions mutuelles la rendirent facile ; elle fut conclue à la fin de 883.

Cette paix fut religieusement observée par Alphonse jusqu'à la fin du neuvième siècle ; ce prince employa ce long intervalle à fortifier ses places frontières, à étouffer tous les ferments de révolte qu'il put découvrir, à favoriser la culture des terres, à augmenter sa marine, à protéger les faibles contre l'aristocratie des seigneurs, à modérer le pouvoir de ceux-ci, à faire rendre à tous une justice impartiale, à corroborer enfin par tous les moyens en son pouvoir les éléments de force de la monarchie dont le ciel lui avait confié la direction. Il n'en était pas de même dans les états de l'émir de Cordoue, déchirés depuis trente ans par des révoltes sans nombre, et principalement par celle d'Hafsun qui, devenu maître par la victoire ou par la terreur de la plus grande partie de l'empire musulman menaçait à la fois de renverser l'émir de Cordoue et d'envahir le royaume chrétien. Ce fut dans ces circonstances que l'émir de Cordoue, Abdallah, osa compter sur la générosité d'Alphonse, dont la loyauté s'était montrée avec tant d'éclat dans le maintien d'une trève dont la rupture aurait pu lui donner les moyens d'extirper de l'Espagne la puissance des musulmans ; il lui demanda son appui contre les rebelles ; Alphonse le promit.

Dès que le rebelle Hafsun eut connaissance du traité d'alliance conclu entre Alphonse et l'émir de Cordoue, il conçut le dessein de les attaquer séparément avant qu'ils eussent pu réunir leurs forces; et comme Alphonse était celui des deux qui lui paraissait le plus à craindre, ce fut sur lui qu'il dirigea ses premiers coups, espérant le surprendre. Soixante mille hommes sous les ordres d'Abdoul-Caïm son lieutenant fondirent sur le royaume des Asturies, et s'avancèrent jusqu'à Zamora, laissant derrière eux des cendres et des ruines pour traces de leur passage. Alphonse vengea ses sujets par une éclatante victoire qu'il arracha aux musulmans, au bout de quatre jours de sanglants combats. Les champs de Zamora restèrent couverts de morts, Aboul-Caïm lui même périt dans la mêlée. Cette brillante victoire aurait conduit Alphonse à Saragosse, à Séville, à Tolède, à Cordoue même, si profitant de la terreur qu'il inspirait il avait continué de s'avancer dans les provinces méridionales, et principalement celles qui peuplées de chrétiens supportaient impatiemment le joug arabe; mais par une sorte de fatalité qui semble particulièrement attachée à cette époque (901), l'esprit de révolte n'agitait pas seulement les provinces musulmanes, il se glissait dans la cour d'Alphonse et jusque dans sa propre famille. Pour l'empêcher d'éclater la présence d'Alphonse était nécessaire; il reprit la route d'Oviedo, laissant ainsi aux arabes le temps de revenir de leur stupeur.

A ce sentiment succéda même une explosion générale de haine et de désir de vengeance. C'étaient les troupes rebelles d'Hafsun qui avaient péri; et c'étaient les musulmans fidèles à leur prince qui demandaient à grands cris la guerre sainte contre l'ennemi de l'islamisme, le vainqueur de Zamora. Mais Abdallah se souvint qu'Alphonse avait fidèlement gardé les traités; que d'ailleurs la victoire qu'Alphonse venait de remporter tournait à l'avantage de sa couronne puisqu'elle affaiblissait le pouvoir des rebelles qui la menaçaient; et à son tour il se piqua de fidélité envers un allié qui venait de lui rendre un aussi grand service. Il envoya même un de ses généraux à la cour d'Oviedo pour renouveler son alliance avec Alphonse; et Alphonse y consentit avec d'autant plus de joie que de retour dans sa capitale après la bataille de Zamora il avait découvert une conspiration formée contre sa vie, conspiration doublement odieuse qui avait trouvé des complices dans sa propre famille. Plusieurs personnes furent arrêtées et punies du dernier supplice. Le prince Garcia, fils d'Alphonse et de la reine Chimène, qui, impatient de régner, avait eu l'horrible faiblesse de tremper dans la conspiration, fut arrêté à Zamora et enfermé dans le château d'Oviedo qu'Alphonse avait fait construire depuis peu.

Le comte de Burgos, de qui le prince Garcia avait épousé la fille, était déterminé à tout oser pour rendre son beau-fils à la liberté; d'un

autre côté, la reine que l'ambition dévorait et que la sévérité d'Alphonse tenait éloignée du gouvernement embrassa avec chaleur le parti de son fils bien-aimé. Les autres frères de Garcia séduits par la promesse d'avoir de beaux apanages s'unirent aux conjurés. Alors Alphonse, qui maître de toute l'armée et de toutes les places fortes, aurait pu se défendre avec succès, aima mieux abdiquer la couronne que de faire couler, pour la conserver, le sang de ses plus fidèles sujets (910). Il nomma donc pour son successeur au trône l'aîné de ses fils, Garcia; Ordogne, le second, devint gouverneur de la Galice; Froïla, le troisième, eut le gouvernement des Asturies. L'un et l'autre furent subordonnés à leur frère aîné. Alphonse ne survécut que de quelques mois à cet arrangement; il mourut le 20 octobre, dans la 58e année de son âge et la 45e de son règne.

Ce prince avait bâti ou restauré un grand nombre d'églises et de monastères et accordé au clergé de grandes immunités, ce qui lui avait attiré la haine des grands et des nobles, qui ne voulaient d'indemnité que pour eux. Ce fut ce prince qui fit construire à Sant-Yago une très-belle église en pierre, à la place de celle qui existait auparavant et qui n'était que de bois. Ce fut encore lui qui peupla et fortifia la ville de Burgos. Beaucoup d'autres villes furent pareillement reconstruites et repeuplées par ses soins. Ses historiens ont vanté son amour pour

les lettres et pour les sciences; ce fut au point que, trouvant plus d'instruction chez les musulmans que chez les chrétiens, il confia à deux frères de Moussa l'éducation de son fils Ordogne. Mais on lui reproche d'avoir favorisé les membres du clergé et les moines par de trop grandes largesses, et non-seulement de les avoir exemptés de toute espèce de charges, mais encore de les avoir fait nager dans l'opulence, tandis que la nation entière succombait sous le poids toujours croissant des impôts. Il est plus que probable qu'il y a là une grande exagération, mais il est certain que tel fut le prétexte que les rebelles donnèrent à leur révolte, et il fallait bien en effet que la nation et la noblesse fussent mal disposées, puisque d'anciennes chroniques parlent d'une expédition qu'il dirigea comme simple général contre les Sarrasins qui menaçaient de nouveau Zamora, expédition postérieure à son abdication, et pour laquelle Garcia n'hésita pas à lui confier le commandement de l'armée deux ou trois mois après son avénement aventureux. Garcia devait être bien assuré que son pouvoir avait dans la volonté du peuple et des grands une assez solide base pour n'avoir rien à craindre d'Alphonse ni de l'armée.

§ II.

Émirs de Cordoue depuis Alhakem jusqu'à l'avénement d'Abderahman III.

(822 *à* 912.)

Nous avons laissé Alhakem sur son lit de mort, tourmenté, déchiré par d'amers regrets, poursuivi par d'effrayantes visions qui lui retraçaient le massacre de Cordoue. Son fils aîné Abderahman avait depuis plusieurs mois l'administration de l'état et la direction de la guerre : les peuples le regardaient déjà comme leur souverain, quand il le devint par la mort de son père. Il avait reçu de bonne heure le surnom d'Almoudhaffar (heureux vainqueur), parce qu'il avait remporté plusieurs victoires sur les chrétiens. A la valeur héritée de son père, il joignit l'amour des sciences qu'il protégea spécialement et qu'il cultiva lui-même, se montra zélé propagateur de l'islamisme, ce qui le rendit l'idole des musulmans, et créa pour ses peuples des institutions sages qui auraient assuré leur bonheur s'ils les avaient respectées.

A peine fut-il sur le trône, qu'il eut besoin de le défendre. Un ennemi auquel depuis longtemps on ne pensait plus, se mit sur les rangs

pour lui disputer la couronne : c'était le vieux Abdallah qui, toujours vaincu dans la lutte où il s'était déjà deux fois engagé, arrivait d'Afrique avec un corps d'armée pour tenter encore le sort des armes. Vaincu de nouveau, il se réfugia dans Valence où il ne tarda pas à se voir assiégé; il prit le parti de la soumission. Ses deux fils, Esbah et Kasim, n'avaient pris aucune part à sa révolte, ils devinrent médiateurs entre l'émir et lui. Abderahman lui céda la province de Tadmir pour qu'il en jouît sa vie durant avec tous les droits de la souveraineté, et il permit aux Africains qui l'avaient suivi de s'établir en Espagne ou de s'en retourner dans leur pays.* A la mort d'Abdallah survenue peu de temps après, ses biens immenses furent partagés entre ses deux fils; ses femmes eurent l'argent comptant qu'il laissait. Depuis ce moment, les enfants du défunt chez les musulmans d'Espagne furent mis en possession de ses biens, à titre d'héritiers, mais ils furent tenus de payer aux femmes la somme jugée nécessaire pour leur entretien, suivant les forces de la succession.

Devenu possesseur tranquille du trône (824), Abderahman fit publier dans tous ses états la guerre sainte ; une armée fut dirigée contre les Francs qui se disposaient à franchir les Pyrénées par la Navarre, et une seconde armée prit la route des Asturies. L'une et l'autre obtinrent

* Quelques écrivains ont prétendu qu'Abdallah mourut pendant le siége de Valence, ce qui mit fin à la guerre.

quelques succès; les Français, ou plutôt les Aquitains, furent obligés de rétrograder, et les Asturiens de regagner leurs montagnes. L'émir se disposait à attaquer sérieusement les Français qui occupaient toujours Barcelonne, lorsque la révolte qui éclata dans Merida (827), révolte occasionnée par les exactions dont les habitants se plaignaient vainement, l'obligea de tourner vers ce point toute son attention et bientôt après d'y porter toutes ses forces, car les rebelles étaient au nombre de quarante mille. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs mois que cette ville rentra dans le devoir. Mais au moment même où Merida se rendait, les habitants de Tolède s'emparaient de la citadelle, chassaient ou massacraient la garnison, et, dirigés par Hescham et Atiki, voulaient se rendre indépendants. Abderahman envoya contre eux une armée qui fut défaite; une seconde armée eut le même sort; la ville de Merida se souleva de nouveau, et le danger parut tel qu'Abderahman crut devoir marcher en personne. Encore eut-il beaucoup de peine à obtenir la reddition de ces deux villes; ce ne fut qu'après trois ou quatre ans qu'il vint à bout de terminer cette guerre (837). Cinq ans s'étaient à peine écoulés depuis, que les Normands repoussés à la Corogne se portèrent vers l'embouchure du Tage, qu'ils n'abandonnèrent que chargés de butin. De là ils allèrent tenter un débarquement à Cadix; et s'ils ne prirent point cette ville, au

moins ravagèrent-ils tout le pays d'alentour.

L'année suivante (848) ils revinrent en grand nombre, remontèrent le Guadalquivir jusqu'à Séville, se rendirent maîtres des faubourgs qu'ils brûlèrent, gagnèrent une bataille qui avait duré trois jours, entrèrent dans la ville que les habitants avaient abandonnée, firent encore un butin immense et s'emparèrent d'un grand nombre de prisonniers. Abderahman se hâta d'envoyer de Cordoue des vaisseaux et des troupes d'élite. Les Normands cette fois furent battus et ils quittèrent Séville; mais ils sauvèrent tout le butin qu'ils avaient fait. Depuis ce moment ils ne cessèrent de menacer les divers points de la côte, mais ils ne passèrent point le détroit. Abderahman ne perdit pas de temps, et pour mettre l'Espagne à l'abri d'invasions futures, il fit construire un grand nombre de vaisseaux dans ses divers ports, il éleva aussi plusieurs lignes de forteresses et il établit sur toute la côte des postes militaires. Quand les Normands revinrent en 845, trouvant les côtes gardées et partout une vive résistance, ils finirent par se retirer et beaucoup d'années se passèrent sans qu'on les revît.

A ce fléau en succéda un autre. Il y eut en 846 une horrible sécheresse qui fit périr tous les fruits de la terre et dévora jusqu'aux pâturages. La famine suivit la sécheresse, et la mortalité se mit à la fois parmi les hommes et parmi les animaux. Tant de désastres n'empêchèrent pas Abderahman de presser ses préparatifs pour

la guerre sainte. Des deux armées qui marchèrent contre les Asturies et contre la marche franco-espagnole, la première ne retira pas beaucoup de fruit de tous ses efforts; la seconde eut plus de succès. Les querelles qui tenaient divisés les fils de Louis-le-Débonnaire, lui offraient les circonstances les plus favorables; elle sut en tirer avantage. Elle parcourut presque sans obstacle tout le pays situé au delà de l'Èbre. Pampelune ouvrit ses portes; la Septimanie entière fut ravagée. Des bâtiments musulmans transportèrent des essaims d'aventuriers aux îles de la Méditerranée; un débarquement eut même lieu à Marseille qui vit brûler ses faubourgs. Mais tous ces succès n'auraient eu qu'un effet passager si après le partage que firent entre eux les fils de Louis (843), Charles-le-Chauve, qui eut dans son lot la Septimanie et la Marche espagnole, n'eût eu avec le comte Bernard des contestations qui finirent par conduire ce dernier à l'échafaud suivant les uns, où à la mort qu'il reçut de la propre main du roi suivant les autres. On croit que Guillaume, fils de Bernard, altéré de vengeance, contracta une alliance étroite avec Abderahman, avec les Basques et les Navarrais; ce qui produisit des guerres sanglantes. Guillaume périt, et de simple auxiliaire Abderahman devint acteur principal dans la lutte. A la faveur de secrètes intelligences avec d'anciens partisans de Guillaume, il s'empara de Barcelonne (851). Mais jugeant bientôt qu'il ne pouvait s'y soutenir,

il l'abandonna non sans l'avoir dévastée, et avoir rasé ses fortifications.

Toutes ces expéditions avaient porté au loin le nom d'Abderahman; car vers l'an 838 Théophile, empereur de Constantinople, lui envoya des ambassadeurs pour conclure avec lui un traité d'alliance offensive et défensive contre le calife d'Orient. Le traité fut conclu, mais il ne produisit point d'effet parce que probablement Théophile n'eut pas besoin d'en réclamer l'exécution. Il paraît seulement qu'il intervint activement en Italie dans une querelle de deux petits princes de cette contrée, le duc de Salerne et le duc de Bénévent. Malheureusement Abderahman ne se contenta pas de faire la guerre aux chrétiens qui entouraient ses états, il fit subir des persécutions cruelles à ceux qui lui étaient soumis. Par un sentiment naturel à tous les hommes, les chrétiens de Tolède, de Merida, de Séville et de toutes les villes où ils se trouvaient en grand nombre, supportaient impatiemment le joug musulman, et toutes les fois qu'ils croyaient trouver une occasion favorable ils faisaient quelque effort pour le briser. Abderahman ordonna des mesures de rigueur qui, mises à exécution par des agents zélés jusqu'au fanatisme, dégénérèrent en barbarie. Les chrétiens d'un autre côté, exaltés par la persécution même, se faisaient gloire d'enfreindre les lois qui leur étaient imposées, et de braver les peines corporelles et la

mort même. Un grand nombre de chrétiens de tout âge et de tout sexe perdirent la vie. Ce fut pendant le cours de cette persécution que l'émir succomba dans la soixante-deuxième année de son âge à une attaque d'apoplexie (852). L'aîné de ses fils, Mohammed, monta sur le trône.

Ce prince avait toujours aimé les lettres et la science, et sa protection spéciale ne manqua jamais aux hommes de lettres ni aux savants. Il était lui-même très-instruit et poète. Il aimait passionnément la musique*, et dans ses heures de loisir il jouait aux échecs avec Aben-Gauri, son ministre, qui passait pour le plus fort joueur de son temps. Les écrivains arabes louent Abderahman d'avoir perfectionné le système financier de son royaume, d'avoir fait construire des mosquées et des alcazars ou palais, pour donner du travail et du pain aux pauvres; d'avoir donné aux villes des fontaines et des bains publics; d'avoir créé un hospice pour les orphelins, établir des fabriques et même des

* Abderahman avait appelé à sa cour le musicien Ali ben Gariab, qui fonda une école de musique à Cordoue. Il passait pour avoir inventé les notes de la musique; et si le fait est vrai, ce serait des Arabes que les Italiens et Gui d'Arezzo auraient tiré leur système musical. Ce qui est certain, c'est que ces notes arabes sont les mêmes que celles dont les Espagnols se servent encore : A la mi re; B fa si; C sol fa ut; D la sol re; E la mi; F fa ut; G re sol; ce qui rend les notes d'Arezzo ut re mi fa sol la, auxquelles on ajouta plus tard la septième, si.

manufactures d'armes, fondé des écoles pour la jeunesse, adouci les mœurs de ses sujets; et d'après les divers témoignages de l'histoire, ces éloges ne sont pas exagérés.

Mohammed continua contre les chrétiens la persécution commencée par son père; mais lorsqu'il vit que les Muzarabes se divisaient et qu'une grande partie d'entre eux se prononçaient contre leurs frères qu'ils traitaient de fanatiques pleins d'un zèle outré, il arrêta les persécutions, mais il dépouilla les chrétiens et même les renégats de tous les emplois qu'ils possédaient. Du nombre de ces derniers, était ce Moussa, dont nous avons déjà parlé sous le règne d'Ordogne Ier, et qui pour se soustraire à l'effet de cette mesure prit le parti de se révolter. La fortune se déclara pour lui; il se rendit maître de Tudèle, de Huesca, de Saragosse et de Tolède; et le prince de Navarre, Garcie, épousa sa fille et devint son allié, ou plutôt son vassal. Nous avons dit plus haut qu'après avoir contracté avec le roi des Asturies une alliance qui consolidait son pouvoir, il eut l'imprudence de soutenir les Basques révoltés contre ce prince, ce qui amena une rupture et successivement une bataille où il périt. Mohammed profita de cet événement pour reprendre Saragosse. Son fils, Almondhir fut chargé du siége de Tolède; mais ici la résistance fut longue et opiniâtre. Ce ne fut qu'en 859 que Mohammed, s'étant rendu au siége en personne avec un renfort considérable

de troupes, les habitants offrirent de se rendre; mais Lupus, fils de Moussa, s'était sauvé furtivement de la ville et réfugié dans les Asturies.

Nous ne reviendrons pas sur l'expédition de Mohammed et d'Almondhir contre Ordogne. L'émir voulait punir le roi des Asturies de l'appui qu'il avait prêté aux habitants de Tolède, et Ordogne par sa valeur et son activité rendit inutiles tous ses efforts. Bientôt même un nouvel ennemi s'éleva contre l'émir de Cordoue, bien plus dangereux que Moussa et que son fils, et l'émir se vit contraint d'abandonner la guerre qu'il avait entreprise, heureux qu'Ordogne ou son successeur ne s'unisse pas aux rebelles pour accabler avec lui un ennemi commun. Ce rebelle n'était qu'un pauvre paysan de Ronda, nommé Omar ben Hafsun. Doué d'un courage à toute épreuve et d'une âme indépendante et fière, il se trouva humilié de sa position, et il ne trouva pas de meilleur moyen pour corriger la fortune que de prendre de force ce que probablement on ne lui donnerait pas d'autre manière; il devint voleur de grand chemin. Comme sa doctrine était accommodante, elle trouva beaucoup d'adeptes; tous les malfaiteurs, tous les paresseux, tous les débiteurs de mauvaise foi lui formèrent au bout de quelques jours une petite armée. Pendant plusieurs mois il désola l'Andalousie; mais dès qu'il eut appris que l'émir envoyait contre lui des troupes nombreuses qui devaient le cerner

et le traquer comme une bête fauve, il partit furtivement avec sa bande pour Saragosse. Là il trouva des secours de toute sorte chez les chrétiens qui n'avaient garde de laisser passer l'occasion de se venger des persécutions de l'émir et de son père, et chez beaucoup de musulmans mécontents de l'émir. Ainsi favorisé par une grande partie de la population, il eut bientôt un corps de troupes capable de tenir la campagne. Les villes mahométanes des rives de l'Èbre tombèrent presque toutes en son pouvoir. L'émir rassemblant alors toutes ses forces marcha contre Hafsun en personne. Trop faible pour lutter avec lui, Hafsun usa d'adresse; il vint à bout de persuader à Mohammed qu'il n'avait pris les armes que pour arracher Barcelonne aux Français qui ne se méfiaient pas de lui. Il promit, si on le laissait faire, non-seulement de reprendre Barcelonne, mais encore de chasser les Français de toute l'Espagne; et Mohammed comptant sur les promesses d'Hafsun lui donna le gouvernement de Saragosse, et il ordonna aux troupes de Murcie et de Valence de se joindre comme auxiliaires à celles d'Hafsun. Mohammed ne se fut pas plus tôt retiré que le perfide Hafsun profitant, dès la première nuit, du sommeil de ses auxiliaires, les fit tous égorger par ses soldats (866).

Cette sanglante catastrophe produisait un double résultat; elle diminuait le nombre de ses ennemis, et elle attachait ses soldats à son

sort, en leur ôtant tout espoir de pardon. Mohammed jura, et fit jurer à tous ses officiers, à tous ses walis, tous ses visirs, de venger le sang des musulmans si traîtreusement assassinés, dans le sang d'Hafsun et de ses complices; mais un tel serment était plus aisé à faire qu'à remplir. Toutefois il déploya tant de forces, et les musulmans combattirent avec tant de valeur et d'acharnement, que l'armée rebelle n'étant plus en état de tenir la campagne se dispersa dans tous les sens de l'avis même d'Hafsun. « Séparons-nous, dit-il aux chefs des siens; faites même semblant de vous soumettre; mais ne perdez point courage, vous me retrouverez au milieu de vous quand le moment sera venu. »

Hafsun n'avait point fait une vaine promesse. Il s'était retiré dans la Navarre, comptant trouver des auxiliaires dans les Navarrais, et tandis que Mohammed, poursuivant la guerre contre Alphonse successeur d'Ordogne, et sans cesse obligé de lutter contre des walis rebelles, usait ses forces déjà très-affaiblies, Hafsun levait des troupes dans les montagnes du Nord et appelait à lui tous les mécontents musulmans ou chrétiens, tous également animés de l'espoir du pillage (881). Hafsun ne tarda pas à descendre des montagnes et à s'avancer dans la plaine. La Catalogne et l'Aragon furent envahies; les walis d'Huesca et de Saragosse complétement battus lui livrèrent leurs villes. Mohammed justement alarmé, se hâta de conclure la paix

avec Alphonse, afin de tourner toutes ses forces contre le rebelle. Celui-ci évita pendant longtemps une bataille qui pouvait devenir décisive; mais à la fin il se trouva engagé dans une position de laquelle il ne pouvait se tirer sans combattre. La bataille fut opiniâtre ; on se battit de part et d'autre avec un acharnement qui ne cessa du côté des rebelles, que lorsqu'ils virent tomber sans vie le prince des Navarrais, et que Hafsun lui-même grièvement blessé fut contraint de fuir.

Cependant Alphonse s'était montré peu fidèle aux conditions de la trêve, et, sous de vains prétextes il s'était avancé du côté de Merida. Mohammed chargea son fils Almondhir de poursuivre les vaincus avec une partie de l'armée, tandis qu'avec l'autre partie il prit en toute hâte la route de Merida. L'arrivée de Mohammed arrêta les progrès d'Alphonse ; mais il ne remporta lui-même aucun avantage, car à peine Alphonse eut-il repassé les frontières que son général, Abou Abdallah, qui venait de soumettre Saragosse et d'anéantir le parti d'Hafsun, se constitua lui-même en état de révolte dans la province même qu'il avait soumise, parce que Mohammed prétendit en donner le gouvernement à un autre que lui. L'année suivante (883) le prince Almondhir tenta mais inutilement de le réduire, et il ne fut pas plus heureux dans une incursion qu'il fit dans la Castille où des châteaux inexpugnables l'arrêtè-

rent à chaque pas, ni dans son agression contre Alphonse où tous ses exploits se bornèrent à détruire deux ou trois églises dans la petite ville de Cea, que les habitants avaient abandonnée à son approche parce qu'ils n'avaient aucun moyen de défense.

Ce fut à la suite de cette campagne infructueuse que fut définitivement conclue entre le roi des Asturies et l'émir de Cordoue une longue trève qui s'étendit à plus de vingt ans. Mohammed, libre alors d'employer toutes ses troupes contre Abou Abdallah, mit en mouvement une armée nombreuse à laquelle Abou-Abdallah ne put opposer de résistance efficace. Il paraît même qu'il se soumit ou qu'il prit la fuite, car il n'est plus question de lui; mais à la place d'Abou Abdallah s'élevait un ennemi bien plus dangereux, c'était Caleb, fils d'Hafsun, qui descendit des montagnes de la Navarre, et protégé par les partisans de son père fut proclamé sans opposition émir ou prince souverain des pays dont Saragosse était la capitale. Mohammed déjà avancé en âge, associa son fils Almondhir au pouvoir suprême, le fit reconnaître en qualité de son héritier (884) et se déchargea entièrement sur lui du soin de réduire Caleb et même de gouverner l'état. Il vécut encore deux ans qu'il passa dans le repos au milieu de ses amis. Il mourut dans la 34e année de son règne et la 65e année de sa vie, l'an 273 de l'hégire (886). Il aima et protégea les sa-

vants et les poëtes; lui-même faisait quelquefois des vers, mais il était bien loin d'égaler sur ce point Abderahman II. Il ne laissa point de souvenirs odieux aux musulmans. Les annalistes s'accordent au contraire à vanter son éloquence, son affabilité, sa douceur et sa libéralité.

Almondhir ne fit en quelque sorte que paraître sur le trône, car il périt après un règne de deux ans sur le champ de bataille, et on lui donna peu de regrets, car il n'eût que de la bravoure et la bravoure ne suffit pas à un souverain pour obtenir l'amour des peuples. Il se montra même dur jusqu'à la cruauté envers ses meilleurs serviteurs; il ne pardonna point à l'hadjib Haskem ben Abdelaziz d'avoir arrosé de ses larmes le cercueil de son ancien maître ou plutôt de son ami Mohammed, et Almondhir ne trouva que trop tôt l'occasion de punir ce témoignage d'affection envers son propre père. Caleb avait reparu sur les bords de l'Èbre, repris Huesca, Saragosse et beaucoup d'autres villes; passant ensuite l'Èbre avec dix mille cavaliers il se porta sur Tolède qui lui ouvrit ses portes; les habitants de cette ville et ceux de Saragosse le proclamèrent émir. L'hadjib alla faire le siége de Tolède. Caleb qui comptait peu sur l'inconstante population de cette ville s'était contenté d'y laisser une bonne garnison, et comme il attendait des troupes auxiliaires, il négocia pour gagner du temps et l'hadjib tomba dans le piége. Caleb proposa de livrer sur-le-champ Tolède et

de se contenter de Saragosse, si on voulait lui fournir des moyens de transport pour ses blessés et ses munitions. L'hadjib y consentit, il occupa même la ville et, Caleb emmena paisiblement ses blessés. Mais d'après ses ordres secrets un assez grand nombre des siens, tous gens déterminés, étaient restés cachés dans Tolède. L'hadjib ne se méfiant de rien laissa quelques troupes dans la ville et reprit le chemin de Cordoue, où il annonça à l'émir que Tolède avait capitulé; presque au même instant arriva la nouvelle que Caleb avait fait égorger les conducteurs des transports et envoyé immédiatement à Tolède un corps de cavalerie qui, favorisé par ceux du dedans, s'en était rendu maître sans beaucoup de difficulté. Almondhir furieux livra son hadjib aux bourreaux, qui lui tranchèrent la tête sous ses propres yeux même dans la cour de l'Alcazar. Les fils de l'hadjib, walis d'Ubeda et de Jaen, furent dépouillés de leurs biens et emprisonnés. Après cette terrible exécution, qui jeta Cordoue dans la consternation et le deuil, Almondhir partit pour Tolède emmenant son frère Abdallah, et, tandis que celui-ci qui passait pour habile à la guerre investissait Tolède, il cherchait, lui, le perfide Caleb pour lui livrer bataille. L'astucieux Caleb évita pendant longtemps le combat à force d'habiles manœuvres; il voulait user l'impatience et la fougue d'Almondhir. Un jour pourtant que Caleb se trouvait dans une position très-avantageuse, Almondhir

n'hésita pas à engager une action plus que périlleuse, car elle ne pouvait manquer d'être fatale. Cependant une première charge de la cavalerie de l'émir avait fait plier les ennemis. Entraîné par son courage, Almondhir se précipita au milieu de la mêlée avec quelques-uns de ses gardes; ils y trouvèrent tous le terme de leur carrière. Aussitôt le cri: l'émir est mort! retentit dans les deux camps; et comme Caleb portait aussi le titre d'émir, ses soldats, croyant que c'était lui que la mort avait frappé, se débandèrent et prirent la fuite sans qu'il fût possible à Caleb lui même de les rallier en se montrant à eux. Les Cordouans auraient pu les poursuivre et en faire un grand carnage; mais ils n'avaient personne pour leur donner des ordres, ils restèrent maîtres du champ de bataille (888).

Comme Almondhir ne laissait que des enfants en bas âge, Abdallah, son frère aîné, leva immédiatement le siége de Tolède et se rendit à Cordoue, où il fut salué du nom d'émir par le peuple et les grands. Le premier usage qu'il fit de son autorité ce fut de mettre en liberté les deux fils de l'hadjib. Almondhir, qui craignait des complots en leur faveur pour les tirer de prison, avait donné l'ordre de les mettre à mort. Abdallah les dédommagea par des bienfaits (autant qu'il le put) de la perte cruelle qu'ils avaient faite et des dangers qu'ils avaient eux-mêmes couru. Cet acte de justice excita dans Cordoue une vive

allégresse, parce que l'hadjib avait fait beaucoup de bien durant sa vie, que ses enfants d'ailleurs étaient innocents, et que la générosité d'Abdallah donnait pour l'avenir de justes espérances. Mohammed seul, son fils aîné, s'en montra mécontent. Ce prince était d'un caractère jaloux, envieux, sombre et tout à fait différent de celui de son père. Aussi on le vit peu de mois après l'avènement de ce dernier, donner l'exemple de la révolte. Conjointement avec son frère Asbag et son oncle Alcasim, il s'empara de Séville. Les walis de Lisbonne et les alcaydes de Ronda avaient suivi cet exemple; celui de Merida, fidèle à son souverain, avait été assassiné par le cadi, et Caleb devenait de jour en jour plus entreprenant.

La situation d'Abdallah paraissait désespérée; il opposa aux circonstances et à la mauvaise fortune tant d'activité, d'adresse et de courage qu'il finit par dompter partout la révolte. Caleb seul restait à vaincre et ce n'était pas chose aisée, car aux talents militaires Caleb joignait l'art de se créer des ressources, et de faire toujours la guerre à son avantage. Un de ses lieutenants avait risqué un engagement avec les troupes de l'émir et il avait été battu. Caleb défendit pour l'avenir toute action, tout combat qu'il n'aurait pas lui même ordonné ou autorisé; et il en revint à son ancienne tactique qui était de harasser et de fatiguer son ennemi sans courir aucun risque. Abdallah marchait accompagné ou suivi

d'un grand convoi de bêtes de somme qui portaient des approvisionnements, de sorte que l'abondance régnait dans son camp. Caleb, par d'adroites manœuvres, passa derrière son ennemi, emmena les bêtes de somme et leurs charges, détruisit tout ce qu'il ne put emporter. L'armée de l'émir se trouva réduite pour subsister à faire le siége des forteresses où les vivres avaient été transportés. Bientôt même ce moyen étant beaucoup trop lent, Abdallah dut abandonner le siége de Tolède et sa province. Il fut d'ailleurs informé que son fils Mohammed, qu'un premier pardon n'avait point corrigé cherchait à soulever le peuple de Cordoue, ce qui le força de presser son retour.

Mohammed se sauva de Cordoue et alla de nouveau faire insurger Séville. Caleb enhardi par ses succès envoya une armée du côté de Jaen pour se joindre aux rebelles. La position de l'émir ne devenait pas moins embarrassante qu'elle ne l'avait été l'année précédente. Il déploya les mêmes ressources ; il envoya contre Mohammed son second fils Abderahman qui déjà l'avait forcé une fois à demander grâce ; et il donna le commandement d'une seconde armée, destinée à s'opposer aux rebelles de Jaen, à l'ancien wali de cette province, Ghad ben Abdelgafir; mais celui-ci ayant été vaincu et fait prisonnier, Abdallah prit le parti d'aller prendre le commandement malgré le danger qu'il pouvait y avoir à s'absenter de Cordoue. La fortune accom-

pagna ses armes; et, après avoir battu les rebelles en diverses rencontres, il leur fit éprouver une défaite complète dans la plaine d'Elvire, (890) et successivement aux environs de Loxa. Les débris de l'armée rebelle se rallièrent sous le commandement de Mohammed et Hamdani, persan d'origine, et parvinrent non sans peine à gagner les montagnes où ils ne furent pas poursuivis.

Le prince Abderahman qui avait peu de troupes n'avait pu jusque là que forcer les rebelles à se renfermer dans Séville; mais après la victoire d'Elvire, l'émir, laissant un corps d'observation devant les montagnes, envoya un fort détachement de cavalerie à son fils qui se vit ainsi en état de prendre l'offensive. Séville et Carmone succombèrent; Mohammed ne vit bientôt pour lui de chance de salut que dans une bataille. Elle fut livrée dans la plaine de Xerez, entre Séville et la mer. Elle fut longue, opiniâtre et sanglante. Les deux frères firent des prodiges de valeur, et l'on ne peut dire quelle aurait été l'issue du combat, sans l'accident qui fit tomber Mohammed aux mains de son frère. Il s'était témérairement avancé jusque dans les rangs ennemis; il voulait déterminer la victoire. Son cheval fut tué sous lui, il roula sur le sol, et, entouré de soldats qui l'avaient reconnu, il ne put ni fuir ni même se relever que chargé de liens. Dès ce moment, ce ne fut plus un combat, ce fut une déroute,

mêlée de désertions nombreuses. Beaucoup prétendirent qu'ils avaient été contraints par les rebelles de prendre les armes, et leur excuse fut admise; d'autres furent faits prisonniers; du nombre de ces derniers était Alcasim, frère de l'émir (895). Mohammed fut mis en prison, où il mourut peu de temps après. On publia que ses blessures qui s'étaient envenimées, et le chagrin surtout, l'avaient conduit au tombeau; mais on prétend qu'il fut empoisonné d'ordre de son père et de la main de son frère, Abderahman; il paraît même que la cause de sa mort était connue, puisque les historiens du temps le désignent par le surnom de *Mactoul*, qui signifie mort de mort violente. Mohammed n'avait alors que 27 ans, et il laissait un fils âgé seulement de quatre. Abdallah le fit élever avec autant de soin que de tendresse; il portait comme son oncle le nom d'Abderahman.

Caleb se maintenait toujours dans les provinces de Tolède et de Saragosse; il avait même acquis tant de puissance, qu'il se crut en état de résister à la fois au roi des Asturies et à l'émir de Cordoue. Nous avons dit plus haut comment son général Aboulcasim subit une défaite totale; comment les musulmans en général à la nouvelle de cette bataille voulaient prendre les armes pour venger leurs frères, et comment l'émir fidèle au traité réprima et contint cette ardeur fanatique; aurait-il pu d'ailleurs, lors même que le traité n'aurait pas existé, espérer

quelque bien d'une guerre entreprise contre un ennemi puissant, quand le fils d'Hafsun ajoutait à ses possessions Valence et Murcie à l'est, Jaen et les Algarves du côté opposé. Caleb poussa même la témérité jusqu'au point d'entrer dans Cordoue sous un déguisement obscur, dans l'espérance d'y rendre son parti assez fort pour l'emporter sur celui de l'émir. Un accident qu'on ne pouvait prévoir découvrit le secret des conjurés.

Le poète Suleyman ben Albaga avait publié contre l'émir et ses ministres, mais sous le voile de l'anonyme, des vers piquants et satiriques. On parvint à le découvrir, et on l'amena devant le souverain. Je crains bien, lui dit Abdallah, que la reconnaissance ne soit pas ta grande vertu, car je t'ai fait du bien et je ne crois pas mériter les reproches que tu m'adresses; je pourrais te punir en t'ôtant la vie et je te la laisse. Quant à tes vers je les trouve fort bons; pour te prouver même le cas que j'en fais, je veux que tu me les lises, et que tu me payes pour chacun mille dinars d'or. Suleyman confondu tomba aux pieds de l'émir qui, après avoir joui quelques instants de son trouble, lui pardonna et lui donna même une somme d'argent. Cet acte de clémence et de générosité toucha le cœur de Suleyman qui d'ennemi déclaré qu'il était devint zélé partisan de l'émir et qui, pour le lui prouver, lui donna connaissance du complot et de la présence de Caleb à Cordoue (904). Aussitôt

on se livra à d'actives recherches et l'on découvrit que Caleb était en effet venu à Cordoue; mais dès qu'il eut la connaissance de l'arrestation de Suleyman, le rusé Caleb craignit que pour se sauver lui même Suleyman ne le dénonçât. On arrêta plusieurs conjurés, mais on ne put tirer d'eux aucun renseignement sur le lieu où Caleb s'était tenu caché.

Comme on s'attendait de la part de Caleb à de nouvelles entreprises, on résolut de les prévenir en redoublant d'efforts pour anéantir sa puissance. Abou Othman Obeydallah, un des meilleurs généraux de l'émir, envahit la province de Tolède et livra aux rebelles plusieurs combats dans l'un desquels (908) il tailla leur armée en pièces. D'un autre côté, le prince Abderahman força les rebelles de la côte d'Andalousie à implorer la clémence de l'émir. Quelques restes de leur bande se réfugièrent dans les Alpuxarres. Abderahman avait été constamment favorisé par la fortune durant le cours de cette guerre, et bien qu'Abou Othman, déjà parvenu à un âge avancé, ne pût mettre dans ses poursuites contre Caleb toute l'activité qui était nécessaire avec un ennemi aussi habile, ce général avait aussi obtenu des succès. Le prince en fut jaloux; il aspirait d'ailleurs à posséder seul le commandement de toutes les armées de son père. Abou Othman devinant ses désirs lui céda le gouvernement de Merida, lui remit son armée et revint à Cordoue sous

prétexte qu'il avait besoin de repos. Abdallah qui l'estimait le nomma commandant de sa garde, ce qui lui donnait un accès quotidien auprès de sa personne. C'était servir sans le savoir les projets de vengeance d'Abou Othman; car Abou Othman avait voué dans son cœur une haine profonde au prince Moudhaffar, * et il prétendait l'exclure du trône à la mort d'Abdallah, en y faisant monter le fils du malheureux Mohammed. Il commença par se déclarer le protecteur du jeune prince; il lui concilia les affections de l'émir et de tous les walis; il se présentait souvent au peuple et aux anciens partisans de son père, et il faut dire qu'Abderahman montrait de si heureuses dispositions, un naturel si franc et si loyal, tant d'affabilité envers tous, qu'il inspirait l'intérêt et l'attachement à tous ceux qui l'approchaient. Il avait d'ailleurs des manières si engageantes et un extérieur si prévenant qu'on se défendait difficilement du sentiment qu'Abou Othman voulait faire naître. Le vieux souverain avait concentré sur lui toute sa tendresse; tous l'aimaient. Almoudhaffar lui-même conçut pour lui une affection si vive et si sincère qu'il lui fit volontiers le sacrifice de ses propres droits. Aussi continua-t-il la guerre avec une ardeur

* Comme le fils d'Abdallah et son petit-fils duquel il va être question, portaient l'un et l'autre le nom d'Abderahman; nous désignerons le premier, pour les mieux distinguer, par son surnom d'Almoudhaffar.

qui venait du désir qu'il avait de faire asseoir son neveu sur un trône dont la possession n'offrît plus de dangers.

Abdallah mourut en novembre 912 (300 de l'hégire); il avait régné vingt-quatre ans. Il laissa une grande réputation de courage, d'habileté dans la guerre, de calme et d'intrépidité au milieu du danger, de pénétration, de prévoyance et de présence d'esprit. En des temps plus heureux il aurait élevé à un très-haut degré la puissance de son empire; mais les guerres continuelles et les révoltes de toutes ses provinces les unes après les autres ou simultanément, l'empêchèrent d'arriver à ce but. On ne peut même s'empêcher de dire que, malgré ses nombreuses victoires et par ces victoires même, l'empire s'affaiblit sous son règne. Sa longue trêve avec le roi des Asturies fait honneur à sa loyauté; mais elle était impolitique et contraire à ses intérêts, car le roi des Asturies profitait habilement de ce temps de paix pour consolider son royaume et en augmenter les forces; et à l'ombre de sa puissance, la Navarre devenait peu à peu un royaume, l'Aragon tendait à se constituer en état d'indépendance, et les comtes de Barcelonne achevaient de secouer le joug des faibles descendants de Charlemagne.

§ III.

Les comtes de Barcelonne après être restés longtemps soumis aux rois de France, finissent par se rendre indépendants et héréditaires.

(820 *à* 912).

Nous avons déjà fait mention des diverses expéditions françaises qui eurent lieu des Pyrénées au cours de l'Èbre à la fin du huitième siècle et au commencement du neuvième, sous le règne de Charlemagne et celui de Louis-le-Débonnaire. Nous avons dit que ce pays fut plusieurs fois pris et repris, occupé par les Français et abandonné suivant que la guerre était heureuse ou malheureuse; que la ville de Barcelonne fut prise en 801 par le brave Guillaume, duc d'Aquitaine, sous les yeux de Louis, qui, pour assurer cette importante conquête, y mit une garnison nombreuse et nomma le goth Bera gouverneur ou comte de Barcelonne; que les Français avaient peu à peu étendu leurs conquêtes et leur domination jusqu'à l'Èbre; que Saragosse, Tarragone, Tortose les reçurent dans leurs murs; que Louis, devenu empereur, organisa tout ce pays sous le nom de Marche espagnole; que cette Marche, bien qu'unie à la

Septimanie, eut ses institutions particulières. Nous ajouterons que grâce à ces institutions ses habitants furent déclarés libres, soumis uniquement aux devoirs des hommes libres, lesquels consistaient principalement à suivre le comte à la guerre et à garder les frontières. Après la mort de Louis-le-Débonnaire et sous le règne de Pépin, qui, dans le partage de sa succession, eut avec l'Aquitaine la Septimanie, la Marche espagnole fut séparée de cette province et forma un comté dont la capitale fut Barcelonne. Ce nouvel état fut plus d'une fois inquiété par les musulmans ou même déchiré par des divisions intestines. Le comte Bera avait eu pour successeur, vers l'an 820, Bernard favori de l'impératrice Judith, seconde épouse de Louis-le-Débonnaire, et sept ou huit ans après plusieurs comtes des frontières s'étaient révoltés et avaient même appelé à leur secours les musulmans. Ceux-ci arrivèrent et dévastèrent les environs de Barcelonne; mais sur la nouvelle qu'une armée française arrivait, ils repassèrent l'Èbre. Les révoltes des divers walis de Merida, de Tolède, etc., empêchèrent Abderahman II de faire de nouvelles tentatives, tout comme les guerres qui s'allumèrent entre Louis et ses fils empêchèrent les Français de profiter des divisions qui déchiraient le royaume de Cordoue.

Bernard avait été remplacé temporairement par Béranger, mais il ne tarda pas à retourner à Barcelonne afin de se soustraire à la haine que

les trois fils de Louis et de sa première femme avaient conçue contre lui. Nous avons dit que sous prétexte qu'il avait voulu se rendre indépendant, Charles-le-Chauve le fit périr, ou même, suivant l'historien du Languedoc, Dom Vaissette, le tua de sa propre main, et qu'il réunit de nouveau le comté de Barcelonne à la Septimanie. Guillaume, fils de Bernard, vengea cet assassinat en poussant le peuple à la révolte. Charles avait nommé successivement plusieurs comtes; mais abandonnés à leurs propres forces, ils ne purent résister à Guillaume, qui se maintint jusqu'en 850. Dans le courant de cette année, une conspiration se forma contre lui et il fut assassiné; Barcelonne rentra au pouvoir des Français. Ce fut après la mort de Guillaume qu'Abderahman II, à la faveur d'intelligences clandestines, se rendit maître de Barcelonne, qu'il ne garda pourtant que quelques mois; car en 852 cette ville était redevenue française. Elle eut alors pour comte, Udalrich, qui mourut au bout de cinq ans et fut remplacé par Humphrid, habile capitaine. Comme il avait attaqué et réduit la ville de Toulouse sans en avoir obtenu l'autorisation de Charles-le-Chauve (863), ce prince, orgueilleux, faible et jaloux qualifia cet acte de rébellion. Humphrid se défendit quelque temps dans Toulouse; mais à la fin, craignant de tomber aux mains du roi, il s'enfuit en Italie.

Charles ne donna pas immédiatement de suc-

cesseur à Humphrid; ce ne fut qu'en 865 qu'il envoya un comte à Barcelonne. Il paraît même qu'à cette époque les deux provinces furent définitivement séparées, et que le comte de Barcelonne, ou Marche espagnole, eut sous sa juridiction les comtes de Roussillon, de Cerdagne, d'Ampurias, de Gérone, etc. On ignore quel fut le premier comte particulier de Barcelonne depuis 865 jusqu'en 873; mais il paraît certain qu'à cette dernière époque, la Marche espagnole était gouvernée par Wifred-le-Velu. Un moine de Ripoll, qui a écrit l'histoire de ce comte et de ses successeurs à la fin du treizième siècle, prétend que ce Wifred-le-Velu était fils d'un autre Wifred, aussi comte de Barcelonne; que celui-ci, insulté par un soldat qui l'avait tiré par la barbe, ayant tué ce soldat, fut tué à son tour par ceux qui voulaient l'amener devant le roi; * que son fils inspira au roi un tel sentiment de bienveillance qu'il chargea le comte de Flandre de l'élever; que dans la suite Wifred étant revenu à Barcelonne tua le margrave Salomon, que le roi y avait envoyé après la mort du premier Wifred: qu'il épousa la fille du comte de Flandre, se mit en possession de Barcelonne et de la Marche, délivra ses états des musulmans qui les infestaient et finit par obtenir du roi le comté de Barcelonne à titre de seigneurie héréditaire (888). Quoique ce récit

* Tout cela se passait à Narbonne.

paraisse empreint d'un caractère presque fabuleux, on ne peut s'empêcher d'en accepter les faits principaux; car, outre que c'est là le seul document qui existe, l'histoire de ses successeurs paraît assez authentique pour faire remonter jusqu'à l'époque même indiquée par la chronique de Ripoll. Il est à remarquer d'ailleurs que Wifred-le-Velu fonda le monastère de Ripoll, et qu'il n'est pas probable qu'au bout d'environ quatre siècles les moines de ce monastère eussent perdu la mémoire de leur fondateur. *

Il paraît que Wifred mourut vers l'an 907 et qu'il eut pour successeur son fils Wifred, qui mourut empoisonné au bout de trois ans et qui ne laissant pas de postérité transmit son titre et son pouvoir à son frère Miro, en 912.

§ IV.

Origine du royaume de Navarre.

(831 *à* 905).

L'histoire du royaume de Navarre à son berceau est enveloppée de ténèbres. Tout ce qu'on

* On peut d'autant mieux présumer le contraire que Radulf, fils aîné du comte, ayant embrassé l'état monastique entra dans le couvent de Ripoll.

peut dire, c'est que de tout temps les Navarrais furent belliqueux, mais turbulents, insoumis, passionnés pour leur indépendance nationale ; on peut ajouter qu'ils occupaient un pays où il était bien difficile de les subjuguer, protégés par des montagnes et des rochers presque inaccessibles, et que d'ailleurs l'époque à laquelle on fait remonter leur émancipation, c'est-à-dire le milieu du neuvième siècle, était extrêmement favorable parce qu'ils n'avaient à craindre ni les Français, assez occupés par les querelles des fils de Louis-le-Débonnaire ni les musulmans, qui avaient assez de peine à résister aux révoltes incessantes des provinces de Tolède, de Merida et de Saragosse, ni des rois des Asturies, qui avaient à consolider leurs conquêtes sur les musulmans avant de songer à conquérir le territoire de leurs voisins qui, alliés, pouvaient les servir très-utilement, ennemis, devenir très-dangereux.

On ne trouve pour les premiers temps de la Navarre, que des documents très-incomplets et souvent très-suspects; les uns, dans quelques chroniques étrangères ou chez les annalistes arabes; les autres, dans un petit nombre d'écrivains nationaux, qui n'ont pas épargné les exagérations. Masdeu a rejeté avec raison leurs témoignages lorsqu'ils font remonter l'origine des royaumes de Navarre et d'Aragon au huitième siècle, c'est-à-dire qu'ils les font contemporains du royaume des Asturies. On peut seu-

lement tenir pour probable que jusqu'à l'expédition de Charlemagne, les Navarrais avaient eu leurs princes particuliers; qu'après le départ de Charlemagne, ils passèrent sous la domination des rois des Asturies jusqu'au moment où ce royaume, divisé lui-même par des guerres intestines, cessa de s'occuper de la Navarre qui, privée de places fortes, ne put repousser l'invasion des musulmans; mais au commencement du neuvième siècle, lorsque les Français, sous Louis d'Aquitaine, firent au sud des Pyrénées des établissements solides, les Navarrais fatigués du joug musulman se soumirent d'eux-mêmes aux Français (806).

Mais bientôt ce peuple inconstant s'unit avec les Basques ou Vascons, et rappela les musulmans. Louis envoya contre eux quelques troupes qui furent complètement défaites. Éblus et Aznarius qui les commandaient, furent faits prisonniers (324). Sept ans plus tard, les Navarrais avaient un prince ou gouverneur nommé Aznar, et l'on croit que c'était le même qu'Aznarius qui, dit-on, était Navarrais ou Vascon et que, pour cette raison on avait mis en liberté après qu'on l'eût fait prisonnier. Quelques annalistes prétendent qu'il avait été créé comte de Jaca, d'où sortirent plus tard les rois d'Aragon. Aznar se révolta contre Pépin dans le lot duquel la Navarre se trouvait comprise, et l'on prétend que Pépin l'ayant vaincu et fait prisonnier, le fit périr d'un supplice cruel. Suivant une vieille

chronique il eut pour successeur son frère Sanche, qui ainsi que lui refusa de reconnaître Pépin pour son suzerain (836).

On ne sait si dans les vingt années suivantes la Navarre eut des comtes indépendants. On dit seulement que lorsque Guillaume, fils du comte Bernard de Barcelonne, se révolta et fit révolter la Marche espagnole, Sanche, comte de Navarre, épousa la cause du rebelle contre Charles-le-Chauve; et, si le fait est vrai, il est à présumer que ce Sanche était le frère d'Aznar; mais comme d'un autre côté il était pressé par les musulmans, il prit le parti de faire la paix avec le roi de France (852). Les choses changèrent bientôt de face; la révolte de Moussa (de laquelle nous avons déjà parlé) fut d'abord secondée par la fortune, le comte Sanche devint prisonnier des musulmans. Peu de temps après, Moussa, aimant mieux avoir les Navarrais pour alliés que pour ennemis, fit avec eux un traité d'alliance qu'il resserra par son mariage avec la fille d'un seigneur ou prince navarrais, nommé Arista, Garcia Ignigo. Ce fut alors contre le roi des Asturies, Ordogne, qu'il fallut se défendre. Nous avons déjà fait mention de la bataille d'Albayda, où Garcia lui-même perdit la vie (857). Un autre Garcia Iniguez, fils peut-être du précédent, embrassa la cause d'Omar-ben Hafsun, espérant par cette alliance avoir de plus grands moyens de résistance contre Alphonse III, qui lui fit la guerre quoiqu'il eût

épousé la princesse Chimène, fille ou sœur de ce Garcia ; mais après la grande victoire d'Aybar, que l'émir de Cordoue remporta sur Hafsun (882), et dans laquelle Garcia lui-même perdit la vie, la Navarre fut aisément envahie et soumise par Alphonse.

Rien au surplus n'est plus obscur que cette partie de l'histoire de la Navarre, quoique la Navarre ait eu des historiens particuliers; mais l'absence totale ou presque totale de documents authentiques obligeant ces historiens à puiser dans des traditions incertaines ou des chroniques suspectes ou incomplètes, ce ne sont guère que leurs conjectures plus ou moins invraisemblables qu'ils nous ont données sous le nom d'histoire de la Navarre. Aussi aucun d'eux ne s'accorde avec ceux qui le précèdent ou qui le suivent. Masdeu lui-même, qui le premier a porté dans l'histoire de son pays une judicieuse critique, donne des princes de Navarre une chronologie qu'on ne saurait s'empêcher de regarder comme arbitraire. Tout ce qu'on peut dire de moins incertain, car ici toutes les chroniques s'accordent, c'est que dans le commencement du dixième siècle, Sanche, fils ou frère de Garcia suivant les uns, ou de Fortun que d'autres placent entre ces deux princes, profitant de l'affaiblissement de Caleb ben Hafsun et des divisions qui agitaient l'Espagne chrétienne et l'Espagne mahométane, sortit des montagnes où il s'était réfugié, pour étendre sa domination

autour de lui : qu'en 905 il se fit proclamer roi par les divers princes et seigneurs de la Navarre et du Bigorre ; qu'étant allé secourir les Basques de l'Aquitaine contre leurs ennemis, et le gouverneur de Saragosse ayant saisi ce moment pour faire une irruption dans la Navarre et tenter de surprendre Pampelune, Sanche informé à temps repassa les Pyrénées malgré la neige qui les couvrait, arriva sans être attendu, attaqua les musulmans à l'improviste et remporta sur eux une victoire si complète et si décisive qu'un grand nombre de villes se soumirent à lui volontairement, que son nom devint pour les musulmans un objet de terreur, et que le comté de Jaca ou d'Aragon, nommé ici pour la première fois dans les chroniques, fut ajouté à ses domaines (907).

CHAPITRE VIII.

SUITE DES ROIS DE LÉON DEPUIS GARCIE JUSQU'AU RÉTABLISSEMENT DE SANCHE II ; RÈGNE D'ABDERHAMAN III DIT LE GRAND, CALIFE DE CORDOUE ; ROIS DE NAVARRE DURANT CETTE PÉRIODE ; COMTES DE CASTILLE DEVENUS INDÉPENDANTS ; COMTES DE BARCELONNE.

§ I. *Rois de Léon et des Asturies, depuis Garcie jusqu'au rétablissement de Sanche Ier.*

(910 *à* 960).

Obligé par la révolte d'abdiquer la couronne qu'il avait portée avec tant de gloire, Alphonse III avait donné le Léon à Garcia, son fils aîné, et la Galice jusqu'au Duero à Ordogne, son second fils ; Froïla, le troisième, eut les Asturies. Ce système de division d'un royaume entre les enfants du roi défunt, né dans les forêts de la Germanie, s'était maintenu chez les Wisigoths espagnols. Alphonse ne fut pas probablement maître de faire autrement ; mais cette division impolitique était d'autant plus dangereuse que la puissance des musulmans tendait sous Abderahman à se concentrer dans la même main, et elle aurait été fatale à la monarchie espa-

gnole si la Providence qui veillait sur elle n'eût permis que Garcia mourût sans enfants au bout de trois ans, ce qui fit passer sur la tête d'Ordogne le royaume de Léon. Ce prince avait déjà fait la guerre avec succès aux musulmans lorsqu'il ne possédait encore que la Galice; l'accroissement de puissance qu'il recevait ne pouvait qu'exciter son ardeur belliqueuse. A peine deux ans s'étaient-ils écoulés depuis son avénement qu'il recommença la guerre. Il se rendit maître de Salamanque, défit le wali de Tolède, rasa jusqu'aux fondements la ville de Talavera de la Reyna, passa la garnison au fil de l'épée, emmena tous les habitants et retourna dans ses états avec un butin immense. L'année suivante (917), il arriva jusqu'à Merida dont les habitants, effrayés à son approche, lui envoyèrent demander la paix et accompagnèrent cette demande de riches présents. Ordogne, qui n'avait pas assez de troupes pour le siége d'une ville aussi populeuse que Merida, eut l'air d'accéder au vœu des habitants, et comme la première fois il s'en retourna chargé de butin.

L'année suivante fut moins heureuse. La ville de Talavera s'était repeuplée; ses murs avaient été relevés. Ordogne forma le projet de la ruiner de nouveau et de se rendre de là à Cordoue. Abderahman, occupé jusque là à réduire les rebelles, n'avait pu opposer au sac de Talavera de résistance efficace; mais après qu'il se fut rendu maître de Tolède, il réunit toutes ses

forces à celles de son oncle Almoudhaffar; des auxiliaires africains vinrent même en grand nombre renforcer son armée. Les musulmans s'avancèrent vers le royaume de Léon, traversèrent le Duero et ne s'arrêtèrent que lorsque surchargés de butin ils craignirent de ne pouvoir le conserver; d'ailleurs ils manquèrent de vivres, ce qui les obligea de battre en retraite. Arrivés de nouveau sur le Duero, ils y furent assaillis à l'improviste par Ordogne. Les musulmans, embarrassés de leurs prisonniers, les égorgèrent. Cette horrible barbarie irrita le courage des chrétiens qui, après d'incroyables efforts, restèrent maîtres du champ de bataille. Un des généraux, Aboul Habaz, fut du nombre des morts. Le prince Almoudhaffar ne se sauva qu'avec peine. Les écrivains arabes conviennent que dans cette journée, la perte des musulmans fut très-grande : mais ils prétendent qu'Almoudhaffar remporta la victoire. Peu de temps après une seconde bataille fut livrée près d'un lieu que les anciens chroniqueurs appellent *Mindonia, Mitonia, Britonia, Rondonia*, et les chrétiens furent vaincus à leur tour et repoussés au delà du Duero (919).

Abderahman profita de sa victoire; il conduisit son armée vers l'Aragon, dont une partie considérable avait été envahie par le roi de Navarre. Celui-ci se voyant menacé par des forces auxquelles il ne pourrait résister, demanda le secours d'Ordogne, qui lui amena

toutes les troupes qu'il put réunir. Les deux rois rencontrèrent l'armée musulmane dans la vallée de Junquera près de Salinas de Oro, et ils essuyèrent une sanglante défaite (921). Ordogne ne sauva que quelques débris qu'ils ramena dans ses états; mais pendant que les musulmans vainqueurs se répandaient dans la Navarre et que ne trouvant point de résistance ils passaient les Pyrénées dans l'intention d'envahir les provinces méridionales de la France, Ordogne, brûlant du désir de venger sa défaite, levait de nouvelles troupes, les enflammait par l'espoir du pillage, entrait avec elles sur le territoire mahométan, et arrivait à quelques lieues de Cordoue. Là, éprouvant sans doute une trop grande résistance, il crut que la prudence lui conseillait le retour. Il avait d'ailleurs conquis tant de richesses qu'il n'était pas fâché de les mettre en sûreté derrière les murs de Léon.

Le roi de Navarre qui, dans l'intervalle, avait reconquis quelques-unes de ses places, se voyant sur le point d'échouer devant les plus importantes, demanda pour la seconde fois le secours du roi de Léon. Celui-ci ne le refusa pas; il amena une armée nombreuse, prit d'assaut la ville de Nagera dont la chute entraîna celle de plusieurs autres places, et pour resserrer son alliance avec le prince navarrais, il épousa sa sœur Sancha. Mais peu de mois après, atteint à Zamore d'un mal violent au milieu de ses triomphes, il fut enlevé prématurément à

ses sujets qui lui donnèrent des regrets mérités (janvier 924). Il fut inhumé dans la cathédrale de Léon, dont il avait rétabli le siége*.

Ce prince eut une grande réputation de piété; il avait fondé plusieurs églises, en avait doté d'autres; et dans le butin qu'il faisait sur l'ennemi, il y avait toujours une portion prélevée pour l'Église.

Froïla, troisième fils d'Alphonse, régnait toujours sur les Asturies; à la nouvelle de la mort de son frère il accourut du fond de ses montagnes, et quoiqu'il existât des enfants d'un premier mariage d'Ordogne, il se mit en possession du trône, mais il ne le garda qu'un an; il mourut au commencement de l'année suivante (925), de la lèpre suivant les uns, de poison suivant les autres. Les Goths possédaient jadis le droit d'élire leurs rois; à la mort de Froïla II, ils le firent revivre en faveur d'Alphonse IV, fils d'Ordogne. Mais Alphonse était d'un caractère faible, peu capable de gouverner un royaume, et il sentait lui-même son incapacité; la mort de sa femme Urraque acheva de le dégoûter des affaires; il céda la couronne à son frère Ramire II, et il se retira dans le

* Son épitaphe, rapportée par Masdeu, se voyait encore du temps de cet écrivain dans cette église; elle était en partie en vers latins, dont les deux moitiés riment ensemble.

Omnibus *exemplum* sit quod venerabile *templum*
Rex dedit *ordonius* quo jacet ipse *pius*, etc.

Le reste est en style lapidaire.

monastère de Sahagun, près de la rivière de Ceja. Mais à peine eut-il mis le pied dans le cloître que, rappelé au monde par ses regrets, il revint à Léon pour réclamer contre son abdication, montrant plus d'empressement pour remonter sur le trône qu'il n'en avait fait voir pour en descendre. Alphonse trouva un parti dans la capitale. Ramire, qui dans ce moment se disposait à une invasion chez les musulmans, reprit en toute hâte le chemin de Léon; Alphonse s'y renferma, et Ramire l'y tint assiégé pendant deux ans. Comme il ne voulait ni réduire les habitants au désespoir, ni exposer la ville aux suites d'un assaut, ce ne fut qu'au bout de ce long intervalle qu'il se rendit maître de la personne d'Alphonse. Les trois fils de Froïla II avaient profité de ce moment de trouble pour se remettre en possession des Asturies. Ramire les vainquit, les fit prisonniers, et leur fit crever les yeux de même qu'à son frère, suivant l'usage barbare de cette époque. Quand il les eut ainsi rendus inhabiles à porter la couronne, il les plaça dans un monastère qu'il fit bâtir pour eux, et dans lequel on leur prodigua jusqu'à leur mort tous les égards qui pouvaient adoucir leur malheur (930).

Dès que Ramire se vit en possession paisible de la couronne, et qu'après une trève de sept à huit ans qui exista de fait entre les chrétiens et les musulmans, il se sentit assez fort pour reprendre la guerre contre les ennemis de sa

religion *, il commença les hostilités en se portant à travers la Castille sur la ville de Magérit (aujourd'hui Madrid), située sur une hauteur qui domine le long du Mançanarès. ** Il parait que cette ville fut prise, que tous les habitants en état de porter les armes périrent par le fer des vainqueurs, que les autres furent emmenés en captivité (932). Les musulmans marchèrent vers le Duéro dans l'intention de venger le désastre de Madrid. Ramire ajouta une victoire à ses triomphes (933). Les musulmans furent battus près d'Osma. Quelque temps après. le wali de Santarem (près de Lisbonne) ayant

* Ici les chroniques espagnoles et les écrivains musulmans diffèrent sur beaucoup de points. Les premiers ne parlent que des victoires et se taisent sur les défaites. Les seconds font de même, mais il résulte de la comparaison de ces documents divers, que les victoires mentionnées par les uns répondent aux défaites que les autres passent sous silence. C'est sur ces données qu'il est seulement possible de présenter les faits avec quelque exactitude.

** C'est la première fois qu'il est fait mention de Madrid, que l'archevêque de Tolède appelle *Majoritum*. Il parait qu'à cette époque elle était peu ancienne, et il est probable qu'elle est de fondation arabe. Le plus ancien quartier de Madrid, du côté de la porte de Tolède, le seul qui existât alors, porte encore le nom de *Moreria* (quartier des Maures). Du moins si les Arabes ne sont pas les fondateurs de Madrid, on peut regarder comme certain qu'avant la construction de la Moreria, il ne pouvait y avoir que quelques misérables maisons de paysans, quoique des écrivains espagnols prétendent sérieusement que Madrid fut bâti par les Grecs et connu des Romains. C'est pousser un peu loin l'orgueil national, ou plutôt subir à un haut degré l'aveuglement de cet orgueil. Au reste, ces écrivains ne donnent pas la moindre preuve de ce qu'ils avancent.

reçu quelque sujet de mécontentement se révolta contre le calife. Aben Isaak ben Ommeyah (c'était le nom du wali, les chrétiens en ont fait Aben Aïa), trop faible pour lutter seul contre Abderahman, implora le secours de Ramire qui accourut avec une puissante armée, conquit plusieurs villes qu'il remit au wali, et s'en retourna chargé de butin (934). L'année suivante Almoudhaffar conduisit une armée jusque dans la Galice, ne trouva presque aucune résistance et commit beaucoup de dégâts; dans le même temps, une autre armée musulmane pénétrait dans la Navarre.

Mais ce n'était là que le prélude de la guerre sanglante qui se préparait. Abderahman voulait subjuguer ou anéantir tous les états chrétiens de la Péninsule. Une armée de cent à cent cinquante mille hommes se réunit sur la rive gauche du Duéro, l'an 327 de l'hégire (938). Cette armée, divisée en trois corps, traversa le fleuve sur trois points différents. Almoudhaffar commandait le premier; le second était sous les ordres du wali de Badajoz, Obéïdala ben Ahmed; le calife conduisait le troisième. Toutes les places situées sur le cours du Duéro furent prises; Zamora seule opposa une vive résistance. Cependant Ramire ne perdait point de temps, et lorsqu'il eut réuni son armée il s'avança du côté de Simancas. Abderahman informé de sa marche ne laissa que vingt mille hommes devant Zamore, et suivi de tout le reste il prit la

route de Simancas, où suivant ses ordres son oncle et Obeïdala se trouvaient avec toutes leurs forces. Le 18 juillet (939) les deux armées étaient en présence. Le lendemain 19, vers l'heure de midi, une éclipse de soleil jeta la terreur dans les deux armées. Ce phénomène avait lieu après des éruptions volcaniques qui avaient déjà frappé d'épouvante les superstitieux habitants de l'Espagne, de sorte que chacun redoutait les plus grands malheurs. L'action s'engagea le matin du troisième jour. Le comte de Castille, Ferdinand Gonzalez, et le roi de Navarre Garcie, avaient réuni leurs troupes à celles du roi de Léon; il s'agissait pour tous d'une question d'existence; il fallait vaincre ou cesser d'être. Après une lutte opiniâtre et meurtrière, l'armée d'Abderahman perdit insensiblement l'avantage du nombre, et Ramire parvint à rompre ses rangs. La nuit sépara les combattants; mais les Sarrasins purent s'apercevoir aisément de quel côté se trouvait l'avantage. Quatre-vingt mille hommes, disent les chroniques espagnoles, avaient perdu la vie. Les Arabes conviennent que la perte fut immense. Mesaudi, historien contemporain, avoue qu'Abderahman ne se sauva de cette funeste bataille que parce qu'il ne fut pas poursuivi sur le champ *.

* Voici comment on explique la conduite de Ramire. Le wali de Santarem avait combattu dans ses rangs pendant tout le jour avec le plus grand courage; mais quand il vit le soir la bataille gagnée, il ne voulut pas contribuer à la défaite

Abderahman reçut dans la nuit un secours qu'il n'attendait pas : c'était le wali de Santarem, qui passa furtivement dans ses rangs avec tous les siens. De retour devant Zamore, et se doutant bien que Ramire tenterait de secourir cette place, il ordonna l'assaut sur-le-champ, afin que les chrétiens arrivant la place fût déjà prise. Cet assaut ou pour mieux dire ces assauts consécutifs livrés à Zamore, furent extrêmement meurtriers. Les chrétiens se défendirent avec le courage du désespoir ; plusieurs milliers de musulmans périrent dans les fossés ou sur la brèche ; les autres n'entrèrent dans la place que lorsqu'il n'y resta plus un seul homme valide. Bientôt Ramire arriva. Le drapeau musulman qui flottait sur les tours de Zamore ne fit qu'enflammer le courage des chrétiens ; un cri de vengeance se fit entendre, et la vengeance arriva. L'armée du calife fut anéantie ; tout ce qui ne fut point tué fut pris. Abderahman lui-même couvert de blessures man-

totale, à la ruine complète de ses coreligionnaires ; il fit entendre à Ramire que les ennemis pouvaient avoir une réserve, qu'il avait lui-même perdu beaucoup de monde, et qu'il était prudent d'attendre les renforts qui lui arrivaient. Ramire se laissa persuader, et le wali se rendit la même nuit au camp d'Abderahman pour lui offrir ses services en échange du pardon qu'il demandait. Sa défection entraîna tous ses partisans, ce qui affaiblit l'armée de Ramire et renforça celle du calife, qui se hâta de reprendre le chemin de Zamore pour se réunir aux troupes qu'il y avait laissées.

qua de tomber aux mains des vainqueurs *. Le perfide wali de Santarem fut fait prisonnier. La ville de Zamore ne tarda pas à être reprise; tous les musulmans qu'on y trouva furent impitoyablement massacrés. Toutes les villes qui avaient momentanément passé au pouvoir des musulmans rentrèrent dans les mains de Ramire, qui ajouta même des villes nouvelles à ses domaines; telles furent celles de Ledesma, de Ribas, de Salamanque et quelques autres, qui furent fortifiées avec soin, et reçurent des chrétiens pour habitants.

Cependant deux comtes de Castille, le fameux Ferdinand Gonzalez et Diego Munez, se trouvant possesseurs de plusieurs places fortes, crurent pouvoir se rendre indépendants des rois de Léon, et pour y réussir ils ne craignirent pas de contracter une odieuse alliance avec les musulmans, comme s'ils avaient pu ignorer qu'un ennemi de ce genre ne peut devenir allié que pour perdre celui qu'il protége. Une armée sous les ordres d'Abdallah ben Koraïschy s'avança

* Les Espagnols ne parlent pas de la prise de Zamore, dont les Arabes donnent des détails trop circonstanciés pour qu'on puisse croire qu'ils sont de pure invention; ceux-ci de leur côté ne disent pas un mot de la bataille; seulement ils disent (Mésaudi dans Conde) que les musulmans dans la bataille d'*Alhundic*, c'est-à-dire du fossé de Zamore, perdirent de 40 à 50 mille hommes; et comme il n'est pas probable que l'assaut donné à Zamore ait coûté autant d'hommes, on peut croire que ce nombre s'applique à l'assaut et à la bataille.

vers le Duéro; les deux comtes devaient lui amener leurs troupes. Le roi, informé de leurs intentions, crut pouvoir en empêcher l'effet en les faisant arrêter. Les nobles Castillans, qui n'étaient guère plus fidèles que leurs chefs, murmurèrent hautement, et lorsque Ramire accepta le combat que lui offrit Abdallah, ils favorisèrent ouvertement ce dernier; auquel ils livrèrent le château de Gormaz (940). Les années suivantes furent peu fécondes en événements. Les deux partis étaient fatigués de la guerre ou plutôt épuisés par elle. Ramire envoya une ambassade à Cordoue; Abderahman en envoya une à Léon. Il fut question de paix: une trève de cinq ans fut conclue. (944). Il fut convenu que de part et d'autre les prisonniers seraient rendus à la liberté; le wali de Santarem recouvra la sienne. Elle fut aussi rendue aux deux comtes de Castille; et Ramire, qui sentait combien il était essentiel pour les chrétiens d'être unis entre eux, voulant resserrer les liens par lesquels Gonzalez s'engageait envers lui comme suzerain, donna pour épouse à son fils Ordogne la fille de ce comte.

Ramire profita de la paix pour réparer les maux de la guerre, et la trève ne fut pas plutôt expirée qu'il recommença la guerre au lieu de chercher à prolonger la paix. Ses armes furent heureuses; il rentra victorieux à Léon. La mort l'y attendait. Attaqué d'un mal subit, il expira dans les premiers jours de l'an 950;

son fils Ordogne lui succéda. Sanche, frère du nouveau roi, prétendit à la possession de quelques provinces. Ordogne résista aux instances de Sanche, moins par égoïsme que parce qu'il n'était pas de l'intérêt des états chrétiens de s'affaiblir en se divisant en présence d'un ennemi qui cherchait à consolider son pouvoir en le concentrant. De là naquirent des dissensions que le comte de Castille fomenta contre son propre gendre. Mais Ordogne ne se laissa pas intimider; il garda si bien ses frontières que les rebelles ne purent les franchir. Pour se venger du perfide Gonzalez, il lui renvoya sa fille, quoiqu'innocente. Une révolte qui éclata dans la Galice fut promptement apaisée, et une invasion eut lieu dans le Portugal; mais tandis qu'il s'emparait de Lisbonne où il recueillit un butin précieux, le comte Gonzalez lui prenait une de ses places. Au moment où il préparait sa vengeance, il apprit qu'une armée musulmane se dirigeait vers le Léon à travers la Castille. Oubliant aussitôt leurs ressentiments réciproques, le roi et le comte unirent leurs forces, et les musulmans, arrêtés d'abord dans leur marche, furent bientôt après contraints de se retirer. Ordogne jouit peu de temps de ses triomphes; il mourut prématurément dans le mois d'août de 955.

Comme Ordogne ne laissait pour lui succéder qu'un enfant de trois ans, son frère Sanche fut revêtu du pouvoir. Le comte Gonzalez,

qui n'avait pas réussi sous Ordogne III à se rendre indépendant, comptant maintenant sur un succès plus facile, se déclara contre ce même prince dont il avait soutenu les prétentions lorsqu'il exigeait de son frère la cession de quelques provinces. Une révolte presque générale, habilement ménagée par le perfide Gonzalez, éclatant tout à coup contre Sanche, le faible prince s'enfuit de Léon et alla demander un asile à Garcie, roi de Navarre. Gonzalez fit alors monter sur le trône un fils d'Alphonse IV, Ordogne, qu'on surnomma *le Mauvais*, auquel il fit épouser sa fille Urraque qu'Ordogne III avait répudiée. Ce prince méritait doublement ce titre par sa cruauté, sa rigueur capricieuse, ses mœurs déréglées, son inaptitude aux affaires et son ignorance complète du gouvernement, ce qui le rendait peu capable de régner; et c'était là précisément ce que le comte de Castille avait voulu: Gonzalez était le véritable roi de Léon, quoiqu'il en laissât le titre à son gendre.

Cependant Sanche n'entendait pas renoncer à sa couronne. Son oncle Garcie lui aurait prêté volontiers le secours de ses armes; mais Ferdinand, pour l'en empêcher, souffla dans toute la Navarre l'esprit de révolte, au point que Sanche et Garcie lui-même accompagnés de Teuda, mère du second et aïeule du premier, se rendirent à Cordoue pour demander les secours du calife. Flatté de voir deux rois aux

pieds de son trône, Abderahman leur promit tout ce qu'ils lui demandèrent, et il tint parole. Il fournit des secours à Garcie et une armée à Sanche. A cette armée se joignirent une infinité de Léonais et de Galiciens que l'oppression de Gonzalez avait forcés de s'exiler. Sanche et ses alliés trouvèrent peu d'obstacles. A la nouvelle de l'invasion, Ordogne IV s'enfuit pendant la nuit et Sanche fut reçu sans opposition dans sa capitale. Ordogne avait d'abord gagné les Asturies, mais les Asturiens l'obligèrent à chercher un autre asile : il prit alors le chemin de Burgos, résidence de Gonzalez; mais Gonzalez se trouvait dans ce moment aux mains avec le roi de Navarre; et, chose à laquelle on devait peu s'attendre, car Gonzalez était un des plus valeureux chevaliers de son temps et peut-être le meilleur capitaine, il fut enveloppé, vaincu, fait prisonnier et conduit à Pampelune (860). Ce désastre rejaillit sur Ordogne à qui les habitants de Burgos fermèrent leurs portes. Ils ne voulurent recevoir que sa femme Urraque et ses deux enfants. Il fut alors obligé de se réfugier chez les ennemis qui venaient de le détrôner. Abderahman lui accorda une retraite dans un lieu obscur de ses états; il y vécut, dit-on, plusieurs années et mourut ignoré.

---

§ II.

Règne d'Abderahman III.

(912 *à* 961.)

Le règne d'Abderahman est le plus long et le plus glorieux de tous ceux que l'Espagne chrétienne a eu à subir de la part des dangereux ennemis de sa foi. Il monta sur le trône l'an 300 de l'hégire (912). D'après l'ordre de succession établi chez les musulmans, c'était au prince Almoudhaffar qu'il appartenait, mais il fut le premier à reconnaître son neveu qu'il aimait tendrement, et son exemple fut suivi de tous les walis et wasirs de l'état. Le nouveau souverain avait été abondamment pourvu par la nature de tout ce qui plaît aux hommes, qui les attache ou leur commande le respect : un extérieur prévenant, une taille élevée, un port majestueux; des connaissances très-variées en grammaire, en poésie, en morale, en histoire, en politique; une mémoire prodigieuse qui lui avait permis de retenir par cœur le Koran, et tous les principaux articles de la Sunna ou tradition écrite; un courage à toute épreuve; une adresse prodigieuse dans le maniement des armes; une pénétration extrême, une imagination vive et féconde; et toutes ces qualités de l'esprit et du corps relevées par les qualités de

cœur. Aussi son avénement fut-il accueilli de la nation avec une sincère allégresse, et l'on vit disparaître et s'éteindre toutes les haines qui avaient divisé les musulmans entre eux ou les avait unis contre le pouvoir. Comme il s'aperçut, dit-on, que l'autorité des califes d'Orient avait sensiblement décliné, il prit le titre de calife ou d'*Émir Malumenin*, c'est-à-dire prince ou commandeur des croyants. Ses sujets lui donnèrent le titre d'*Annasir Ledinallah*, défenseur de la foi divine. Par suite de cette innovation, il changea le type des monnaies d'or et d'argent, sur lesquelles il fit graver son nom et son nouveau titre.

Il commença, comme il le devait, par travailler à étouffer la rébellion. Toute la province de Tolède fut conquise; la ville seule résista; elle était défendue par Dshaffar, fils de Caleb ben Hufsan. Abderahman ayant appris que Caleb rassemblait sur l'Èbre une armée nombreuse, se hâta d'aller à sa rencontre; les rebelles furent défaits après une bataille sanglante; la victoire ne fut même déterminée que par une charge de cavalerie conduite par le calife en personne. Après le combat il ordonna qu'on prît soin de tous les blessés amis ou ennemis, et que tous reçussent les mêmes secours. Ensuite il laissa le commandement à son oncle et revint à Cordoue où l'appelait un puissant intérêt. Toutes les Alpuxarres, la contrée qui s'étend de Murcie à Malaga, étaient encore

au pouvoir des insurgés. Mais sur la nouvelle de sa victoire et de la bienveillance qu'il avait montrée pour les vaincus, la plus grande partie des insurgés montrèrent le désir de se soumettre, n'attendant pour cela que son retour à Cordoue. Plus de deux cents villes rentrèrent dans l'ordre; et si des rebelles restèrent encore au sud et au sud-est de la Péninsule, ils furent en trop petit nombre pour inspirer la moindre crainte. De la Murcie, il reprit le chemin de Cordoue où il ne resta pas inactif. Il envoya à son oncle les troupes qu'il ramenait en l'invitant à presser la guerre contre Hafsun, et il s'occupa de faire construire de nombreux vaisseaux (918); il ordonna ensuite à son amiral Ocaïla d'aller prendre possession de l'île de Majorque. Dans le même temps il levait des troupes pour les conduire contre les rebelles de l'est; et depuis Murcie et Carthagène jusqu'à Tortose, tout se soumit sans résistance. De Tortose, remontant le cours de l'Èbre, il parut devant Sarragosse, dont les habitants, les uns par crainte, les autres gagnés par ce qu'ils avaient appris de la générosité du calife, se rendirent sans condition s'en rapportant à sa clémence. Abderahman accorda un pardon général dont il n'excepta qu'Hafsun et ses fils. Hafsun, commençant alors à désespérer de sa cause, demanda la paix au calife à certaines conditions. Le calife répondit à ses envoyés qu'il ne recevait point de conditions d'un rebelle; il exigea qu'Hafsun se rendît

à discrétion. Celui-ci se détermina pour lors à tenter un dernier effort; il réunit ses partisans, souleva de nouveau les Alpuxarres. Le calife ne perdit pas de temps; et confiant à son oncle la continuation de la guerre, il réunit toute la cavalerie dont il put disposer et la conduisit lui-même au wali de Jaen, auquel il donna l'ordre de poursuivre à outrance les insurgés. Dans l'intervalle Almoudhaffar remporta sur Hafsun une grande victoire où ce rebelle opiniâtre fut blessé à mort; ses deux fils, Dshaffar et Soliman, lui succédèrent.

Le wali de Jaen ne fut point heureux; il fut battu à deux reprises par les rebelles dont le chef, Asomor, ne craignit pas d'aller mettre le siége devant Jaen. Cette ville fut prise et plusieurs autres eurent le même sort. Ce fut le wali lui-même qui porta la nouvelle au calife de ces désastres. Le calife le reçut avec bonté, le consola de ses revers par de douces paroles; mais jugeant que sa présence était nécessaire sur le théâtre de la guerre pour relever le courage de ses troupes, il partit aussitôt pour Jaen, qu'à son approche Asomor abandonna pour se jeter dans le fort d'Alhama, qu'on regardait comme imprenable. Abderahman l'investit, l'emporta et Asomor paya de sa vie sa rébellion. La chute d'Alhama fit rentrer dans le devoir toute la contrée.

Cependant les fils d'Hafsun se maintenaient toujours à Tolède et dans l'Espagne orientale;

mais c'était Tolède surtout qu'on regardait avec raison comme le plus solide boulevard des rebelles. Si cette place importante était prise, il ne fallait ensuite que quelques jours pour soumettre toutes les autres villes occupées par les révoltés; car c'était à Tolède qu'ils recevaient les secours que leur faisaient passer les rois de Léon et de Navarre; c'était de Tolède qu'ils faisaient des incursions presque sans danger, parce qu'aussitôt qu'ils étaient poursuivis Tolède leur offrait ses remparts inexpugnables; enfin c'était dans Tolède qu'ils avaient leurs munitions, leurs armes, leurs richesses. Toutes ces raisons décidèrent le calife à tout risquer pour s'emparer de ce foyer permanent de rébellion. Il commença pendant deux années consécutives par envoyer de forts détachements de cavalerie, qui avaient pour mission unique de ravager et dévaster la campagne autour de Tolède, de brûler les récoltes, abattre les arbres fruitiers, empêcher tout convoi de grains ou de vivres d'y arriver; et lorsqu'il fut assuré que la disette commençait à se faire sentir dans la ville, il donna l'ordre à ses généraux de l'investir et d'en commencer le siége régulièrement. Dshaffar ben Hafsun qui avait prévu le siége, était sorti de Tolède pour inquiéter et harceler les assiégeants. Abderahman, qui de Cordoue se faisait rendre compte des progrès du siége, voyant qu'il n'avançait pas, se transporta sur les lieux. Les opérations furent alors

poussées avec tant de vigueur, que les habitants pressés d'ailleurs par la faim montrèrent le désir de se rendre. La garnison forte d'environ quatre mille hommes prit alors le parti de profiter des ténèbres pour sortir de la ville et se frayer un passage à travers le camp des assiégeants, ce qui réussit. Les habitants n'étant plus contenus par la garnison envoyèrent sur-le-champ des députés au calife. Abderahman, toujours généreux, leur accorda plus qu'ils ne pouvaient espérer. Quand il entra dans Tolède, ce fut aux cris de joie de toute la population; on aurait pu croire que les Tolédans avaient toujours été les sujets les plus constamment fidèles du calife (929) *.

Nous ne redirons pas ici les longues et sanglantes querelles d'Aderahman et des princes chrétiens de Léon, de Navarre, de Castille et de Barcelonne. Nous avons déjà parlé de la guerre entre Léon et Cordoue, nous parlerons dans les paragraphes suivants de ce qui concerne plus particulièrement le royaume naissant de Navarre et les autres états chrétiens. Nous nous bornons maintenant à rapporter de l'histoire de

* C'est l'époque fixée par Conde, d'après les autorités arabes, à la prise de Tolède par Abderahman. M. Dunhan prétend que cet événement a eu lieu dix ans plus tôt; les raisons qu'il donne ne nous semblent pas très-convainquantes, bien qu'il nous semble pourtant que la prise de Tolède ait dû avoir lieu avant 929; mais toute cette partie de l'histoire d'Espagne en général est obscure, parce qu'elle est dépourvue de documents authentiques.

Cordoue ce qui ne se rattache pas à celle de ces états.

Abderahman s'était convaincu que s'il était possible à ses armées de battre les armées des princes chrétiens, outre que le sort des armes se tournait souvent contre lui-même, il était bien difficile de faire chez eux des conquêtes solides et durables. Il sentait qu'il fallait, pour subjuguer le Léon et la Castille, des armées permanentes et nombreuses qu'il n'avait pas. Il résolut donc de tenter la conquête de l'Afrique, afin que les ressources que ce pays pourrait lui fournir l'aidassent à faire ensuite la guerre avec plus de succès aux princes chrétiens. Le succès n'était pas facile; l'Afrique était alors possédée par quatre souverains qui n'étaient nullement disposés à se soumettre au calife de Cordoue. On voyait à l'occident l'empire de Fezz, fondé par Édris ben Édris vers le commencement du IXe siècle *, et ses descendants y régnaient encore. La ville de Kairwan était devenue, à peu près vers le même temps, la capitale d'un nouvel état créé par la révolte. Un général du fameux Haroun al Raschild, envoyé en qualité de wali pour s'opposer aux progrès des Édrisides, se déclara indépendant et fonda la dynastie des Aglabites qui, dans le cours d'un demi-siècle, acquirent beaucoup de puissance, se rendirent maîtres de la Sicile et même de la

* La ville de Fez fut bâtie en 807.

Basse-Italie. L'Égypte formait encore partie du califat d'orient. Les Aglabites et les Édrisides se firent la guerre de bonne heure. Un homme entreprenant et brave, nommé *Obeidallah*, profita de leurs divisions pour élever sa puissance qui, née dans l'ombre, ne tarda pas à se fortifier par des victoires, et finit par anéantir les Aglabites, chasser les Abbassides de l'Égypte, éclipser les deux califats et dominer sur toute l'Afrique. Obeidallah se prétendait issu directement d'Ali et de Fatime, fille du prophète; il avait pris ou fait prendre à son fils Aboul Kassem le nom de *Mahadi* ou douzième *iman*. Lorsqu'Abderahman forma ses projets de conquête, le pays des Aglabites avait été conquis par Obeidallah, qui menaçait du même sort le pays des Édrisides. Ceux-ci n'étaient pas d'accord entre eux. Les tribus zénètes appelèrent à leur secours Abderahman, qui se rendit volontiers à leurs instances. Une armée espagnole fut transportée en Afrique; elle occupa Tanger et Ceuta, et successivement elle s'étendit dans l'intérieur du pays; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que les généraux d'Abderahman travaillaient pour leur maître plus encore que pour rétablir l'autorité des Édrisides. Il n'y eut plus de doute lorsque les Espagnols, vainqueurs des rebelles qui s'étaient rendus maîtres de Fezz, firent proclamer le calife de Cordoue dans cette ville même (931) souverain de Fezz, et de la Mauritanie.

Ce triomphe fut court; Obeidallah envoya des troupes dans le pays de Fezz, et tout ce qui était au pouvoir des Espagnols fut reconquis par les fatimites. Les Espagnols à leur tour reprirent Fezz d'assaut (932); Obeïdallah se préparait à venger cet échec lorsqu'il mourut. Son fils, Alkayem Beamrillah, remplit ses intentions, et les habitants de Fezz après un long siége se rendirent et proclamèrent Alkayem * leur émir. Cependant tous ceux qui restaient attachés à leurs anciens princes, s'étaient réunis autour d'Abou Alaïski Alfadil, et s'étaient déclarés vassaux des fatimites; il ne restait aux Espagnols en Afrique, que Tanger et Ceuta (940). Mais au bout de quelque temps les Édrisides n'étant pas d'accord entre eux eurent de nouveau recours au calife de Cordoue qui fit partir une forte armée, et cette armée aidée par les Zénètes et Alfadil lui-même, le rétablit, sans opposition de la part des fatimites, dans ses droits de suzeraineté. Le nom d'Abderahman fut de nouveau prononcé à la chotba, dans toutes les mosquées de Fezz (945).

Abderahman était parvenu au faîte de sa puissance. Craint et respecté en Afrique et dans l'Espagne mahométane, il se voyait encore l'arbitre des princes chrétiens. Nous avons vu les rois de Léon et de Navarre, Sanche et Garcie, se rendre en suppliants à sa cour pour lui de-

* C'est le même qu'Aboul Cassem.

mander protection; nous avons vu ces deux princes rétablir leur autorité par le secours des armes musulmanes, et dans leur reconnaissance demeurer les alliés fidèles de leur protecteur. * Abderahman profita de ce temps de repos pour améliorer l'administration, assurer le cours de la justice, régulariser la perception de l'impôt, augmenter sa marine, ériger des monuments et assurer son pouvoir en Afrique. Il subjuguait ces farouches Africains par ses libéralités, par l'affection qu'il montrait pour les Édrisides, par la reconstruction de la grande mosquée de Fezz (955), et l'érection ou la restauration de plusieurs autres édifices. Aussi lui fut-il facile d'étendre sa domination, et il fut proclamé dans Télemsen, suzerain et patron des Édrisides.

Une expédition commandée par le hadjib en personne, partit quelque temps après des ports espagnols pour aller attaquer la province de Kaïrwan. A l'armée d'expédition se joignirent vingt-cinq mille Espagnols ou Zénètes d'Afrique. Une première victoire remportée sur les troupes du fatimiste Moez Ledinallah, ouvrit à l'hadjib la route de Tunis, qui, pour se soustraire aux chances d'un siége, offrit une somme

* Sanche devait à Abderahman plus que la couronne; il lui devait la santé. Ce prince était devenu très-gros, et comme son obésité augmentait toujours, il voyait arriver le moment où il ne pourrait plus ni agir ni marcher. Abderahman le fit traiter par son propre médecin, qui parvint à le débarrasser de cet embonpoint excessif.

énorme d'argent et une grande quantité de marchandises précieuses. Le fatimite voyait d'une part avec inquiétude l'accroissement de puissance en Afrique de l'émir de Cordoue; de l'autre il brûlait de venger Tunis; il fit partir un de ses meilleurs généraux pour la Mauritanie; c'était Dshewar el Roumi, grec de naissance * qui ne répondit que trop bien à la confiance de son maître. Après avoir complétement battu une armée zénète, il alla mettre le siége devant Fez qui fut prise d'assaut en 960. La garnison espagnole et zénète fut impitoyablement massacrée, et la ville complétement dévastée; toute la Mauritanie subit le joug des fatimites, les villes de Tanger, de Ceuta et de Télemsen exceptées. Deshwar el Roumi reprit ensuite le chemin de Mahadia (capitale des fatimistes), emmenant avec lui les prisonniers dont les principaux furent exposés dans des cages aux risées et aux insultes de la populace. A la nouvelle de ces funestes événements, Abderahman jura d'en tirer vengeance, et en effet, dans le courant de la même année, la Mauritanie rentra sous la domination des Espagnols, et plusieurs milliers de fatimites furent immolés aux mânes des Zénètes et des Andalous massacrés par Dshewar. Abderahman ne survécut que de quelques se-

* Les Arabes de cette époque appellent indistinctement Romain *Roumi*, tous les Grecs de Constantinople, qu'ils regardaient encore comme capitale de l'empire romain.

maines à ce nouveau triomphe de ses armées (961).

Abderahman avait compris de bonne heure que la gloire des armes rendait une nation puissante au dehors, mais ne la rendait pas heureuse; que la prospérité d'un pays, celle qui est durable, lui vient de l'agriculture et du commerce; aussi s'appliqua-t-il à protéger autant qu'il le put les cultivateurs et les commerçants. On assure que la partie de la Péninsule qui est au sud du Duéro et de l'Èbre, renfermait alors près de trente millions d'habitants; elle en compte aujourd'hui sept tout au plus. Cordoue seule en avait un million. L'Andalousie qui, à l'exception de quelques vallées ou du territoire qui environne ses villes, ne renferme guère que des plaines incultes et désertes, avait une infinité de villes et de bourgades populeuses. L'agriculture se trouvait poussée à un point de perfection inconnu à tous les états de l'Europe. De riches mines d'or et d'argent, à Jaen, à Bulche, aux Algarves, sur les bords du Tage, étaient en pleine exploitation; mais la plus grande richesse de l'Espagne lui venait du commerce; elle exportait de la soie, de la laine, des étoffes, de l'huile, du fer, des métaux, du corail, des perles, des rubis *, des armes. Ce commerce avait lieu avec l'Égypte, la Syrie et la Grèce, de même

* Le corail se pêchait sur les côtes de l'Andalousie, les perles dans les eaux de Tortose, les rubis et d'autres pierres précieuses venaient des carrières voisines de Malaga.

qu'avec la Mauritanie. Sur tous les articles d'exportation et d'importation, le calife prélevait de forts droits qui étaient d'un huitième; un autre droit de dix pour cent frappait sur la vente des biens. Outre ces impôts il y avait l'azaque, qui consistait dans la dîme prélevée sur les fruits de la terre, sur les troupeaux, sur tous les produits de l'industrie, des mines, etc. Il y avait en outre des taxes particulières sur plusieurs objets, de sorte que les revenus du calife étaient immenses. Aussi le vit-on toujours déployer dans ses palais, dans ses fêtes, dans ses constructions, dans les récompenses qu'il accordait, une magnificence extraordinaire. Ce que les historiens arabes, et même des chroniqueurs chrétiens, racontent de son palais d'Azzahra, qu'il fit construire hors de Cordoue pour une de ses esclaves favorites, de ses colonnes de jaspe et de porphyre, de ses murs lambrissés d'or ou incrustés de pierreries, d'une fontaine de vif-argent qui coulait dans une pièce de ce palais, de tous les ornements précieux qu'on y avait prodigués, parait emprunté à un conte de fées, et ce sont tous les écrivains de ce temps qui le disent, ceux même qui passent pour mériter le plus de confiance.

Une source très-abondante de richesses pour le calife était dans les présents qu'il recevait de tous ses walis et autres officiers lorsqu'ils étaient nommés à un emploi. Plusieurs historiens citent comme extrêmement riches ceux que firent

les deux frères Ahmed ben Saïb et Abdelmelic, lorsqu'ils furent nommés, l'un hadjib et l'autre visir du conseil d'état. Si le détail qu'en donnent les Arabes est exact, ces présents excédaient évidemment la valeur d'un million de dinars d'or (le dinar est de valeur de onze à douze francs).

Abderahman avait eu la précaution de faire reconnaître, en qualité de son successeur, son fils aîné Alhakem, prince d'humeur douce et généreuse. Un de ses frères, nommé Abdallah, prince qui possédait de vastes connaissances et qui était renommé pour ses vers, eut le malheur de se laisser gagner par les conseils d'Abdilbar son favori, et d'entrer dans une conspiration qui avait pour objet de le faire déclarer walialhadi, c'est-à-dire héritier présomptif, à la place d'Alhakem. Abderahman, informé à temps de la conspiration, fit arrêter l'infortuné prince et deux de ses complices; et ce qu'on reproche à sa mémoire, c'est d'avoir ordonné le supplice d'Abdallah. Abdilbar se tua dans sa prison (950). On lui reproche encore, avec plus de raison, l'affreux supplice qu'il fit subir à un enfant de treize ans, nommé Pélage, qui, pour délivrer de prison son oncle Hermogius, évêque de Tuy, s'était constitué prisonnier à sa place. Cet enfant était, dit-on, d'une beauté remarquable. Le calife voulut l'obliger à renier sa foi pour embrasser l'islamisme; il lui fit d'abord les plus séduisantes promesses, et des promesses il passa

aux menaces ; et comme l'enfant ne parut pas plus effrayé des menaces qu'il n'avait été tenté par les promesses, il le livra aux bourreaux qui lui firent subir des tourments atroces. Ses membres coupés en morceaux, furent jetés dans le Guadalquivir. Mais quelques chrétiens pieux trompèrent la vigilance des musulmans, recueillirent ces débris au risque de leur vie, et les honorèrent comme des reliques sacrées. Pélage fut canonisé dans la suite. On célèbre sa fête le 26 juin (926). Abderahman passait pour être extrêmement attaché à la loi de Mahomet, indulgent pour les fautes légères, telles que l'infraction de la défense de boire du vin, mais d'une inflexible sévérité contre quiconque tentait la moindre innovation dans la doctrine ou dans le dogme. Au reste, il favorisa les lettres et les arts, protégea les poètes, les historiens, les savants, les artistes, faisant lui-même de très-beaux vers, empreints toutefois d'une teinte mélancolique. Il paraît que ce prince fut en proie, pendant les dernières années de sa vie, à une tristesse profonde, à laquelle peut-être la mort d'Abdallah qui, bien que coupable, était son fils, et peut-être aussi le supplice inhumain de Pélage qui n'était pas son fils, mais qui était innocent de tout crime, ne restaient point étrangers. Il se plaisait beaucoup dans la société de Suleyman ben Abdelgafir qui, depuis longtemps, avait renoncé aux vanités du monde, et, par sa bienfaisance, avait mérité la véné-

tion du peuple de Cordoue. Abderahman lui disait un jour que malgré la longueur et l'éclat de son règne, il n'avait eu dans toute sa vie que quatorze jours de bonheur. Il passa ses dernières années dans son superbe palais d'Azzahra; il y mourut le 20 octobre * 961, âgé de 72 ans.

§ III.

Sanche Ier, Garcie, Sanche II.

—

(905 *à* 960).

Le nouveau roi de Navarre, Sanche 1er, n'avait pas changé sa couronne de comte contre une couronne royale pour s'endormir imprudemment dans les douceurs du pouvoir, et dès qu'il fût sur le trône, il montra qu'il n'avait rien perdu de son humeur belliqueuse. On n'a pas oublié qu'il était allé au secours des Vascons aquitains, dont les Normands avaient envahi les provinces maritimes, et qu'Hafsun avait profité de son absence pour entrer en Navarre : que Sanche se frayant un passage à travers les neiges des Pyrénées, surprit les musulmans, qui vivaient dans une sécurité parfaite, qu'il en fit un grand carnage, ce qui guérit Hafsun de la tentation d'attaquer encore les Navarrais (907). Sanche, en-

* Ramadhan de l'an 350 de l'hégire.

hardi par cette victoire, pénétra dans la province d'Alava, d'où il chassa les musulmans, prit plusieurs châteaux forts, voisins de Saragosse, et s'établit en face de Logrono, sur la rive septentrionale de l'Èbre (909). Abderahman était alors en guerre avec les rebelles, et le roi de Léon faisait de son côté la guerre au calife; le roi de Navarre tira parti de ce temps de trouble pour agrandir ses domaines, auxquels il ajouta plusieurs places fortes de la rive gauche, et même quelques cantons de la rive droite. Il paraît même qu'il ne respecta pas trop les terres de son voisin le roi du Léon, car il s'empara de Logrono, de Calahorra, d'Agreda, aux sources du Duéro (916); mais il ne put empêcher Almoudhaffar, vainqueur d'Hafsun, de pénétrer dans le pays qu'il venait de conquérir et de le ravager; mais lorsque Ordogne menaça de nouveau les contrées que le Tage arrose, et qu'Almoudhaffar fut rappelé pour lui tenir tête, Sanche descendit de nouveau des montagnes, s'empara de toute la contrée qui se trouve située entre l'Èbre et les rivières d'Aragon et de Gallego, et porte le nom de la seconde de ces trois rivières. Après cette conquête, qui procurait un boulevard à la Navarre, Sanche remit sa couronne aux mains de son fils Garcie (920), et se retira dans un cloître, pour consacrer le reste de sa vie à des exercices de piété.

Mais bientôt une armée musulmane renforcée par un grand nombre d'auxiliaires africains,

se porta sur l'Èbre, menaçant la Navarre et les Pyrénées. Ordogne accourut au secours de Garcie; le vieux roi sortit de sa retraite pour se mettre encore une fois à la tête des troupes qu'il avait accoutumées à vaincre sous ses ordres; nous avons parlé de la désastreuse bataille de Salinas de Oro, où les chrétiens furent complétement battus. Sanche et Garcie allèrent s'enfermer dans Pampelune, et les vainqueurs, au lieu d'attaquer cette place, aveuglés par l'ivresse du triomphe, laissèrent derrière eux Pampelune, franchirent les Pyrénées, et de-là se précipitèrent sur la province limitrophe, où ils firent beaucoup de butin, parce qu'à leur approche tous les habitants avaient pris la fuite, sans avoir le temps de rien emporter; mais pendant leur absence, le roi de Navarre avait rallié ses troupes; des bandes nombreuses, animées par l'espoir du pillage, se réunirent sous ses drapeaux. Sanche s'empara de tous les passages des Pyrénées. Caché derrière les rochers avec les siens, il laissa les musulmans s'engager au retour dans les longs défilés qu'ils devaient parcourir. Attaqués à l'improviste par des ennemis qu'ils ne pouvaient atteindre, et qui les écrasaient sous les blocs de roche qu'ils lançaient du haut des précipices, ils furent complétement défaits, et les Navarrais inscrivirent dans leurs annales la journée de Roncal, après la journée de Roncevaux (921). Le roi Garcie profita de ces faveurs de la fortune pour en

obtenir de nouvelles; il reprit aux musulmans toutes les places qu'il avait perdues. Ce fut après cette campagne qu'Ordogne épousa la princesse Sancha, sœur de Garcie.

La Navarre jouit de plusieurs années de paix. Abderahman s'occupait alors de conquérir l'Afrique, ou plutôt la Mauritanie. Ce ne fut que vers le milieu du x[e] siècle, qu'Abderahman intervint dans les affaires de la Navarre. Il paraît que Teuda, veuve de Sanche, s'était emparée du gouvernement, et qu'elle avait enfreint les traités existants. Abderahman accourut, mais elle se soumit, et le calife plaça de nouveau sur le trône le prince Garcie. Mais quelque temps après la Navarre eut à craindre un autre ennemi, c'était le comte de Castille, le fameux Ferdinand Gonzalez, qui aspirait à la monarchie universelle de l'Espagne chrétienne. Le roi Sanche de Léon avait été détrôné et obligé de chercher un asile auprès de son beau frère Garcie, et pour mettre celui-ci hors d'état de rien entreprendre en sa faveur, il suscitait la révolte dans ses états. Les deux rois, accompagnés de la reine Teuda, prirent alors le parti d'aller à Cordoue demander du secours au calife. Celui-ci sentit qu'il ne convenait pas à ses intérêts que Gonzalez acquît cette domination à laquelle il prétendait; et il fournit des troupes aux deux rois. Sanche de Léon soumit aisément les rebelles, et Garcie livra bataille à Gonzalez, et fut assez heureux pour le vaincre et le faire pri-

sonnier. On le conduisit à Pampelune, où il fut enfermé dans un château (960); cependant au bout de trois ou quatre ans la liberté lui fut rendue, et il devint indépendant de Léon.

§ IV.

Comtes de Castille; comtes de Barcelone.

Après la mémorable bataille de Simancas, gagnée en 939, par le belliqueux Ramire II, les comtes de Castille, et principalement Ferdinand Gonzalez, qui possédait Burgos, voulurent devenir souverains dans leurs états. Ils refusaient obéissance au roi, et pour se mettre en état de lui résister, ils firent alliance avec les musulmans. On dit que le roi, informé de leurs desseins, en prévint l'exécution, en faisant arrêter Gonzalez et un autre comte, qui ne sortirent de prison qu'après avoir prêté serment de fidélité, serment qu'ils gardèrent assez mal, quoique, pour resserrer ces nouveaux nœuds, Ramire eût fait épouser à son fils Ordogne, la fille de Gonzalez *. Nous avons vu le comte de Castille em-

* La Castille, celle qu'on appelle aujourd'hui *Vieille*, porta dans les premiers temps le nom de Bardulie. C'était tout le pays situé entre Burgos et la Biscaye. Alphonse I[er] l'avait ajouté au royaume des Asturies. Lorsqu'on eut fortifié par un grand nombre de châteaux, *Castillos*, la frontière de la Bardulie du côté de la Pisuerga, la contrée prit le nom de

brasser contre son propre gendre, la cause d'un usurpateur, se réconcilier ensuite avec Ordogne,

Castille. On présume que le roi créa un comte de la frontière, afin de veiller sur les mouvements des musulmans et à la défense du pays. Le premier comte dont il est fait mention dans les chroniques, est Rodrigue ou *Rodericus*, qui en 860 peupla la ville d'*Amaja*, d'ordre d'Ordogne Ier. Vingt-quatre ou vingt-cinq ans plus tard le comte Diégo ou *Didacus* rebâtit par ordre d'Alphonse-le-Grand la ville ruinée de Burgos. Ce titre de comte était alors équivalent au mot de gouverneur; il donnait le droit ou plutôt il imposait le devoir d'administrer et de défendre le pays, mais il n'attribuait aucun droit de souveraineté. Comme Alphonse-le-Grand ajouta de nouveaux districts sur la rive gauche du Duéro au comté de Burgos, il créa de nouveaux comtes, de sorte qu'il y eût plusieurs comtes de Castille, dont il paraît pourtant que celui de Burgos était le plus considérable; mais ils n'étaient rien moins qu'indépendants, car Ordogne II, sur l'avis qu'il eût d'un projet de révolte en fit arrêter plusieurs, parmi lesquels figure Nuno Fernandez, probablement un des ancêtres de Fernando Gonzalez, et il les fit exécuter comme coupables de haute trahison en 923. Quelques écrivains prétendent que les Castillans irrités de l'exécution de leurs comtes, se constituèrent en république, sous la présidence de deux magistrats élus, dont l'un était chargé de l'administration et l'autre du commandement des armées. D'autres, plus modernes, ont traité de fable cette assertion; cependant les premiers donnent des détails précis qui semblent mériter quelque confiance. Les seconds se fondent sur ce qu'il y avait alors deux comtes de Castille, Ferdinand d'Ansuriez et Ferdinand Gonzalez. Mais tout cela peut très-bien se concilier. Rodrigue de Tolède ne nomme que deux de ces magistrats; et comme probablement leurs fonctions n'étaient que temporaires, il est probable qu'après eux on n'en élut pas d'autres, et que tout rentra dans l'ordre ordinaire; de sorte que cette république n'ayant duré peut-être qu'un an ou deux, a pu être aisément oubliée ou passée à dessein sous silence par ceux qui n'en parlent pas.

et après la mort de celui-ci, recommencer à intriguer en faveur d'Ordogne-le-Mauvais, et régner de fait sous le nom de ce prince, auquel il donna pour femme, sa fille Urraque, qu'Ordogne III avait répudiée. Lorsque Sanche eut été rétabli par les secours d'Abderahman, Gonzalez fut déclaré traître et déchu de son comté; mais le roi de Navarre, qui l'avait fait prisonnier et le retenait encore à Pampelune, lui rendit la liberté, ce qui parut annoncer de la mésintelligence entre le Léon et la Navarre, et le désir dans le roi de Navarre de se faire un allié du puissant comte de Castille.

Quant aux comtes de Barcelonne, leur histoire pendant le long règne d'Abderahman, n'offre que peu de faits intéressants. Ils vivaient aussi dans l'indépendance depuis Wifred II, quoiqu'ils reconnussent encore dans les rois de France une vaine suprématie, et ils auraient pu acquérir beaucoup de puissance dans l'état presque continuel de paix où ils vécurent avec les Navarrais et les musulmans, s'ils n'avaient suivi la coutume qui fut si longtemps fatale à leurs suzerains, de partager leurs états entre leurs enfants. Lorsque Miro succéda à Wifred II, il laissa son frère Sunier en pleine jouissance du comté d'Urgel, et à sa mort (928), il forma trois parts du reste de ses états; Séniofred eut Barcelonne, Miro eut Gérone, et Olibâ la Cerdagne et quelques cantons voisins. Comme les trois comtes étaient mineurs, l'état fut gouverné par Sunier,

leur oncle et leur tuteur, pendant plus de vingt ans, et jusqu'à sa mort, arrivée en 950. Séniofred, prince humain et pieux, prit alors l'administration de ses petits états. Il affranchit un grand nombre de serfs de ses domaines, et fit au clergé de grandes largesses. Son règne, qui, à dater de la mort de Sunier, est d'environ dix-huit ans pendant lesquels la paix ne fut point troublée, durait encore à la mort d'Abderahman.

CHAPITRE IX.

SUITE DES ROIS DE LÉON, DEPUIS LE RÉTABLISSEMENT DE SANCHE Ier JUSQU'A LA MORT DE BERMUDE III ; COMTES DE CASTILLE, DEPUIS LE RÉTABLISSEMENT DE FERDINAND GONZALEZ JUSQU'A LA RÉUNION DE LA CASTILLE ET DU LÉON SOUS FERDINAND Ier; SUITE DES CALIFES DE CORDOUE; PUISSANCE DE L'HADJIB ALMANZOR; DÉCADENCE RAPIDE ET DISSOLUTION DU CALIFAT; DIVISION DE L'ESPAGNE MUSULMANE ENTRE LES WALIS; SUITE DES ROIS DE NAVARRE, JUSQU'A LA MORT DE SANCHE-LE-GRAND; COMTES DE BARCELONNE JUSQU'A LA MORT DE BORRELL.

---

§ 1er. *Rois de Léon jusqu'à la mort de Bermude III.*

(961 *à* 1037.)

Sanche, rétabli sur son trône par les armes mahométanes, avait rallié autour de lui tous ses anciens partisans; quand il se crut assez fort pour comprimer l'esprit de révolte, il renvoya ses auxiliaires comblés de présents, et il fit partir avec eux des ambassadeurs chargés de porter au calife l'expression de la reconnaissance de leur maître, et en même temps de conclure

avec lui un traité d'alliance. Les ambassadeurs au nombre desquels était l'évêque de Léon, Velasco, lui demandèrent aussi la remise des restes du jeune Pélage qui avait été si cruellement torturé et martyrisé. Abderahman accueillit les ambassadeurs avec bienveillance et adhéra volontiers au traité proposé ; mais il éluda la demande qui lui rappelait le souvenir d'un acte de barbarie qu'il avait dû souvent se reprocher *. Sanche se montra fidèle au traité, même après la mort d'Abderahman ; car lorsque Alhakem II fit une incursion dans la Castille dont le comte Gonzalez s'était déclaré indépendant, Sanche ne demeura pas moins lié avec le calife. Il est vrai que dans ses idées non-seulement d'indépendance absolue mais encore de domination universelle, Gonzalez ne regardait pas le roi Sanche d'un œil moins jaloux qu'il ne voyait le calife lui même, et cela explique pourquoi Sanche n'intervint pas en sa faveur, quoiqu'il n'eût pas renoncé intérieurement à ses prétentions à la suzeraineté de la Castille.

Ce défaut d'intervention était contraire à la haine politique ; car la Castille était en quelque sorte le boulevard de Léon, et il ne convenait pas au roi de Léon d'abandonner la Castille à ses propres forces, surtout dans un moment où Gonzalez, trahi par la fortune à la bataille

* Ce fut Alhakem II, son successeur, qui restitua aux chrétiens le corps de Pélage.

d'Aconia, était prisonnier du roi de Navarre, Garcie. Celui-ci le sentit et rendit la liberté au comte, ce qui arrêta les progrès des musulmans. Le calife, qui naturellement préférait la paix à la guerre, renouvela le traité que son père avait fait avec Sanche : mais en même temps il en fit un avec le comte de Castille, quoique beaucoup de seigneurs castillans, léonais et navarrais, qui, rebelles à leur souverain, s'étaient réfugiés à Cordoue, cherchassent à le porter à la guerre (965) en exagérant à ses yeux la facilité des triomphes.

Cependant l'exemple que Gonzalez avait donné était devenu contagieux. Sisenand, évêque de Sant-Yago, sous prétexte de mieux résister aux Normands, qui de temps à autre menaçaient la côte, avait obtenu de Sanche la permission d'entourer la ville de fossés et de remparts; mais on s'était aperçu à temps que Sisenand n'avait entrepris ce grand ouvrage que pour se rendre indépendant, et on vint à bout de déjouer ses plans *. Bientôt après, le gouverneur de la Galice, Gonzalez, que Sanche avait créé duc, ne trouvant pas ce titre suffisant pour son ambition, se constitua en état de ré-

* Le roi le déposa et le remplaça par Rosenand ou Reodosinde, qui repoussa les Normands en 964. Mais après la mort de Sanche, Sisenand reconquit son évêché à main armée. Les Normands ayant reparu en 969, Sisenand se mit à la tête des troupes, livra bataille aux Normands à Tornellos, et tomba percé de coups.

volte. Sanche marcha contre lui; mais le lâche Gonzalez, craignant la fortune des armes, envoya au roi l'offre de sa soumission immédiate, demandant grâce pour le passé et invoquant sa clémence. Le roi accorda le pardon; il accepta même un repas que le duc lui offrit. Ce fut le dernier ; le duc l'empoisonna (967).

Dès que la nouvelle de la mort de Sanche se fut répandue en Espagne, l'ex-roi Ordogne IV alla réclamer l'intervention d'Alhakem, qui lui promit assistance s'il voulait se soumettre au tribut et devenir vassal des musulmans. Mais Sanche avait laissé pour lui succéder un fils encore enfant, nommé Ramire. Sa mère Thérèse et sa tante Elvire, qui avaient saisi les rênes de l'état, envoyèrent des ambassadeurs au calife pour solliciter de lui le renouvellement des anciens traités. Des envoyés du roi de Navarre, Garcie Sanchez, et des comtes de Barcelonne et d'Urgel arrivèrent en même temps dans le même but, les traités furent renouvelés, et la cause d'Ordogne IV fut perdue. Ce fut en cette occasion que les envoyés de la reine-mère de Léon reçurent d'Alhakem en échange des riches présents qu'ils avaient apportés, la dépouille mortelle de saint Pélage. Les premières années du règne de Ramire III, protégées par les traités de paix, furent assez tranquilles. Seulement la Galice fut inquiétée par les Normands, qui, après avoir mis en déroute les troupes que leur opposa l'évêque de

Sant-Yago, pénétrèrent dans l'intérieur du pays, pillèrent toutes les villes que des remparts ne défendaient pas, arrivèrent jusqu'à la montagne de Cebrera, d'où ils commencèrent à battre en retraite sur l'avis qu'ils reçurent que le comte de Galice avait rassemblé des troupes nombreuses et qu'il se disposait à marcher contre eux. Comme ils étaient chargés de butin, leur retraite se fit lentement; le comte les atteignit, les vainquit, tua leur chef et brûla leur flotte, de sorte que bien peu se sauvèrent (970).

Après la mort d'Alhakem II et lorsque l'ambition de l'hadjib Mohammed, connu plus tard sous le nom d'Almanzor, secondée par la fortune et surtout par la faiblesse du calife, eût atteint le but vers lequel il avait toujours dirigé ses vues, le pouvoir absolu, il se prépara pour la guerre sainte : il avait juré d'exterminer tous les chrétiens ou de périr : il périt, mais ce ne fut qu'après avoir désolé pendant bien des années l'Espagne chrétienne. Les terres du roi de Léon furent exposées les premières au fléau de l'invasion. Il y pénétra (977) avec toutes les troupes de Merida et de la Lusitanie, profitant de la sécurité dans laquelle vivaient les chrétiens sur la foi des traités pour les surprendre sans défense. Les dangers de l'invasion auraient dû réunir tous les princes chrétiens; mais soit mauvaise volonté, soit empêchement légitime, ce ne fut que la troisième ou la quatrième année que

le roi de Navarre joignit ses troupes à celles de la Castille; Ramire, occupé à réprimer des révoltes, ne put envoyer que quelques auxiliaires. Il paraît pourtant, à travers l'obscurité qui règne dans les récits des Arabes, que l'hadjib essuya des pertes qui le contraignirent à se retirer. La campagne de 982 fut beaucoup plus funeste aux chrétiens. Les musulmans, après avoir ravagé la Castille, s'enfoncèrent dans le Léon, emportèrent d'assaut Zamore et plusieurs places dont ils rasèrent les fortifications, dévastèrent tout le plat pays, brûlèrent les villages, emmenèrent près de vingt mille captifs.

Ce fut ce moment que les comtes de Léon et de Galice choisirent pour se révolter; ils ne sentaient pas que c'était en faveur des musulmans qu'ils se préparaient à combattre contre leur souverain; ils commencèrent par déclarer Ramire III déchu de la royauté, et ils élevèrent à sa place le fils d'Ordogne III, Bermude II, surnommé le *paralytique*, parce qu'en effet, de la ceinture en bas, il était privé de l'usage de ses membres. Les deux compétiteurs se livrèrent une bataille sanglante qui ne cessa qu'à la nuit, sans que la victoire se fût déclarée. Alors, comme d'un commun accord les deux armées, également affaiblies, se retirèrent avec l'intention de recommencer le combat dès qu'elles se seraient renforcées. La mort prématurée de Ramire laissa Bermude sans rival. Bermude, malgré son infirmité, était doué d'un esprit actif et ferme ;

ce fut un grand malheur pour le royaume que ce prince eût été frappé dès l'enfance d'un mal qui entravait l'exercice de ses qualités morales; il fallait le porter dans les batailles, et dans un temps où le général ne craignait pas de se mêler aux combattants, on sent que l'infirmité de Bermude devait diminuer de beaucoup l'effet de sa présence. Aussi son règne fut-il l'un des plus malheureux de l'Espagne chrétienne.

Bermude avait fait d'excellentes dispositions pour la campagne qui se préparait, et dans la première bataille qui eut lieu (983), il avait déjà mis en déroute les troupes d'Almanzor, quand celui-ci, ralliant les fuyards et les enflammant de son courage, se jeta au milieu des Léonais, décidé à périr ou à leur arracher la victoire. La fortune couronna son audace: les chrétiens à leur tour, vaincus et dispersés, coururent s'enfermer dans Léon. La saison avancée empêcha Almanzor de faire le siége de cette place. Les Léonais, qui s'attendaient à un siége pour l'année suivante, enlevèrent de leur ville tous les effets les plus précieux et les portèrent à Oviédo. Les habitants d'Astorga firent de même; on ne laissa dans ces deux villes que les garnisons nécessaires à leur défense, et les habitants, de même que tous ceux des villes ouvertes et des campagnes voisines, s'enfuirent dans les montagnes avant le printemps, qui ramena Almanzor comme ils l'avaient prévu. Ce fut sur Léon qu'il dirigea ses premiers pas,

et cette malheureuse ville, battue en brèche durant plusieurs jours, et emportée d'assaut, vit massacrer tous ses défenseurs, démolir ses maisons et raser ses fortifications en grande partie. Astorga, suivant les Arabes, eut le sort de Léon; suivant les chroniques chrétiennes, et cela est plus vraisemblable, la garnison, épouvantée par les massacres de Léon, se rendit dès la première sommation et ouvrit ses portes. Almanzor voulut pénétrer dans les Asturies; mais les forts qu'il trouva sur la route lui opposèrent une résistance qu'il ne put vaincre. L'année suivante il acheva la conquête du Léon et de la Castille, ensuite il tourna ses armes contre Barcelonne, qui depuis plus d'un siècle n'avait pas vu d'ennemis. Le comte Borrell avait rassemblé une armée, qui se dispersa dès le premier choc et courut s'enfermer dans la ville. Mais bientôt les habitants, pressés par des assauts multipliés et manquant de vivres, furent obligés de capituler; Borrell eut le bonheur de se sauver par mer. Almanzor ne se piqua pas de loyauté après sa victoire; car la capitulation que les habitants avaient obtenue fut indignement violée. En 986, ce fut le tour de la Navarre: mais il y obtint peu d'avantages: ses exploits se bornèrent à prendre et à saccager quelques villes. Comme c'était surtout le royaume de Léon qu'il voulait détruire; il fit d'immenses préparatifs pour envahir la Galice où jusque là il n'avait point pénétré, et commença par assiéger Coïmbre, qui

était de ce côté la clef des frontières de cette province, et Coïmbre, succombant après un long siége, fut détruite de fond en comble (989). Obligé ensuite de recommencer la guerre contre les comtes de Castille et de Barcelonne, qui avaient profité de son absence pour rentrer dans un grand nombre de places, ce ne fut qu'en 994 qu'il pût attaquer sérieusement la Galice par mer et par terre. Par malheur la Galice eut son comte Julien et son évêque Oppas, traîtres à leur Dieu, à leur roi et à leur pays. Ce furent le comte Rodrigue Velasquez, chef des mécontents et l'évêque de Sant-Yago, Pélage, que Bermude avait puni par la déposition de ses déportements, qui, aimant mieux trahir leur patrie et l'honneur que de sacrifier leur ressentiment, ouvrirent à Almanzor toutes les routes de la Galice et les portes de Sant-Yago. Bermude avait eu le temps d'enlever de l'église de Saint-Jacques toutes les richesses qui s'y trouvaient accumulées. Il tenta ensuite de défendre le passage: mais ses efforts ayant été impuissants, il se réfugia dans les Asturies. Les musulmans entrèrent dans Sant-Yago le 16 août 994; et ils détruisirent cette ville de fond en comble. On lit dans les chroniques espagnoles qu'une dyssenterie épidémique qui se manifesta dans le camp musulman contraignit Almanzor de donner l'ordre de la retraite. Elles ajoutent qu'il n'exécuta pas cette retraite sans être vivement harcelé par les chrétiens; mais il n'en

est pas moins vrai qu'il rentra dans Cordoue avec un butin immense, des troupeaux de toute espèce et quatre mille jeunes captifs des deux sexes. Les cloches de l'église de Saint-Jacques furent suspendues en guise de lampes dans la grande Mosquée de Cordoue.

Les princes chrétiens commencèrent alors à comprendre qu'ils ne pouvaient éviter leur ruine qu'en unissant leurs efforts pour refouler ce torrent dévastateur qui depuis tant d'années roulait la destruction et la mort sur leurs provinces. Bermude et le roi de Navarre, abjurant leur vieille haine contre le comte de Castille, amenèrent leurs troupes à sa défense; ils confièrent même à ce dernier le commandement supérieur, et par son courage autant que par ses talents militaires, Garcie Fernandez était digne de cette confiance. Il avait choisi une position excellente. Après d'inutiles efforts pour l'en expulser, Almanzor usa d'un stratagème qui lui réussit. D'après ses ordres, ses troupes eurent l'air de se retirer d'abord lentement, ensuite plus vite, de telle sorte que les chrétiens pussent croire à une retraite réelle. Il n'y crurent que trop; emportés par leur courage, ils se précipitèrent sur les musulmans avec une fureur croissante. Le comte de Castille, accoutumé aux ruses de guerre d'Almanzor, fit de vains efforts pour retenir ses guerriers; il fut même entraîné à les suivre pour les diriger et diminuer le danger s'il était possible. Quand ils

furent arrivés au lieu où Almanzor avait placé des troupes fraîches en embuscade, les fuyards firent volte-face et les chrétiens, attaqués à la fois de front et sur les flancs, ne tardèrent pas à se rompre. Ce ne fut plus un combat, mais une effroyable déroute. Pour comble de malheur, le brave Garcie Fernandez fut renversé de cheval tout couvert de blessures, et il tomba aux mains des vainqueurs. Almanzor en fit prendre le plus grand soin, mais ses blessures étaient trop graves pour qu'on pût conserver ses jours; il mourut peu de temps après. Son corps, embaumé et enfermé dans un riche cercueil recouvert d'écarlate, fut envoyé à Cordoue et remis plus tard aux chevaliers castillans qui étaient venus pour le racheter. Almanzor refusa l'argent qu'ils lui offrirent (996).

Vers la fin de la même année, Almanzor dirigea une expédition nouvelle contre le roi Bermude; mais les montagnes des Asturies lui opposèrent une barrière qu'il ne pût franchir. Il y eut même des négociations entamées qui amenèrent sinon un traité de paix, du moins quelque courte trêve; car dans les cinq ou six années suivantes il n'est fait mention que de deux expéditions, l'une au milieu de l'hiver dans la province d'Alava (997), l'autre contre la forteresse de Cervera (1000). Ce qu'on peut dire, c'est que la Castille, avant riche et populeuse, ne présentait plus que des campagnes ruinées et désertes; que le comte Sanche Garcez, suivi de ses che-

valiers, menait une vie de partisan dans les hautes montagnes de la Navarre et de la Biscaye; que les Asturiens, à la faveur de la trève obtenue par Bermude, avaient relevé la ville de Sant-Yago, mais qu'obligés de tirer de leur sol peu fécond tous leurs moyens d'existence et en même temps de les partager avec tous ces milliers de Galiciens, de Léonais et de Castillans qui avaient cherché un asile dans leurs montagnes, ils souffraient des plus dures privations. Pour comble de mal, le roi Bermude mourut (999), ne laissant pour lui succéder qu'un enfant de trois ou quatre ans, qui fut Alphonse V.

Bermude aurait été un excellent prince en des temps ordinaires; mais sa paralysie l'empêcha de faire tout ce qu'il aurait fait infailliblement s'il avait joui d'une santé parfaite. Il faut ajouter qu'on n'a pas toujours en tête des ennemis tels qu'Almanzor. On doit à Bermude des institutions sages, l'introduction du code wisigoth tel qu'il avait été promulgué sous le roi Wamba. Sincèrement attaché à la religion, il fit tous ses efforts pour rétablir la discipline ecclésiastique et faire observer les décisions des anciens conciles. Il prétendit aussi diminuer l'influence des seigneurs, afin que le pouvoir royal eût plus d'ascendant; et par là il s'attira l'inimitié des grands et des prélats ennemis de toute réforme. Aussi l'évêque Pélage qu'il avait déposé l'accusa-t-il d'irréligion, de cruauté, d'inceste, de bigamie, etc., et les seigneurs mécontents

appelèrent l'invasion sur leur propre pays. Masdeu a pleinement justifié Bermude des injurieuses imputations de l'évêque.

Après la mort de Bermude, Almanzor, se croyant dégagé des obligations que lui imposait le traité conclu avec ce prince, reprit ses projets de conquête ou d'extermination totale du nom chrétien. Il fit en conséquence d'immenses préparatifs pour une campagne définitive. Il fit venir d'Afrique des forces considérables et surtout de la cavalerie, et quand toutes ces troupes furent réunies à celles que l'Andalousie lui fournit, il s'achemina vers les sources du Duéro, au commencement de l'été de l'an 1002.

Les chrétiens avaient été heureusement prévenus de sa marche, et, comme en 995, ils sentirent que leur réunion seule pouvait les soustraire au sort qui les menaçait. Le comte Gonzalez, tuteur du jeune Alphonse, appela sous les drapeaux les Asturiens, les Galiciens et les Léonais; le comte Sanche avait réuni tous les Castillans fugitifs, et le roi de Navarre les Navarrais et les Basques. On présume que les Catalans avaient aussi fourni leur contingent de troupes. Le rendez-vous des chrétiens était aux sources du Duéro; car c'était là, disait-on, qu'Almanzor devait d'abord se rendre. Les chrétiens avaiant été bien informés; ils n'eurent pas plus tôt planté leurs tentes en ce lieu sur une colline qu'on appelait *Calat Anosor*, (colline de l'Aigle ou du Vautour), qu'ils virent ar-

river Almanzor. Toute la journée se passa en escarmouches où presque toujours les chrétiens eurent l'avantage. La bataille commença le lendemain au point du jour; la nuit sépara les combattants. On était engagé de part et d'autre avec un courage héroïque; des prodiges de valeur avaient eu lieu, et quand la nuit arriva, on se trouvait sur le même champ de bataille où l'on avait combattu tout le jour.

Les chrétiens attendaient que le jour reparût pour arracher la victoire aux ennemis par un dernier effort; mais en vain firent-ils entendre leur cri de guerre, on ne leur répondit pas. Les chrétiens, étonnés de ce silence n'avancèrent qu'avec précaution; ils avaient été si souvent victimes des ruses d'Almanzor, qu'ils craignaient une embuscade; et lorsqu'ils furent bien convaincus que les musulmans étaient en pleine retraite, il était trop tard pour les poursuivre.

On apprit plus tard que lorsqu'Almanzor fut rentré dans sa tente après que le combat eut cessé, il fit appeler ses généraux et ses principaux officiers; mais il n'y en eut que fort peu qui répondirent à son appel; tous les autres étaient morts ou dangereusement blessés. Almanzor apprit par eux qu'il avait fait d'énormes pertes qui le mettaient dans l'impossibilité de renouveler le combat avec la moindre chance de succès *. Il donna aussitôt l'ordre de la re-

* On prétend que les musulmans perdirent dans cette ter-

traite en recommandant aux généraux de faire observer le silence par leurs troupes. Comme il était grièvement blessé lui-même, et qu'il ne pouvait se tenir à cheval, ses soldats le portèrent sur leurs épaules pendant quatorze heures; ils ne s'arrêtèrent qu'à Walcorari, sur les frontières de la Castille, près de Medinacœli. Il y mourut, au bout de peu de jours, de douleur et de honte d'avoir été vaincu plus que de ses blessures, qui n'étaient point mortelles; mais il ne voulut pas qu'on le pansât (1002). Les chrétiens trouvèrent dans le camp musulman de grandes richesses.

Le fils aîné d'Almanzor avait pris le commandement de l'armée et le gouvernement de l'état, et il annonça l'intention de suivre l'exemple de son père et de diriger tous les ans deux armées contre les chrétiens jusqu'à leur entière extermination. Sanche Garcie avait repris la plus grande partie de la Castille; les Navarrais et les Léonais relevaient leurs forteresses abattues, rebâtissaient leurs villes détruites, et Abdelmelic (c'était le nouvel hadjib), n'avait ni moins de haine que son père pour le nom chrétien, ni moins de valeur et de talents militaires. Toutefois au nom d'Almanzor était attachée une sorte de prestige qui doublait le courage des musulmans, et ce prestige n'existait plus; aussi les expéditions d'Abdelmélic pendant cinq an-

rible bataille quarante mille cavaliers et de soixante à soixante dix mille fantassins.

nées consécutives (de 1003 à 1008), furent-elles en général beaucoup moins funestes et moins meurtrières. Il est fâcheux d'être obligé de dire que beaucoup de chrétiens, indignes de ce nom, combattirent dans les rangs d'Abdelmelic après avoir longtemps combattu sous les drapeaux d'Almanzor et contribué de tout leur pouvoir à la ruine de leur patrie. Par une sorte de compensation, le wali de Tolède, Abdalla ben Abdelaziz, de la tribu de Méruan, ménagea une trêve entre le roi de Léon et le calife. Il s'était depuis longtemps aperçu que l'ancien hadjib, ses deux fils et leurs partisans, qu'on distinguait par le nom d'Alameris, tendaient par d'adroites manœuvres à détrôner la famille régnante; et, comme il appartenait à la tribu opposée, il voulait empêcher Abdelmelic d'acquérir trop de pouvoir en ruinant les états chrétiens et rendre en même temps au roi de Léon le moyen de se rétablir et de consolider son trône ébranlé, ce qui lui donnerait à lui-même un allié puissant dont l'amitié lui serait avantageuse. On dit qu'une sœur d'Alphonse, devenue sa captive, ne fut pas plus tôt connue de lui, qu'il la renvoya sans rançon au jeune roi, qui, de son côté, fit passer au wali de riches présents, et que ce fut par cet incident que commencèrent des relations d'amitié entre ce wali et le roi de Léon. Abdelmelic, qui ne prit point le change sur le véritable motif qui faisait agir Abdallah, rompit la trêve et envahit

le Léon; mais il éprouva une si vive résistance dans son expédition (1008), qu'il fut contraint de ramener son armée à Cordoue. A peine arrivé dans cette ville, il tomba malade, et son mal empirant rapidement, il expira au milieu des plus vives souffrances qu'on attribua au poison.

Abdelmelic eut pour son successeur son frère Abderahman. Les alameris eurent encore assez de crédit pour le faire nommer par le faible calife; mais il prouva bientôt qu'il n'avait aucune des qualités de son père, hormis l'ambition. Une conjuration ourdie par les mérouans le renversa de son poste au bout de quatre mois, et il périt de la main du bourreau au commencement de l'an 1009. Après le supplice d'Abderahman, plusieurs factions s'élevèrent dans Cordoue, toutes se disputant le califat *. Les états chrétiens profitèrent de toutes ces divisions et du repos qu'elles leur valurent pour réparer les désastres qu'ils avaient subis. Tous les châteaux, toutes les places fortes furent relevées et leurs fortifications mises sur le meilleur pied de défense. On vit même plusieurs fois des corps auxiliaires de Catalans, de Castillans et de Navarrais combattre pour les alameris, pour les mérouans ou pour les autres factions, ce qui donnait à ces factions, sous l'apparence de secours, le moyen de s'affaiblir en

* Nous parlerons succinctement de ces révolutions dans le paragraphe suivant.

se livrant de sanglantes batailles. Ainsi tous les états chrétiens avaient repris à peu près leurs anciennes limites.

Alphonse V, délivré par la mort d'Abdelmelic d'un redoutable adversaire, commença par reconstruire Léon, qui, dévasté à deux reprises différentes, d'abord par Almanzor et ensuite par son fils, n'offrait depuis longtemps que des ruines. Cette ville fut fortifiée avec le plus grand soin, et elle fut mise sous la protection divine (1020) par un acte solennel auquel concoururent, avec tous les évêques du pays, tous les grands du royaume. Ce concile au surplus finit par prendre un caractère politique, car on s'occupa d'objets d'administration et de gouvernement. On fit aux lois existantes (le code wisigoth) de nombreuses additions auxquelles on donna le nom de *buenos fueros* (1020) ; ils se composaient de vingt-sept articles, dont les sept premiers ne concernaient que le clergé. Plus tard les fueros furent confirmés par Ferdinand Ier et par Alphonse VI, et de nouveaux chapitres ajoutés aux vingt-sept premiers; ce qui au surplus n'empêcha pas l'exécution des lois contenues dans le code wisigoth *. Alphonse ne se borna pas à reconstruire Léon; il fit aussi renaître Zamore du milieu de ses cendres. Après la réidification de Zamore, Alphonse

* On verra plus bas la Castille, la Navarre, la Catalogne, donner des fueros à leurs habitants.

passa le Duéro pour aller reprendre toutes les villes de la rive gauche du fleuve, et toutes ouvrirent leurs portes à l'exception de Viseu, qu'il fallut assiéger. Un jour qu'Alphonse faisait le tour de la ville à cheval pour chercher le côté faible de la place, afin de pouvoir donner l'assaut avec plus d'avantage, il fut atteint d'une flèche qui partit des remparts. Le coup fut mortel; il tomba de cheval et il expira au bout de deux ou trois minutes (1027, 12 mai). Il laissa deux enfants, une fille nommé Sancha et un fils âgé de douze ans, qui lui succéda sous le nom de Bermude III.

Il n'y avait guère qu'un ou deux ans que Bermude était sur le trône, lorsque le comte de Castille, Garcie Sanchez, lui envoya des députés pour lui demander la main de la princesse Sancha. Bermude ayant donné son consentement à un hyménée qui semblait devoir éteindre toutes les rancunes, Garcie Sanchez se rendit à Léon avec quelques chevaliers pour y célébrer son mariage. Au moment où il se rendait à l'église avec sa fiancée, il fut assailli par les trois fils de Vela, ancien comte d'Alava, que le comte de Castille avait expulsé de ses états. Ses trois fils avaient partagé sa disgrâce et vécu en exil à Cordoue; mais il leur avait été permis de rentrer en Castille par la médiation du roi de Léon, qui, ne pouvant oublier qu'il avait été suzerain de la Castille, voulait, dit-on, reconquérir cette suzeraineté par l'influence des

seigneurs de Vela. Garcie Sanche tomba sous les coups de ses assassins, qui, profitant du trouble qu'ils avaient causé, sortirent de la ville sans obstacle *.

Cet événement produisit de grands changements dans les états chrétiens. Sanche le Grand, roi de Navarre, en qualité d'époux de la sœur de Garcie Sanche, qui mourait sans postérité **, prit aussitôt possession de la Castille, ensuite il prit le chemin de Valence, où les meurtriers s'étaient réfugiés. A son approche, ils s'enfermèrent pour leur malheur dans le fort de Monson, qui fut emporté d'assaut. Toute la garnison fut passée au fil de l'épée; car Sanche avait juré de punir de mort non-seulement les trois seigneurs de Vela, mais encore tous ceux qui prendraient les armes pour eux. Les trois Vela furent brûlés vifs. Après cette expédition cruelle, mais nécessaire, Sanche se rendit à Burgos où il se fit reconnaître comte de Castille. Bientôt Sanche chercha querelle à Bermude au sujet de la ville de Palencia, qu'il fit reconstruire comme dépendante de la Castille,

* Dunham soupçonne Bermude, enfant de treize ou quatorze ans, d'avoir trempé dans le complot. M. Dunham dût-il dire encore avec l'urbanité qui lui est ordinaire, que tous ceux qui ne sont pas de son avis se trompent grossièrement en avançant des faits faux, mentent, etc. nous ne croyons pas sans nécessité, surtout de la part d'un enfant, à des crimes qui ne sont point prouvés; et dans ce cas, pourquoi former d'injurieux soupçons?

** Il n'avait guère que dix-sept ou dix-huit ans.

quoiqu'elle fît évidemment partie du royaume de Léon. Bermude était dans ce moment (1032) occupé à faire la guerre à des rebelles, et malgré la situation embarrassée où il se trouvait, il ne voulut pas se laisser dépouiller sans résistance. Il prit les armes ; mais malgré son courage, il n'était pas en état de lutter contre le roi de Navarre, qui envahit sans délai le Léon, et s'empara de la place d'Astorga. Bermude accourut alors de la Galice, où il était allé chercher des renforts. Au moment où la bataille allait commencer, les deux armées en présence n'attendaient plus que le signal, les évêques qui, suivant l'usage, avaient accompagné leurs souverains, s'interposèrent efficacement et ménagèrent entre les deux rois un traité par lequel Bermude donnait au second fils du roi de Navarre, le prince Ferdinand, la main de sa sœur Sanche et les terres comprises entre la Cea et le Pisuerga. De son côté Sanche abandonnait à son fils la Castille, qu'il gouvernerait avec le titre de roi. Le mariage fut célébré peu de temps après à Sahagun, et le roi de Navarre, qui sentait peut-être sa fin prochaine, fit entre ses autres enfants le partage du reste de ses états : Garcie l'aîné eut la Navarre, la Biscaye et le district de Rioja sur l'Èbre ; Gonzalez, le plus jeune, eut la petite province de Sobrarbe, au pied des Pyrénées, avec le titre fastueux de roi. Il y avait encore un fils naturel nommé Ramire ; Sanche lui donna un district peu étendu entre

la Cinca et l'Ara, aussi avec le titre de royaume. Ce partage était à peine consommé, que Sanche le Grand mourut chargé de gloire et d'années (1035, février).

Bermude ne fut pas plus tôt instruit de la mort de Sanche, qu'il se flatta de pouvoir reprendre les terres qu'il avait données entre la Cea et la Pisuerga; Ferdinand, trop faible pour résister seul au roi de Léon, demanda du secours à son frère Garcie qui accourut en personne. Les deux armées se rencontrèrent dans la vallée de Tamaron, sur les bords de la rivière de Carrion, et aussitôt l'action s'engagea; on assure que la victoire se déclarait déjà pour les Léonais, lorsque Bermude se précipita au milieu de la mêlée où il crut voir les deux frères qu'il cherchait pour les combattre et il n'y trouva que la mort (1037). Il tomba de cheval percé d'un coup de lance; suivant les uns, ce coup partit d'une main inconnue; suivant son épitaphe existante dans la cathédrale de Léon, il aurait péri de la main même de son beau-frère. Dès que les Léonais eurent acquis la certitude que Bermude était mort, car ils ne l'avaient cru d'abord que blessé et ils avaient tâché de le replacer à cheval, ils se débandèrent et se mirent à fuir; mais ils ne furent point poursuivis. Ferdinand, qui allait hériter du royaume de Léon, comme Sanche son père avait hérité de la Castille, voulut épargner le sang des Léonais qu'il devait gouverner, et le

carnage cessa. Bermude n'avait eu qu'un seul fils, et cet enfant venait de mourir peu de jours après sa naissance ; le trône appartenait donc à sa sœur Sancha, épouse de Ferdinand. Ainsi se trouvèrent réunies sur la même tête les deux couronnes de Léon et de Castille. La cérémonie du couronnement de Ferdinand se fit presque immédiatement à Léon sans avoir éprouvé aucune opposition. Bermude avait régné dix ans. On dit qu'il était très-instruit pour son temps, ce qui était d'autant plus remarquable qu'il était encore fort jeune et qu'il avait passé dans les camps la plus grande partie de son règne.

§ II.

Suite des comtes de Castille, depuis le rétablissement de Fernand Gonzalez jusqu'à la réunion de la Castille et du Léon.

(965 *à* 1033.)

Fernand Gonzalez avait contraint le roi de Léon à reconnaître son indépendance ; libre du joug, il donna un libre cours à sa haine contre le nom musulman ; et comme en général tous les chrétiens partageaient ce sentiment, et que d'ailleurs Gonzalez avait une réputation de bravoure et de talent qui n'était pas usurpée, une infinité de guerriers venaient, de toute l'Espagne chrétienne, se ranger sous sa bannière et

grossir son armée. Cependant ses fréquentes incursions chez les Sarrasins excitèrent des craintes dans l'esprit du calife Alhakem qui, voulant détruire la puissance du comte, ou du moins réprimer son audace croissante par le succès, se prépara de son côté à la guerre, à laquelle il appela tous les musulmans en lui donnant le nom de guerre sainte. Il obtint des avantages que les Arabes ont sans doute exagérés, mais qui furent réels, Alhakem ne rentra dans Cordoue qu'avec de riches dépouilles et de nombreux captifs. C'est que, dans l'intervalle qui s'était écoulé entre l'avénement du calife et l'invasion de la Castille, Fernand avait été fait prisonnier par le roi de Navarre; qu'en le perdant les Castillans avaient perdu leur plus ferme appui; et que sa femme Urraque, qui avait pris le gouvernement, n'était pas en état de résister seule aux efforts réunis des musulmans et du traître comte d'Alava Vela. La Castille était presque tout entière tombée au pouvoir des musulmans. Ce fut probablement la crainte d'avoir de tels voisins qui détermina le roi de Navarre Garcie à rendre au comte la liberté. Il semble même que la Navarre était dans le même temps attaquée et menacée par le wali de Saragosse. Dès que Fernand Gonzalez eut repris le commandement de l'armée, la face des affaires changea; et si, dans l'état presque désespéré de dénûment où il trouva ses états, il ne put faire de conquêtes, il arrêta du moins les pro-

grès du calife qui se décida, peu de temps après, à faire la paix avec les Castillans, ou, comme le disent les Arabes, à la leur accorder (965). Cette paix fut renouvelée cinq ans après par le calife que les fatimites d'Égypte menaçaient de dépouiller de l'Afrique, après avoir défait ses troupes dans le voisinage de Tanger.

Après la mort de Fernand Gonzalez (970), qui avait assuré l'indépendance de la Castille, Garcie Fernandez, son fils, eut à lutter contre ce redoutable Almanzor qui, dans une série de campagnes désastreuses pour les états chrétiens, les réduisit aux plus cruelles extrémités. Sept ans s'étaient écoulés depuis le dernier traité de paix, et le comte Vela, réfugié à Cordoue, n'avait cessé d'exciter le belliqueux musulman contre son pays; enfin une première expédition eut lieu (978) contre les princes voisins des terres du calife, et il est probable que ce fut la Castille qui eut à subir les premiers coups. Quatre ans après, la Castille éprouva une dévastation totale; les forts seuls résistèrent. Ce fut le wali de Tolède, Abdalla ben Abdelaziz qu'Almanzor chargea de cette expédition, tandis qu'avec une autre armée il portait lui-même la désolation dans le royaume. Lorsqu'il eut pris (985) Léon et Astorga et ajouté Barcelonne à ses conquêtes, il dirigea ses armées contre la Navarre et successivement contre la Galice, et partout la fortune accompagna ses pas. Il faut convenir que les chrétiens, par leurs que-

relles intestines et leurs révoltes continuelles, méritaient bien que la Providence les livrât à leurs ennemis. La Castille était subjuguée presque en totalité. Quelques forteresses, qu'à force de bravoure, le comte Garcie Fernandez avait conservées ou reprises, composaient tous ses états, et ce fut ce moment que son propre fils, Garcie Sanchez, choisit pour se révolter contre son père. Que peut-on dire de la conduite insensée de ce fils rebelle? C'était un tombeau qu'il disputait à l'auteur de ses jours. L'importante forteresse de Saint-Etienne-de-Gormaz et celle de Clunia ou Coruna, tombèrent de nouveau dans les mains des musulmans; et l'année suivante, lorsque ceux-ci se présentèrent, ne trouvant rien qui les arrêtât, ils arrivèrent sans obstacle aux rives du Duéro entre Alcocer et Langa. Ce fut là que se livra cette bataille fameuse (995) où le malheureux comte de Castille Garcie Fernandez fut fait prisonnier. Nous avons dit plus haut qu'il mourut peu de jours après de ses blessures. Le comte Sanche Garcez recueillit alors le fruit amer de sa révolte; la Castille n'était plus pour lui qu'un vain nom; il était réduit à vivre errant et fugitif dans les montagnes de la Navarre, de la Biscaye ou des Asturies, traînant après lui quelques chevaliers castillans que la nécessité avait attachés à son sort. La victoire de Calat-Anosor sauva l'Espagne chrétienne (1002). Les Léonais, les Navarrais, les Castillans et les Catalans s'étaient réu-

nis contre l'implacable ennemi commun. Encore une bataille perdue et c'en était fait peut-être en Espagne du nom chrétien; ils avaient senti enfin que, divisés, ils seraient vaincus, et ils avaient serré leurs bataillons.

La mort d'Almanzor laissa respirer les chrétiens. Sanche Garcez avait hérité de son père et de son grand-père la bravoure et le talent. Il reconquit en un an la plus grande partie de ses états; et, comme cela était arrivé au temps de Fernand Gonzalez, tous les chrétiens courageux et amis de leur pays venaient se ranger sous les drapeaux du belliqueux Sanche. Abdelmelic, fils et successeur d'Almanzor, fit encore beaucoup de mal aux chrétiens; mais ce fut principalement le Léon qui eut à souffrir de ses incursions sous un roi enfant. Après la mort d'Abdelmelic, Sanche acheva de recouvrer ses places fortes; il aida même l'un des compétiteurs pour la possession du califat, à s'emparer de Cordoue, et il revint dans ses états avec de riches présents et un traité qui le laissait en possession de toutes ses conquêtes. Ce fut après son retour de cette expédition (1012), que le comte Sanche accorda aux villes de la Castille un droit municipal particulier, sous le nom de *fueros;* pour mieux dire, il confirma et il étendit les droits dont ces villes avaient joui, de sorte qu'à dater de ce moment, ce qui n'avait été qu'un usage, une coutume, devint une disposition légale. Sanche cependant ne perdait pas de vue

son projet conçu depuis longtemps de donner à la Castille des frontières qu'il ne fût point facile aux musulmans de franchir; il y réussit en s'emparant de toutes les forteresses situées sur le Duéro et dans les montagnes de Ségovie, ce qui ne fermait pas seulement la Castille à ses ennemis, mais ce qui encore lui ouvrait à lui-même l'entrée de la province de Tolède. Sanche Garcez mourut au commencement de l'an 1021 ne laissant qu'un fils âgé de dix ans, qui lui succéda sous le nom de Garcie Sanchez, et deux filles dont l'une avait épousé le roi de Navarre, et l'autre le jeune roi de Léon, Bermude III. Pendant la minorité de Garcie Sanchez, sa mère Urraque gouverna le royaume en qualité de régente jusqu'à sa mort, que suivit de près celle de son fils, traîtreusement assassiné par les trois fils du comte Vela * (1027). Il paraît même qu'Urraque périt aussi de mort violente à Covarrubias. Nous avons vu le roi de Navarre devenir comte de Castille, céder le comté à son fils Ferdinand, qui, par son mariage avec la sœur de Bermude et la mort de celui-ci sans enfants, devint roi de Léon et de Castille. Ce dernier nom ne tarda même pas à prévaloir sur celui de Léon et l'on finit par dire roi de Castille et de Léon, comme on avait dit roi de Léon et des Asturies après la conquête de Léon.

* Voyez ci-dessus p. 246.

§ III.

Décadence et fin du calificat; suite des Califes de Cordoue depuis la mort d'Abderahman III, jusqu'à la dissolution du califat; Alhakemi II, Hixem II, l'Hadgib Almanzor et ses fils; Mohammed II, Soliman Ali ben Hamud, Abderahman IV, Atcasem, Abderahman V, Mohammed III, Yaya, Hixem III.

(961 *à* 1037.)

Alhakem II monta sur le trône aussitôt après la mort de son père; il était déjà dans sa quarante-huitième année, mais on ne s'apercevait pas de son âge en le voyant, tant il était d'un extérieur agréable et d'une physionomie prévenante, bien qu'il eût l'air sérieux que donne une longue application à l'étude; la cérémonie de son couronnement se fit avec beaucoup de pompe, mais il n'en conserva pas moins ses habitudes exclusives du faste pour lui-même. Les fêtes somptueuses étaient pour le peuple et pour les étrangers qu'un motif quelconque attirait à Cordoue; il gardait pour lui les manières simples et bienveillantes qui l'avaient fait chérir de tous ceux qui l'approchaient. Il conserva la paix avec le roi Sanche de Léon que son père Abderahman avait replacé sur le trône; mais il fit la guerre au comte de Castille auquel

il enleva plusieurs places; ce fut pendant que le comte Gonzalez était prisonnier du roi de Navarre. Les écrivains arabes parlent de grandes victoires remportées par le calife pendant cinq ou six années consécutives; mais comme il paraît, d'après eux-mêmes, que toutes ces grandes batailles eurent pour résultat la prise de trois forteresses peu importantes, deux dans la Navarre, une dans la Castille, on peut révoquer en doute leurs assertions ou ne les admettre qu'extrêmement réduites.

Cette guerre sainte ne se fit qu'avec peu de vigueur. Outre que le calife était naturellement enclin à la paix, il était obligé de diviser ses forces, tantôt pour les opposer aux Normands qui menaçaient Lisbonne, tantôt pour les envoyer en Afrique défendre les conquêtes qu'Abderahman avait faites. Aussi on le vit accueillir avec empressement les ouvertures de paix qui furent faites, conclure un traité définitif avec tous les princes chrétiens, et, quand ce traité fut signé, répondre aux walis des frontières qui, excités par les transfuges léonais ou castillans, voulaient le pousser à la guerre : « Soyez fidèles à vos engagements, car si vous les violez, Dieu vous en demandera compte *. » Tranquille du côté des chrétiens, Alhakem porta sur l'Afrique sa sollicitude.

Les Maures étaient restés fidèles depuis la

* C'est un passage du Koran.

mort d'Abderahman, ou du moins ils avaient contenu pendant six ou sept ans leur esprit remuant et mobile. L'Afrique ou Mauritanie était gouvernée par l'édrisite Althasan ben Kenouz, qui faisait sa résidencè à Biserte. Il reconnaissait la suprématie du calife de Cordoue ; mais c'était moins par esprit de fidélité que par crainte; il se trouvait placé entre les fatimites et les ommeïahs, et obligé de subir le joug des uns ou des autres, il se tourna du côté de celui qui était plus heureux ou plus fort. Quand les fatimites recommencèrent la guerre (967), comme ils avaient une armée nombreuse et que le calife de Cordoue n'avait au contraire en Afrique qu'un petit nombre de soldats, Aben Kenouz se tourna du côté des premiers, et ce fut avec son secours que le général fatimite, Balkin ben Zeiri, défit les Zénètes, s'empara de la Mauritanie entière et y fit proclamer le fatimite Moez (970). Alhakem fit partir des troupes sous les ordres de Dshaffer ben Ali, capitaine expérimenté, et dès son arrivée, Dshaffer battit complétement les fatimites en plusieurs rencontres. Le rusé Balkin, craignant de perdre sa conquête, employa pour la conserver l'or au lieu du fer; il corrompit tous les chefs zénètes qui jusque-là s'étaient montrés si exclusivement dévoués à la cause du calife, et les perfides zénètes qui s'étaient vendus s'engagèrent même à livrer à Balkin, Dshaffer mort ou vif. Celui-ci, informé à temps de la conspi-

ration formée contre ses jours, fut contraint de repasser en Espagne avec les troupes qu'il avait amenées.

Peu de temps après, on reçut la nouvelle à Cordoue que le fatimite Moez s'était mis en possession de l'Égypte. Cet accroissement de puissance l'aurait rendu très-dangereux pour les Andalous, s'il avait aussi gardé la Mauritanie. Alhakem résolut donc à tout prix de la reconquérir. Une nouvelle armée fut transportée en Afrique; mais en arrivant elle y essuya une défaite complète. Une troisième armée fut réunie, plus forte encore que les deux premières, et mise sous les ordres de Galib, à qui le calife recommanda d'employer, concurremment avec la force incertaine des armes, la force irrésistible de l'or, comme avait fait Balkin. Alhakem présumait avec raison que des hommes assez lâches pour se vendre une fois, restent toujours à la disposition de l'enchérisseur qui leur offre le plus d'avantages. Galib se conforma aux intentions de son maître. La plus grande partie des chefs zénètes abandonnèrent la cause d'Aben Kenouz. Celui-ci, battu en plusieurs rencontres et contraint de se renfermer dans une forteresse, fut bientôt réduit par le défaut d'eau et de vivres à la nécessité de capituler. Galib l'amena lui et toute sa suite à la cour d'Alhakem, qui lui fit l'accueil le plus capable de lui faire oublier qu'il était prisonnier; mais des fers dorés sont toujours des fers. Aben Kenouz le

sentit; il demanda la permission de passer en Afrique; ce qui ne lui fut accordé que sous la condition qu'il n'entrerait pas dans la Mauritanie. Il se retira auprès du fatimite, qui lui fit, dit-on, de brillantes promesses, mais qui, trop occupé à consolider son propre pouvoir en Égypte, ne put rien entreprendre en faveur de son hôte. Alhakem ne survécut pas longtemps à sa conquête; il mourut d'apoplexie l'an 366 de l'égyre (976).

Ce prince protégea les savants et les poètes, parce qu'il était lui-même poète et savant. Il avait réuni, soit en les achetant, soit en les faisant copier, une telle quantité de livres qu'on dit que sa bibliothèque, dite de Mérouan, comprenait six cent mille volumes; le seul catalogue de ces ouvrages remplissait quarante-quatre volumes d'un très-grand format. Avant son avénement, il remplissait lui-même en grande partie les fonctions de bibliothécaire; plus tard il confia ce soin à son frère Abdelaziz, qui n'aimait pas moins que lui les lettres et la poésie. L'exemple du prince excitait l'émulation des sujets. Un alfaki de Tolède, très-riche et ami des sciences, avait fondé chez lui une véritable académie; Alhakem le nomma grand cadi de la province. Dans ces réunions, il était d'abord question de quelque point du Coran, après quoi on s'occupait de sciences, de poésie ou d'arts. Le goût de l'érudition et de la poésie était devenu si général à cette époque, que beaucoup de

femmes s'adonnèrent aux lettres et à l'art des vers, et qu'un grand nombre s'y distinguèrent. Tous les écrivains arabes parlent avec enthousiasme d'une jeune esclave du calife, laquelle joignait à la connaissance de la grammaire, de l'histoire, de l'arithmétique, de l'astronomie, etc., un talent extraordinaire pour la versification, beaucoup d'éloquence et une écriture si belle, qu'Alhakem l'employa souvent pour écrire ses dépêches, surtout quand il voulait que le contenu en fût secret. Beaucoup d'autres femmes partageaient avec Lobna l'estime et l'admiration des savants.

Mais comme il ne suffit point pour le bonheur du peuple de propager les lumières et d'encourager le talent par des récompenses, le calife, dont la passion constante fut de rendre heureux ses sujets, favorisa de tout son pouvoir l'agriculture, établit des aqueducs et des réservoirs d'eau, fit dessécher des marais et défricher des terrains incultes, planter des arbres fruitiers et attribuer à chaque climat ceux qui lui convenaient le plus. Mais la culture de la vigne le trouva peu favorablement disposé; car malgré la prohibition du prophète, l'usage du vin était généralement répandu, même parmi les imans et les alfakis *. Le calife, strict observateur des préceptes du Coran, ne trouva pas

* Les musulmans appellent ainsi les personnes consacrées au culte.

de meilleur expédient pour obliger ses sujets à les garder que de faire arracher les vignes. Il n'en laissa subsister que quelques-unes afin d'avoir du raisin, dont l'usage était permis.

Hixem II, enfant de dix ans, faible et sans caractère, fut proclamé calife immédiatement après la mort de son père Alhakem. On lui donna le surnom d'*Almuyad-Billah* (favorisé de Dieu), surnom dont le sens fut, pendant toute la vie de ce malheureux prince, démenti par les événements. La sultane-mère, Sobeiha, avait acquis dès le vivant même d'Alhakem une influence qu'elle conserva; la régence lui fut donnée ou pour mieux dire elle s'en saisit. Cette femme était gouvernée elle-même par son secrétaire, Muhammed ben Abdallah ben Ali Amer. A l'extérieur le plus noble et le plus séduisant, Muhammed joignait de rares talents et une valeur extrême. Sobeiha lui confia l'administration de l'état avec le titre de hadjib, bien qu'il y eût un premier ministre qui avait joui de toute la confiance du calife, et qui n'avait été ni destitué ni appelé à d'autres fonctions. Le jeune Hixem était tenu en quelque sorte prisonnier; il n'était possible de le voir qu'en présence de Muhammed, et au lieu de soigner son éducation, on ne cherchait qu'à lui inspirer le goût du plaisir afin de l'amollir et de l'éloigner des affaires. Un oncle d'Hixem entreprit de le tirer de cette odieuse tutelle; il périt assassiné. Muhammed, après cet attentat, ne

devait pas épargner tous ceux qui ne lui montraient pas un dévouement sans bornes. Les uns furent privés de leurs emplois; d'autres, sous divers prétextes, furent sacrifiés. L'ancien hadjib lui-même, après avoir vu périr son propre fils, accusé d'avoir rendu aux Africains une place qu'il ne pouvait plus défendre, fut arrêté, dépouillé de sa dignité, privé de ses biens et jeté dans un étroite prison. Muhammed n'osa pas d'abord le faire périr, parce qu'il craignait quelque réaction de l'opinion publique; mais lorsqu'il eut fait plusieurs campagnes contre les chrétiens et qu'il revint sûr du dévouement de l'armée qui lui avait décerné le nom d'Almanzor (le victorieux ou le défenseur), il crut pouvoir sans danger satisfaire sa haine, et le malheureux Dshaffer, après quatre ans d'une dure captivité, fut étranglé dans sa prison. Almanzor ne se montra guère plus délicat envers le général Galib, le conquérant de la Mauritanie, dont il avait même épousé la fille; il n'attenta pas à sa vie, mais il l'éloigna de la cour. Il écarta pareillement de toutes les avenues du pouvoir tous ceux qui pouvaient lui causer le moindre ombrage; aussi sa puissance devint telle, qu'il ne lui manquait absolument que le nom de calife, mais il en exerçait toute l'autorité, et s'il laissa vivre le faible Hixem, ce fut peut-être par ménagement pour Sobeiha; mais ce fut surtout parce que ce prince vivait confiné dans son palais ou dans ses jardins

d'Azzahra, d'où il ne songeait pas même à sortir, occupé sans cesse des plus frivoles amusements. Il n'était fait mention de lui ni dans les actes publics ni dans les inscriptions qu'on plaçait sur les monuments publics. Son nom n'était prononcé qu'à la Chotba; on le gravait aussi sur les monnaies, encore Almanzor partageait-il avec lui ce double privilége. Quand Hixem allait à la mosquée, il ne quittait pas sa tribune grillée, et soit à l'aller soit au retour il était entouré de sa garde, de sorte qu'il était bien difficile de le voir et à peu près impossible de l'approcher. On sent que dans un tel état de dépendance Hixem n'exerçait aucune autorité. Quant à Sobeïha, elle conserva pendant quelque temps une ombre de pouvoir; mais de jour en jour cette ombre même s'affaiblissait; elle finit par se dissiper. Ce fut vers ce temps (979) qu'Almanzor fit construire hors de Cordoue un palais somptueux qui le disputait en richesse à celui d'Azzahra; il lui donna le nom d'Azzahira; deux ans après le palais était presque terminé. Il réunissait à tous les avantages d'un séjour consacré aux plaisirs ceux d'une place de guerre; c'était un véritable château-fort où l'on pouvait soutenir un siége. Bientôt des édifices nouveaux s'élevèrent autour d'Azzahira; de sorte qu'en peu de temps il se forma là une ville nouvelle dont les faubourgs touchaient ceux de Cordoue.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'il avait revêtu ses fils, ses parents et ses amis des plus

hauts emplois et que les Alameris seuls jouissaient de sa faveur *; qu'ils obtinrent le gouvernement des provinces, le commandement des armées et les postes où ils pouvaient acquérir du crédit, de la renommée et de la fortune. Son fils aîné Abdelmelic, auquel il avait donné une brillante éducation, se rendit de bonne heure à l'armée pour y apprendre l'art de la guerre par la pratique. Quand ce jeune homme eut donné assez de preuves de courage et de talent, il lui donna le commandement d'une armée qu'il envoya en Afrique, et Abdelmelic répondit aux vœux de son père, car il vainquit le dernier émir de la race d'Édris, Alhasan-ben Kenouz, et le fit prisonnier, ce qui lui valut le nom d'Almoudhaffar. A son retour en Espagne (985), il épousa la belle Habiba, mariage qui se fit avec des solennités extraordinaires dans les jardins et le palais d'Almounia, voisins d'Azzahra, et le calife à cette occasion donna aux nouveaux époux ces superbes jardins, qui depuis ce moment furent nommés *Alameria*.

Almanzor avait fait promettre à l'émir Édriside tout ce qu'il demandait; mais à peine Aben Kenouz fut-il arrivé en Espagne, que l'ordre donné d'avance de le mettre à mort fut exécuté. Si par cet odieux manque de foi Almanzor crut avoir assuré sa domination en Afrique, il

* Ses partisans portaient le nom d'Alameris parce qu'ils appartenaient à la tribu d'Amer.

se trompa; car aussitôt qu'Abdelmelic fut parti, Balkin ben Zeiri, émir de Tunis et ancien général du fatimite Moez, se porta sur Fez avec une puissante armée, et s'empara de la ville. Almanzor envoya une armée qui rétablit en partie la domination des Omeïhas; mais le nouvel émir qu'il nomma, Aboulbebar, ne fut pas plus tôt en possession de Fez et des présents que lui envoyait Almanzor pour s'assurer de sa fidélité, qu'il se mit sous la protection des Fatimites. Almanzor tenta pour lors de gagner un chef zénète, Zeiri ben Atia, qui depuis longtemps était ennemi déclaré des Omeïhas. Il lui offrit le gouvernement de toute la Mauritanie s'il voulait se charger d'en faire la conquête avec les secours qu'il lui enverrait. Zeiri accepta cette proposition; il vainquit Aboulbebar et s'empara de toutes les provinces qu'il avait possédées; mais ce fut pour se rendre lui-même indépendant. Pendant quelque temps il dissimula ses intentions, il accepta même l'invitation d'Almanzor de venir à Cordoue, mais il choisit le premier prétexte qui se présenta pour retourner en Afrique; là, il jeta le masque et il commença d'exercer une autorité tout-à-fait indépendante. C'était en quelque sorte une déclaration de guerre, et Almanzor n'était pas homme à reculer. Toutefois la première armée qu'il envoya fut battue complètement. Sur la nouvelle de ce désastre, il fit partir de nouvelles troupes sous les ordres d'Abdelmelic, et celui-ci justifia de

nouveau la confiance de son père; Zeiri, complètement défait et dangereusement blessé, fut heureux de pouvoir se sauver avec un petit nombre des siens. Abdelmelic, nommé par son père émir de Mauritanie, fit dans Fez une entrée triomphante; mais bientôt après il fut rappelé à Cordoue pour y surveiller les Merouans ou partisans des Ommeïahs, tandis qu'Almanzor continuait ses incursions dévastatrices dans les états chrétiens. Zeiri de son côté avait tenté de s'emparer de quelques contrées de l'intérieur, mais il fut obligé de livrer des combats opiniâtres. Il termina sa carrière devant la ville d'Abchir dont il faisait le siége (1001); il combattit de sa personne avec tant d'ardeur pour repousser une sortie, que les blessures qu'il avait précédemment reçues se rouvrirent, et le sang coula si abondamment, sans qu'on pût l'arrêter, qu'il expira au bout de quelques heures.

Nous ne reviendrons pas sur les campagnes d'Almanzor contre les chrétiens. On a vu le comte de Castille sans états, Barcelonne dévastée, le Léon subjugué, la Galice et la Navarre plus qu'à demi conquises. Les chrétiens se voyaient presque ramenés au temps de Pélage, où ils n'eurent pour asile que les rochers sauvages des Asturies; on peut même croire que si Almanzor ne réussit point, ce fut parce qu'aveuglé par la haine, il laissait trop voir qu'il ne combattait que pour exterminer; ce qui donnait aux chrétiens le courage du désespoir en les plaçant dans

l'alternative cruelle de la mort ou d'un esclavage pire peut-être que la mort.

L'armée pleura sincèrement Almanzor, car elle perdait l'homme qui, pendant vingt années consécutives, l'avait conduite à la victoire, et qui avait d'ailleurs pour ses soldats l'affection d'un père. Il fut enseveli à Medina-Cœli dans les habits mêmes qu'il portait le jour du combat de Calat-Anozor, et l'on répandit sur son corps la poussière qu'il avait rapportée de ses batailles *. Il avait gouverné l'état pendant vingt-cinq ans sous le titre modeste de hadjib, mais avec tous les attributs de la souveraineté. S'il ne détrôna point le calife, c'est qu'il voulait attendre que la dynastie s'éteignît d'elle-même afin d'éviter toute commotion dans l'état. On peut le comparer à Charles-Martel qui régna sous le nom de maire du palais. Son fils Abdelmelic aurait fini sans doute par monter sur le trône s'il n'était mort à la fleur de l'âge. Celui-ci prit de lui-même le titre et les fonctions de hadjib, comme une partie de l'héritage paternel, sans que personne songeât à les lui contester. Il est vrai qu'il jouissait d'une grande considération personnelle qui lui avait donné beaucoup d'amis; le calife devint son prisonnier.

Abdelmelic, qui voulait comme son père sub-

* Chaque fois qu'il revenait du combat, il faisait enlever la poussière qui couvrait sa figure, ses mains et ses vêtements, et on la gardait avec soin dans une boîte; il avait destiné de bonne heure cette poussière à l'usage auquel on l'employa.

juguer les états chrétiens, commença par se débarrasser de la guerre d'Afrique en confirmant dans les fonctions d'émir le fils de Zeiri, Almaan, qui eut l'air de se soumettre à la suzeraineté des Ommeïahs de Cordoue, mais qui au fond se conduisait en souverain indépendant. Abdelmelic ne put rien faire de bien important puisqu'au bout de six ans (1008) il suivit son père dans la tombe; cependant on lui attribue l'honneur d'avoir mis la marine sur un pied respectable. Ses vaisseaux s'étaient emparés du domaine de la Méditerranée, et ils insultaient impunément les côtes de l'Italie. De même qu'Almanzor, il protégea spécialement les sciences et les arts, et combla de bienfaits ceux qui s'y distinguaient.

Abderahman, frère et successeur d'Abdelmelic, confirma l'émir Almaan ben Zeiri dans sa charge; il lui renvoya même son fils Manser qui était à Cordoue en qualité d'otage. C'était dispenser Almaan des ménagements qu'il avait gardés jusque là; aussi ne tarda-t-il pas à se révolter ouvertement contre cette vaine ombre de suzeraineté qui blessait vivement son orgueil. Le nouvel hadjib commit une faute bien plus grave en s'arrogeant le nom d'Annasir Ledinallah qu'avait porté Abderahman-le-Grand, et en aspirant ouvertement au califat. Comme Hixem n'avait point d'enfants, il voulut le contraindre à le désigner comme son héritier. Les Merouans alarmés coururent aux armes; ils se donnèrent

pour chef un petit-fils du calife Abderahman, nommé Muhammed, et se réunirent sur les frontières de la Castille. L'hadjib rassembla sa garde et la cavalerie africaine pour marcher à sa rencontre. Muhammed divisa ses forces, il en laissa une partie pour tenir tête à l'hadjib, et prenant avec l'autre des chemins détournés, il alla s'emparer de Cordoue et de la personne du calife, et fit proclamer la déposition d'Abderahman. Ce dernier revint en toute hâte à Cordoue ; ce fut pour y trouver la mort ; le peuple sur lequel il comptait se déclara pour Muhammed qui le fit prisonnier et le fit attacher à une croix. Tous ses partisans furent forcés de se cacher pour se soustraire aux poursuites, et le palais d'Azzahira construit à grands frais par Almanzor fut pillé par la populace et détruit jusqu'aux fondements. Muhammed fit pareillement abattre tous les monuments qui pouvaient rappeler le souvenir des Alameris. Dans sa haine profonde, il voulait anéantir jusqu'à leur nom.

Muhammed recueillit la dépouille d'Abderahman, et le malheureux calife ne fit que changer de geôlier; mais le nouvel hadjib, pour plaire au peuple qui détestait les Africains, bannit de Cordoue et d'Azzahra toutes les troupes africaines, et il se fit des ennemis dangereux. Ensuite il éloigna des emplois tous les Alameris qu'il remplaça par ses partisans. Cela fait, il fit publier que le calife était dangereusement malade, et quelques jours après on annonça son

décès. On prétend qu'il avait eu d'abord l'intention de faire périr Hixem, et qu'il fut détourné de ce projet par un slave nommé Wada, qui tout en montrant du zèle pour ses intérêts était intérieurement dévoué au calife. On ajoute qu'on enleva dans la nuit un chrétien qui, pour son malheur, avait quelque ressemblance avec le calife, qu'il fut étouffé et qu'on le plaça dans le lit d'Hixem. Le cadavre fut enseveli avec beaucoup de pompe, et on lui érigea un tombeau dans une des cours de l'Alcazar (1009). Muhammed se fit alors proclamer sous le nom de *Al Mahadi Billah* (qui réconcilie les cœurs avec l'aide de Dieu).

Cependant les Africains avaient résisté à l'ordre de départ qu'ils avaient reçu; le peuple de Cordoue voulut les chasser de la ville, et le sang coula dans les rues. Ils furent forcés de quitter leur caserne, toutefois la victoire coûta cher aux Cordouans. Les deux chefs africains avaient péri, mais leurs soldats n'en parurent que plus irrités; ils remirent le commandement au jeune Soliman, qui avait donné des preuves d'un talent égal à son courage. Celui-ci, après avoir tenu Cordoue assiégée pendant quelques jours, se trouvant trop faible pour triompher de la résistance des Cordouans, se rendit sur la frontière de la Castille et demanda des secours au comte Sanche Garsez, qui accueillit sa demande et marcha lui-même au secours du chef africain. Une rencontre eut lieu entre Muhammed

et son ennemi que les Castillans rendirent victorieux. Muhammed eut de son côté recours aux Catalans qui, après d'assez longues négociations, lui accordèrent un corps de dix mille hommes. Dans l'intervalle, Soliman profitant de sa victoire, s'était rendu maître de Cordoue où il se fit proclamer sous le nom d'Almostanser Billah : une partie de l'Espagne reconnut sa domination, mais l'Andalousie, Murcie, Valence et Cordoue même tenaient pour l'Ommeïah Muhammed.

Soliman ne jouit pas tranquillement du pouvoir qu'il avait usurpé. Une première conspiration fut découverte au moment où elle était près d'éclater ; il en coûta la vie à cinquante principaux conjurés. Le slave Whada, qui par la souplesse de son caractère avait su gagner tour-à-tour la confiance des Alameris et puis celle des Ommeïahs, donna pour lors à Soliman le conseil perfide de faire égorger les Castillans, et comme il l'avait prévu, Soliman, qui se souvint du service qu'ils lui avaient rendu, rejeta ce conseil avec indignation ; Whada l'avait couvert du prétexte que la population de Cordoue ne voyait les Castillans dans ses murs qu'avec un sentiment profond de haine, et que la mesure qu'il lui proposait le rendrait l'idole des Cordouans ; Soliman trop généreux pour céder à de pareils motifs, craignant que le peuple ne se portât contre eux à quelque extrémité, prit le parti de renvoyer les Castillans chez eux, large-

ment payés de leurs services. C'était là ce que désirait Whada, qui n'hésita pas alors à lui confier le secret de l'existence du calife, et lui conseilla de le replacer sur le trône, ce qui lui gagnerait tous les cœurs. Mais le pouvoir suprême est si doux, que ceux qui le possèdent se décident rarement à l'abandonner. Soliman ne put se résoudre à ce sacrifice; il transféra Hixem dans une autre prison et le confia à la garde d'un homme sûr.

Cependant Muhammed Almahadi revenait sur Cordoue. Soliman se porta courageusement à sa rencontre, et malgré l'infériorité de ses forces, il lui livra bataille dans une plaine peu éloignée de Cordoue (1010); les Africains furent vaincus après avoir combattu tout le jour avec un courage digne de servir une meilleure cause. Soliman s'enfuit à Cordoue pour s'emparer du trésor, qu'il fit transporter à Azzahra. La ville ou du moins le palais et les édifices publics furent livrés au pillage de cette soldatesque furieuse, qui n'épargna pas même la grande mosquée, qu'elle dépouilla de ses lampes d'or et d'argent. Muhammed entra dans Cordoue sans éprouver aucune résistance, et il nomma aussitôt pour son hadjib le même Whada, qu'on pourrait comparer pour son adresse et sa versatilité à un fameux diplomate de nos jours; mais deux jours après, oubliant sans doute le vieil adage, qu'à l'ennemi qui fuit il faut faire un pont d'or, il poursuivit les Africains qui,

réduits au désespoir, se battirent avec rage et remportèrent sur Almahadi une sanglante victoire.

Almahadi rentra dans Cordoue en fugitif, et dès ce moment l'astucieux Whada conçut l'espoir de le perdre. Comme la garde slave lui était entièrement dévouée, il lui fut moins difficile de réussir dans ses plans. Le bruit se répandit d'abord qu'on voulait exterminer les Catalans, et ceux-ci, malgré les efforts d'Almahadi pour les détromper, voulurent se retirer; et en effet ils partirent, laissant à Muhammed pour le défendre cette garde slave qui était secrètement dévouée au calife prisonnier. Après avoir réussi sur ce premier point, Whada ne parla plus à Muhammed que de conjurations contre sa personne et de complots contre sa vie; il chercha même à lui faire entendre que le seul moyen de salut pour lui c'était de rendre à Hixem sa couronne; et sans attendre son consentement il alla chercher Hixem dans sa prison et le présenta au peuple qui l'accueillit par de vives acclamations et le proclama de nouveau émir Almumenin. Muhammed s'était enfermé dans l'alcazar, avec la garde slave sur laquelle il comptait; mais il ne tarda pas à se détromper. Il fut conduit par elle devant le calife qui, aigri par ses longs malheurs, lui fit trancher la tête.

Le supplice de Muhammed devint fatal à Hixem. Soliman était toujours sous les murs de

Cordoue qu'il tenait assiégée depuis la défaite de Muhammed ; le fils de ce dernier, Obeïdallah, qui avait levé des troupes pour aller au secours de son père, ivre de vengeance, s'unit à Soliman et jura la perte du calife. Whada, informé de ce qui se passait (Hixem l'avait aussi nommé son hadjib), fit tout pour empêcher la jonction des forces de ces deux ennemis ; il exécuta d'abord plusieurs sorties dans lesquelles les Africains furent toujours défaits, ce qui les obligea de s'éloigner un peu de Cordoue. Ensuite il se dirigea du côté de Tolède, pour s'opposer à la marche d'Obeïdalah ; il reçut sur la route un renfort de Castillans auxiliaires, que le comte Sanche lui envoyait en échange de toutes les places qu'Almanzor avait prises et dont Whada lui offrait la restitution. Whada s'était aussi ménagé dans Tolède des intelligences, de sorte que les habitants lui ouvrirent leurs portes ; de là il alla chercher Obeïdalah, qu'il battit complètement et qu'il fit prisonnier. Amené à Cordoue avec les autres prisonniers, il fut décapité par ordre d'Hixem.

Whada avait dû principalement la victoire aux Castillans, aussi les retint-il dans Cordoue où il les accabla de faveurs. Les Slaves de leur côté obtinrent tous les emplois, ce qui excita la jalousie des musulmans, qui traitèrent Whada d'*hérétique* parce qu'il employait les *infidèles* pour subjuguer les *vrais croyants*. Solimam instruit de cette disposition des esprits en profita ; il

promit à tous les walis, à tous les gouverneurs des villes de leur donner leurs gouvernements à titre héréditaire, et cette promesse fut suivie d'une désertion presque universelle de la part des anciens serviteurs d'Hixem. Celui-ci effrayé de l'isolement où il allait se trouver, écrivit au wali de Ceuta et Tanger, et à son frère wali de Malaga et Algesiras, Ali et Alcasem ben Hamud, tous deux de la famille d'Edris que, s'ils lui amenaient des troupes et le délivraient de la tyrannie de Soliman, il nommerait l'un d'eux héritier du trône; mais Whada retint les dépêches. On ajoute que voyant le parti de Soliman s'accroître de jour en jour, il entama avec lui des négociations qui, malheureusement pour lui, furent dénoncées au Calife. Whada fut aussitôt arrêté et comme on trouva chez lui les lettres destinées aux deux fils d'Hamud, il fut condamné à périr, et la sentence fut exécutée.

Haïran obtint sa dépouille, et il s'occupa immédiatement de mettre Cordoue en état de défense; vaine précaution! Soliman y avait de nombreux partisans que lui avaient faits les cruautés d'Hixem, plus encore que ses propres promesses, et ils lui ouvrirent une des portes de la ville. Haïran accourut; un combat terrible s'engagea dans les rues; les Africains firent des prodiges de valeur, et Haïran couvert de blessures ne parvint qu'avec bien de la peine à se réfugier chez un ami fidèle qui réussit à le

sauver. Les Africains vainqueurs se livrèrent dans la ville aux plus affreux désordres; Hixem saisi vivant dans l'Alcazar fut égorgé par ordre de Soliman qui regardait sa mort comme nécessaire à sa propre sûreté (1013) *. Hixem était alors dans la 47e année de son âge et la 36e de son malheureux règne. S'il se montra peu capable de régner ou de gouverner, il faut en accuser Almanzor, qui, pour servir sa propre ambition, l'avait fait élever de manière à le rendre tout-à-fait inhabile à tenir le sceptre.

Soliman se fit proclamer une seconde fois calife sous le titre d'*Addofar Bihulalah*, et comme on pouvait s'y attendre, il dépouilla tous les Alameris, tous les Merouans, pour leur substituer des Africains. Quant aux walis qui l'avaient servi, il tint la promesse qu'il leur avait faite de leur accorder l'hérédité. C'était là porter un coup mortel au califat, et ce qui acheva de le laisser sans autorité, sans influence réelle, ce fut la division des Africains en six tribus principales, commandées chacune par un chef particulier, qui ne reconnaissait guère dans le calife qu'une suprématie illusoire; tous ces chefs, tous ces walis, aspirèrent d'ailleurs à une indépendance absolue, et il n'était guère possible de les empêcher de l'acquérir,

* On présume que Soliman fit périr le calife, car on ne trouve plus aucune trace de lui, ni chez les Arabes ni dans les chroniques des chrétiens. Toutefois Soliman, vaincu à son tour, soutint qu'il n'était pas coupable de sa mort.

puisque tous avaient un intérêt commun opposé à celui du calife qui restait seul contre tous. D'un autre côté, Haïran, capitaine expérimenté non moins que valeureux s'était emparé d'Almerie d'où il se rendit en Afrique auprès de l'Edriside Ali ben Hamud, auquel il s'annonça comme envoyé du calife Hixem, qu'il lui représenta comme prisonnier de Soliman, encore vivant. Il ne manqua pas d'ajouter qu'Hixem l'avait désigné comme son successeur. Ali réunit aussitôt toutes ses troupes; son frère le wali d'Algeziras et Malaga se joignit à lui, et tous les Alameris, alors poursuivis, firent avec eux cause commune. * Soliman n'apprit qu'avec beaucoup d'inquiétude l'arrivée des Edrisides en Andalousie et les mouvements opérés en leur faveur, car il n'ignorait pas que les Cordouans et en général tous les musulmans espagnols détestaient le joug africain. Une première bataille (mai 1016) n'eut aucun résultat décisif; mais un mois après dans une seconde action, les Espagnols qui servaient sous les drapeaux de Soliman, ayant passé à l'ennemi, les Africains accablés sous le nombre furent presque tous massacrés. Soliman et son frère tombèrent vivants, mais couverts de blessures au pouvoir des vainqueurs: arrivé à Cordoue, Ali les fit amener en sa présence, de même que leur

* Quelques écrivains prétendent que ce fut alors seulement que Soliman fit périr le calife Hixem.

père Alhakem à qui Soliman en partant avait confié le gouvernement de la ville. Qu'avez-vous fait du calife Hixem? leur dit Ali ben Hamud, l'œil étincelant de courroux. Alhakem répondit que ni lui ni ses fils ne l'avaient tué, et qu'ils ignoraient où il était. Eh bien, reprit le terrible Ali, que vos têtes tombent en expiation; et tirant son glaive, il abattit lui-même les trois têtes.

Après cette terrible exécution on procéda dans tout l'Alcazar aux plus exactes perquisitions; mais on ne trouva pas la moindre trace de l'existence du calife. Ali-ben-Hamud fût alors proclamé emir de Cordoue sous le nom de *Motuakel billah* (confiant en Dieu). La plupart des walis refusèrent de le reconnaître; ceux de Saragosse, de Tolède, de Merida et de Séville affectaient déjà l'indépendance absolue. Haïran lui-même à qui probablement Ali avait donné quelque sujet de mécontentement, se détacha de lui et forma le dessein de détruire son propre ouvrage et d'appeler un prince de la famille d'Ommeiah. Il fit nommer calife le wali de Jaen qui était petit-fils d'Abderahman III; le nouveau souverain prit le nom d'Abderahman IV. Ali ben Hamud défendit ses droits avec beaucoup de courage, et pendant quelque temps avec succès, car il défit l'hadjib Haïran dans deux batailles, l'enferma dans Almerie dont il se rendit maître, se saisit de sa personne et lui coupa la tête de sa propre

main. Enivré de ces victoires, Ali entra dans Cordoue, et comptant qu'après la mort d'Haïran, il n'avait plus rien à craindre, il se livra sans frein à son avarice et à son humeur sanguinaire, ce qui donna de nombreux partisans au wali de Jaen. Pour se délivrer de cet odieux concurrent, il envoya toutes ses troupes l'assiéger dans sa capitale. Les Alameris de Cordoue saisirent ce moment pour l'immoler lui-même; il périt étranglé dans le bain (1018), et l'on publia qu'il était mort d'apoplexie. Ses partisans ne perdirent point courage, ils s'unirent étroitement et proclamèrent le frère d'Ali, Alcasim ben Hamud. Celui-ci commença par tirer vengeance de tous ceux qu'il soupçonna d'avoir conspiré contre son frère. Une infinité d'habitants distingués de Cordoue furent livrés aux bourreaux; ce qui augmenta le nombre de ses ennemis. Cette cruauté qui avait perdu Ali, devait à la longue avoir les mêmes résultats contre Alcasim. Un événement auquel il ne s'attendait pas vint hâter une catastrophe que bien des gens prévoyaient, et qu'ils appelaient de tous leurs vœux. Ali avait laissé un fils nommé Yahie. A peine eut-il reçu avis de la mort de son père, qu'il passa en Espagne avec un grand nombre de troupes fidèles. Les deux Edrisides se firent quelque temps la guerre avec des succès balancés; ils finirent par se réunir contre le parti d'Ommeïah, qui les menaçait l'un et l'autre. Il fut convenu que Yahie

occuperait Cordoue, et qu'Alcasim conduirait la guerre contre Abderahman IV; mais à peine Yahie fut-il dans Cordoue, que les habitants qui abhorraient Alcasim le proclamèrent calife et déclarèrent le barbare Alcasim sans aucun droit au trône. Alcasim abandonnant Jaen revint aussitôt sur Cordoue pour punir son neveu de son manque de foi; et Yahie, qui avait envoyé ses troupes du côté de Jaen, se trouvant presque seul, n'attendit pas son oncle qui entra dans Cordoue en maître irrité; le sang des habitants coula de nouveau. Cependant le wali de Jaen faisait des progrès; Alcasim, se flattant d'avoir subjugué Cordoue, renvoya les troupes qu'il avait amenées pour renforcer son général Philfeïa. Les ennemis d'Alcasim ne perdirent pas un moment. La nuit ne fut pas plus tôt arrivée qu'ils firent attaquer l'Alcazar par la populace. Après cinq jours de siége la plus grande partie de ses défenseurs furent passés au fil de l'épée; quelques chevaliers qui reconnurent Alcasim lui procurèrent le moyen d'éviter la mort. (1023) Les Cordouans se hâtèrent d'envoyer des messagers à Jaen pour presser l'arrivée d'Abderahman IV; le messager à son retour apporta la nouvelle de sa mort. Désireux de terminer la guerre qu'il soutenait depuis cinq ans contre les Edrisides, Abderahman fit tous ses efforts pour forcer ses ennemis à une bataille générale qu'ils avaient toujours évitée, il réussit; mais au moment même où les cris

de victoire retentissaient autour de lui, il fut atteint d'une flèche qui lui traversa le cœur. Il expira sur-le-champ.

Les Cordouans qui ne voulaient pas rentrer sous la domination des Edrisides se hâtèrent de nommer un nouveau souverain. Leur choix tomba sur un frère de Muhammed Almahadi; il n'était âgé que de vingt-trois ans, mais on vantait déjà sa prudence, ses talents et son amour pour la justice. Il monta sur le trône sous le nom d'Abderahman V, et on lui donna le surnom d'*Almostadir Billah;* il ne fit que paraître au pouvoir. Il voulut commencer par réprimer les excès des Slaves et des Africains, accoutumés depuis tant d'années à vivre dans la licence et l'impunité. Tous ceux qui vivaient dans le désordre comme les Africains s'unirent aux ressentiments de ces nouveaux prétoriens; et le mécontentement de tous ces forcenés annonçait quelque funeste catastrophe. Un cousin d'Abderahman V, Muhammed conspirait de son côté pour s'emparer du trône. Il y monta sur le cadavre de son parent qui fut assassiné après un règne de six semaines.

Muhammed III, élevé sur le trône par un crime, devait en descendre par le même moyen. Il ne s'était nullement occupé du peuple; il n'avait songé qu'à récompenser les Africains et surtout les Zénètes, qui l'avaient si bien servi, et à se livrer lui-même aux plaisirs et aux voluptés dans le palais d'Azzahra; mais bientôt le

peuple et l'armée se soulevèrent contre lui; le peuple, parce qu'il était accablé d'impôts; l'armée, parce que l'épuisement du trésor ne lui permettait plus de continuer ses profusions. Au bout de quelques mois la révolte éclata dans Cordoue, menaçante et furieuse; des cris sinistres de mort se faisaient entendre autour d'Azzahra. Quelques amis qu'il conservait encore parmi sa garde africaine l'enlevèrent d'Azzahra et l'amenèrent dans la province de Tolède où il fut reçu par l'alcaïde d'Uclès, partisan zélé d'Ommeïah. Ce dévouement fut-il sincère, cet alcaïde était-il ennemi secret de Muhammed III? c'est là ce qu'on ignore. Ce qu'on sait positivement, c'est que Muhammed fut empoisonné (1025) après un règne de quinze à seize mois.

On songea d'abord à rappeler Yahie, fils d'Ali ben Hamud. Ce prince, obligé de quitter Cordoue, s'était fortifié dans Algesiras, avait passé à Tanger, s'était emparé des trésors de son oncle, avec ses trésors avait levé des troupes, jeté dans une étroite prison son oncle Alcasem, étendu sa domination sur toute la côte, depuis Algesiras jusqu'à Malaga. Yahie pour son malheur, se rendit aux vœux des Cordouans; mais plusieurs walis refusèrent de le reconnaître; le wali de Séville, Muhammed ben Abed fut de ce nombre. Yahie marcha contre lui pour le forcer à l'obéissance. Muhammed, qui s'était préparé à soutenir la querelle, le fit tomber

dans une embuscade où il périt avec un grand nombre des siens (1026). Ainsi finit la puissance des Edrisides en Espagne. La nouvelle de ce triste événement jeta la consternation dans Cordoue, car Yahie s'était fait aimer par les qualités qu'il avait deployées; l'anarchie menaçait la ville de ses horreurs; pour ne pas l'y laisser exposée, les principaux habitants proposèrent d'élever au califat un arrière petit-fils d'Abderahman III, nommé Hixem ben Muhammed. Le peuple n'hésita pas à confirmer ce choix. Hixem III fut proclamé calife, honneur qu'il n'avait point brigué, car il avait toujours vécu retiré sur les frontières de la Castille. Il le refusa même pendant longtemps, et ne céda que malgré lui aux instances des Alameris.

Les walis des provinces firent ce qu'ils avaient déjà fait à toutes les élections précédentes, ils refusèrent leur obéissance au nouveau calife. Pour ramener tous les musulmans à l'union et à la concorde, Hixem essaya du seul moyen qui s'offrait à lui, c'était de publier la guerre sainte; mais la plupart des walis furent sourds à l'appel, de sorte que faisant la guerre aux chrétiens avec ses seules forces, il n'obtint aucun résultat, parce qu'il trouvait partout une résistance insurmontable. Quelque désavantageuse que fût cette guerre, le calife cherchait à la prolonger pour retarder le jour de son entrée à Cordoue, car il craignait l'esprit inquiet et l'humeur changeante de ses habitants. Il ne put pourtant s'em-

pêcher de se rendre aux vœux des Cordouans, qui se plaignaient de sa longue absence; il fut reçu (1029) avec de grandes démonstrations de joie et il montra par son désintéressement, sa justice, son zèle actif pour le bien du peuple, qu'il méritait son amour. Mais la chute de l'empire des Ommeïahs était dans les décrets de la Providence; il ne dépendait pas d'un homme, quel qu'il fût, de l'empêcher. Tous les walis étaient en pleine révolte; ils n'envoyaient ni présents ni impôts à Cordoue, et il n'était presque pas un seul de ces rebelles qui n'eût plus de forces à lui opposer qu'il n'en pouvait lui-même employer pour les réduire. Ses propres généraux, gagnés par la contagion, se déclaraient indépendants dans les pays qu'ils soumettaient. Plusieurs d'entre eux, les Beni-Abed à Séville, les Beni Alaftas à Badajoz, les Beni Dilnun à Tolède, les Beni Hamud à Malaga, les Beni Hud à Saragosse, etc., fondèrent des états tout à fait indépendants l'un de l'autre, de même qu'ils l'étaient de Cordoue. Dans Cordoue même, les habitants conspiraient dans l'ombre ou se soulevaient ouvertement. Alors Hixem, convaincu que l'état descendait rapidement vers le fond de l'abîme où il devait périr et que « *la génération à laquelle il appartenait n'était capable ni d'obéir ni de commander;* » que les lois étaient impunément violées, que la licence n'avait plus de frein, et que sa vie même était menacée, Hixem abandonna l'alcazar avec

une partie de la garde restée fidèle et se retira dans un lieu fortifié peu éloigné de Cordoue (1031). Les Cordouans allèrent l'y assiéger; il eut le bonheur de se soustraire à leurs poursuites. Le wali de Saragosse, Aben Hud, lui donna un asile, où il alla cultiver en paix les sciences et la poésie jusqu'à sa mort, qui eut lieu six ans après (1037). Aboul Gewhar, qui avait été hadjib d'Hixem III et qui probablement avait suscité la révolte qui renversa son trône chancelant, s'empara de Cordoue, d'où, peu satisfait d'un pouvoir indépendant, il prétendit exercer comme les califes une suprématie réelle sur tous les autres walis; il succomba dans son entreprise comme nous le verrons au chapitre suivant.

§. IV.

Suite des rois de Navarre et d'Aragon, depuis Sanche II jusqu'à la mort de Sanche-le-Grand.

(970 *à* 1035.)

Sanche Garsez, premier roi de Navarre et seigneur d'Aragon, ainsi que nous l'avons dit plus haut, était mort vers l'an 925; c'est du moins ce qu'on peut présumer d'après l'histoire contemporaine des rois de Léon et des autres princes chrétiens, car rien n'est plus obscur ni moins authentique, quoi qu'en disent Ferre-

ras, Zurita et d'autres annalistes espagnols, que l'histoire de la Navarre, antérieure et postérieure à ce prince, jusqu'à la fin du x[e] siècle. On suppose de même que son fils Garcie-le-Trembleur *, qui lui succéda, eut un règne de vingt-cinq ou trente ans; ce qui porte la date de sa mort au milieu du x[e] siècle. On trouve ensuite dans quelques chroniques, un Sanche II, surnommé Abarca, qu'on fait mourir vers l'an 926. C'est ensuite Garcie II qu'on fait régner jusqu'à l'an 1003, mais tout cela est tellement suspect que Masdeu le rejette entièrement. Il prétend que Sanche-le-Grand commença de régner en 970, et qu'il mourut en 1035, dans le mois de février, ce qui lui donnerait un règne de 64 ans 8 mois. Cela n'est point impossible, mais des règnes aussi longs sont très-rares; les anciennes chroniques les plus estimées, telles que celle du moine de Silo, celle de Burgos et celle d'Alcala de Henarez, recueillies par Florez, dans son Histoire sacrée d'Espagne, sont à peu près d'accord sur ce règne, qu'elles font, les unes de 64, les autres de 65 ans. Alors le Sanche Abarca, qui monta sur le trône en 970, serait le même personnage que Sanche-le-Grand;

* On lui avait donné ce surnom parce qu'au moment de livrer bataille il éprouvait un tremblement dont il n'était pas maître ; ce qui ne l'empêchait pas, dès qu'une fois l'action était engagée, de combattre avec la plus grande valeur. L'archevêque de Tolède ne donne ce surnom de *Trembleur* qu'à Garcie, fils de Sanche Abarca.

et Garcie, qu'on fait régner depuis 976 jusqu'en 1003, serait le même que Garcie, fils aîné de Sanche-le-Grand, et son successeur dans la Navarre. Au commencement de son règne, qui par sa longueur, dit formellement le savant Masdeu, lui donna tout le temps d'étendre ses domaines dans les Pyrénées, le Léon, la Castille, l'Aragon et la Biscaye, il épousa la princesse Urraque qui, suivant quelques écrivains, aurait été son aïeule, comme femme d'un roi Sanche (Sanche Abarca), qui n'a jamais existé. Il nous semble que sur une pareille question l'autorité de Masdeu doit lever les doutes; car cet écrivain judicieux ne s'est décidé que sur les documents existants, documents qu'il a été plus en état d'apprécier que ne pourrait le faire un écrivain étranger à l'Espagne. Nous n'hésitons donc pas à nous ranger à l'opinion de ce savant Espagnol. Nous pensons que Sanche Garsez, premier roi de Navarre, est mort vers l'an 935, que son fils Garcie a étendu son règne jusqu'à l'an 970; qu'à cette époque a commencé celui de Sanche Abarca ou Sanche-le-Grand qui a eu pour successeur, en 1035, son fils Garcie II dit le Trembleur.

Pour ce qui est de l'histoire de ces princes, nous renvoyons nos lecteurs à ce qui se trouve ci-dessus, § 1 et 2.

§ V.

Comtes de Barcelonne depuis Seniofred jusqu'à Béranger.

(967 *à* 1035).

Nous avons laissé le comte Seniofred régnant encore sur Barcelonne à la mort d'Abdérahman III; il descendit lui-même dans la tombe environ six ans plus tard (967), après avoir fait le bonheur de ses sujets. Il désigna pour lui succéder le fils aîné de son oncle Sunier, le comte Borrell, de sorte que le comté d'Urgel se trouva de nouveau réuni à celui de Barcelonne; ce comte Borrell fit, en 969, le voyage de Rome, et il obtint du pape Jean XIII la translation à Vich de l'archevêché de Tarragone, qui était encore au pouvoir des musulmans *. Barcelonne continua de jouir de la paix qui, depuis près d'un siècle, n'avait pas été troublée par les musulmans, jusqu'à l'an 985 que le redoutable Almanzor choisit pour porter ses armes dans cette contrée. Il avait voulu d'abord abattre la puissance des rois de Léon et de Navarre; il croyait avec raison sans doute que si Zamora, Astorga, Léon, avaient vu tomber devant lui leurs murailles, la ville de Barcelonne, beaucoup

* La bulle du pape est de l'an 971.

moins forte, ne pourrait lui opposer de résistance efficace; il ne se trompait point: il parut devant cette place dans les premiers jours de juillet. Borrell, informé d'avance de ses projets, avait réuni une armée composée de Catalans, de Basques et de Français auxiliaires; mais la fortune était attachée aux drapeaux d'Almanzor. Les chrétiens se dispersèrent au premier choc et se sauvèrent, les uns dans Barcelonne, les autres vers les montagnes. Borrell, convaincu que la ville avec des troupes découragées ne résisterait pas à un siége régulier, sortit secrètement sur une barque légère qui passa sans être aperçue au milieu de la flotte ennemie. Deux jours après, la ville capitula, et ne fut guère mieux traitée que si elle avait été prise d'assaut. Almanzor ne se piqua pas de garder les conditions qu'il avait accordées, car beaucoup d'habitants furent massacrés, beaucoup d'enfants et de femmes réduits en esclavage. La ville livrée au pillage, un grand nombre de livres, de chartes, d'ordonnances, de documents qui remplissaient les archives publiques furent livrés aux flammes comme autrefois les livres d'Alexandrie.

Almanzor en se retirant ne laissa dans Barcelonne qu'une assez faible garnison. Le comte Borrell ne laissa pas échapper cette occasion favorable de recouvrer sa capitale. Il rallia autour de lui tout ce qu'il put trouver de soldats; il fit un appel aux habitants des montagnes; il promit d'anoblir tout homme qui rejoindrait les

drapeaux avec un cheval et des armes. Aussitôt neuf cents cavaliers se présentèrent et ils furent agrégés à l'ordre de la noblesse sous le titre d'*hombres de parage*, mot qui signifiait, pairs, pareils ou égaux aux chevaliers. Ce fut avec ces nouveaux nobles que Borrell attaqua Barcelonne et qu'il reprit cette ville, favorisé par les intelligences qu'il avait avec les habitants. Peu de temps après, il chassa tout à fait les musulmans de son territoire. Borrell mourut (993) sept ou huit ans après ces événements. On prétend même qu'il fut tué dans un combat qu'il livra aux Sarrasins qui, de temps en temps, faisaient quelque tentative d'invasion dans ses états. Il laissa pour successeur au comté de Barcelonne son fils aîné Raymond; son second fils Armengaud eut le comté d'Urgel. Cette division impolitique affaiblit la Catalogne qui, en 1003, ne put repousser l'invasion d'Abdelmelic qu'on vit s'avancer jusqu'à Lérida. On prétend néanmoins que le comte Raymond fit plus tard des conquêtes sur le territoire des musulmans.

Durant les troubles qui suivirent la mort des fils d'Almanzor, le comte Raymond de Barcelonne et son frère Armengaud fournirent à Muhammed un secours de neuf mille hommes. Trois évêques catalans qui, suivant l'antique usage, avaient suivi l'armée, périrent dans la mêlée; c'étaient ceux de Vich, de Barcelonne et de Gironne. Les Catalans rapportèrent chez eux de grandes richesses. Raymond mourut en 1017, laissant

pour héritier son fils Bérenger sous la tutelle de sa femme Ermésinde. Le wali de Saragosse crut le moment favorable pour attaquer Barcelonne. Des vaisseaux normands croisaient accidentellement devant le port. Ermésinde leur envoya demander du secours moyennant une somme d'argent qui leur serait payée, et les Normands accoururent. Les musulmans battus partout furent repoussés avec de grandes pertes. Le wali de Saragosse, d'agresseur audacieux devenu suppliant, demanda la paix à Ermésinde; il offrit même de se soumettre au tribut, ce qui fut accepté. Ermésinde récompensa largement les Normands; elle donna même à leur chef sa fille en mariage; c'était obliger de dangereux ennemis à devenir alliés et puissants auxiliaires.

Raymond gouverna Barcelonne jusqu'en 1035; il eut pour successeur son fils Raymond Bérenger Ier, qui fit servir son long règne à la prospérité de son pays. (Voy. *le chap. suivant.*)

CHAPITRE X.

SUITE DES ROIS DE CASTILLE ET DE LÉON, DE 1037 A 1086. — ÉTATS MUSULMANS FORMÉS DES DÉBRIS DU CALIFAT DE CORDOUE. — CONQUÊTE DE TOLÈDE PAR ALPHONSE VI. — ARRIVÉE DES ALMORAVIDES EN ESPAGNE. — YOUSSEF BEN TAXFIN. — GUERRES D'ALPHONSE VI CONTRE LES ALMORAVIDES. BATAILLE D'UCLÈS. MORT D'ALPHONSE, 1086 A 1109. — SUITE DES ROIS DE NAVARRE JUSQU'A ALPHONSE-LE-BATAILLEUR, ET DES ROIS D'ARAGON JUSQU'A LA RÉUNION DE L'ARAGON ET DE LA NAVARRE, 1035 A 1105.

§ Ier. *Suite des rois de Castille et de Léon.*

Ferdinand Ier; ses trois enfants Sanche, Garcie et Alphonse. Ce dernier réunit sur sa tête tous les états de son père. (1037 *à* 1076).

Le roi de Castille, Ferdinand 1er, fit inhumer les restes de Bermude III avec beaucoup de pompe; après quoi il se transporta sans délai à Léon, où il fut couronné sans opposition le 27 juillet 1037, en qualité d'époux de Dona Sanche, fille d'Alphonse V et sœur de Bermude; ainsi se trouvèrent réunis, pour ne plus être séparés que momentanément, les deux royaumes de Léon et de Castille, qui comprenaient ensemble

les Asturies et la Galice, une moitié du Portugal, le Léon et la Castille ; c'était un grand tiers au moins de l'Espagne, et cet accroissement de puissance chez un prince chrétien pouvait faire prévoir qu'à une époque peu éloignée celle des musulmans, qui ne cessait de s'affaiblir en se divisant, finirait par s'anéantir. Ce résultat, qui n'eut pourtant lieu qu'à l'époque où toute l'Espagne chrétienne obéit à un seul souverain, aurait été obtenu cinq cents ans plus tôt, si Sanche-le-Grand n'avait fait en mourant la faute de partager ses états entre tous ses enfants, ce qui était au surplus dans les mœurs de cette époque. Heureusement Ferdinand, par la mort de Bermude, héritant du royaume de Léon, acquérait assez de puissance et de force pour exercer sur les états chrétiens une influence conservatrice, c'est-à-dire sur le royaume de Navarre, gouverné par son frère aîné Garcie; sur le très-petit royaume de Sobrarve, au pied des Pyrénées, au pouvoir de Gonzalez son plus jeune frère; sur le royaume d'Aragon, entre l'Èbre et la Navarre, possédé par Ramire, fils naturel de Sanche-le-Grand, et le comté de Barcelonne, qui se composait de tout le littoral de la Catalogne, depuis les Pyrénées jusqu'aux environs de Tortose.

Les états musulmans étaient en bien plus grand nombre : Cordoue, Séville, Jaen, Badajoz, Malaga, Grenade, Denia, Valence, Tolède, Saragosse étaient les capitales d'autant

d'états indépendants, car, après la déposition d'Hixem III, tous les walis avaient secoué le joug, et ils étaient devenus émirs héréditaires. Ces émirs étaient souvent, ou pour mieux dire toujours en guerre les uns contre les autres, cherchant à s'arracher quelque ville, un canton, un château; et les princes chrétiens n'étaient pas plus sages, car au lieu de s'unir pour extirper l'islamisme de leur pays, ils usaient leurs forces contre eux-mêmes, dans d'impolitiques querelles. Un an s'était à peine écoulé depuis la mort de Bermude, que déjà Ramire, par force ou par adresse, s'était rendu maître du petit royaume de Sobrarve; Gonzalez avait été assassiné à la chasse par un de ses vassaux, et Ramire se fit élire à sa place, sans que Ferdinand et Garcie y missent aucun obstacle; ce dernier était dans ce moment à Rome en pèlerinage, et Ferdinand était occupé à consolider son pouvoir dans le Léon. Ramire, devenu plus audacieux par le succès, attaqua le roi de Navarre; mais après quelque léger avantage il essuya une sanglante défaite (1042) à la suite de laquelle il perdit une partie de ses états, mais il paraît qu'il les recouvra plus tard.

Ferdinand, tranquille possesseur du trône, suivit l'exemple de son père; il se mit à la tête de ses troupes et il fit aux mahométans une guerre continuelle, au moyen de laquelle il recula de beaucoup ses frontières. Dans une de ses expéditions, il assiégea et prit la ville de Viseu, de-

vant laquelle Alphonse V avait été atteint d'un trait mortel. L'archer qui avait tiré la flèche vivait encore pour son malheur; on le fit périr au milieu des plus cruelles tortures. Le roi tourna ensuite ses armes contre les émirs de Tolède et de Saragosse, qui pour éviter une lutte qu'ils jugeaient inégale offrirent de lui payer tribut, ce qui fut accepté. Ce prince, vainqueur des musulmans et, ce qui était plus difficile, de l'esprit de révolte dans ses propres états, voulut s'occuper de l'administration intérieure; il convoqua une espèce d'assemblée nationale, moitié cortès, moitié concile, composée des grands et des évêques du royaume (1050). Cette assemblée, qui tint ses séances à Coyanza, régla plusieurs points de discipline ecclésiastique et d'administration civile. Tous les monastères du royaume furent soumis à la règle de saint Benoit; il fut défendu aux prêtres de se marier et de porter les armes; la célébration du dimanche fut prescrite sous de fortes peines; toutes liaisons avec les juifs furent sévèrement défendues; les comtes et les juges furent tenus d'appliquer les dispositions du code wisigoth et de respecter les fueros de Léon et de Castille. Cependant le roi de Navarre ne voyait pas sans jalousie la puissance de son frère puîné. Il forma le projet de l'assassiner; pour cela il fallait l'attirer dans la Navarre. Garcie envoya vers son frère un messager chargé de lui dire que sentant sa fin prochaine il désirait le voir

avant de mourir. Ferdinand se rendit aussitôt dans la Navarre, mais averti à temps de la conspiration formée contre ses jours, il repartit pour ses états sans donner aux conjurés le temps d'accomplir leur projet parricide. Quelques années s'écoulèrent sans que Ferdinand fit éclater son ressentiment; mais Garcie s'étant rendu lui-même auprès de son frère, celui-ci le fit jeter dans une prison; Garcie trouva le moyen d'en sortir. Cet événement ne pouvait manquer d'amener la guerre. Garcie contracta une étroite alliance avec Ramire; il appela sous ses drapeaux des Sarrasins en qualité d'auxiliaires, et il s'avança témérairement vers Burgos jusqu'au village d'Atapuerta qui en est peu éloigné. Garcie trouva la mort sur ce champ de bataille. Ferdinand ordonna qu'on épargnât les chrétiens. Quant aux musulmans auxiliaires, ils furent presque tous massacrés. Ferdinand se mit en possession de tout le pays qui appartenait à la Navarre au-delà de l'Èbre. Le roi d'Aragon et le successeur de Garcie profitèrent de la paix que Ferdinand leur accorda pour resserrer leur alliance. Ramire fit plus, et, sous prétexte de tenir un concile pour régler la discipline ecclésiastique dans l'Aragon, il mit son royaume sous la protection immédiate du souverain pontife. Ramire, comptant sur l'efficacité du secours qu'il s'était ainsi ménagé, (et à cette époque, sur les états chrétiens, l'influence du pape valait plus qu'une armée), Ramire attaqua l'émir de Saragosse et

ceux de Huesca et de Tudela, tous tributaires du roi de Castille. Les émirs, qui ne s'attendaient pas à être inquiétés et ne s'étaient point préparés à la défense, invoquèrent l'intervention de leur suzerain. Ferdinand leur envoya une armée sous les ordres de l'infant * Sanche, son fils. Ramire expia sa témérité par la perte de la vie; il périt dans les champs de Grados (1063), après un combat opiniâtre **. Tandis que l'infant triomphait des Aragonais, Ferdinand soumettait au tribut l'émir de Séville, s'emparait de Coïmbre dans le Portugal (1064), rendait pareillement tributaire l'émir de Badajoz, soumettait la ville de Valence pour l'émir de Tolède son allié, et rentrait dans Léon chargé d'un riche butin.

Ce prince, l'un des plus grands rois qu'ait eus l'Espagne, mourut à Léon l'année suivante. On dit que lorsqu'il vit arriver sa fin, il déposa au pied des autels son sceptre, sa couronne et tous les ornements royaux, et que, prosterné humblement devant le Roi des rois, il s'écria: «Seigneur, vous m'aviez donné la couronne, je la remets aujourd'hui entre vos mains. Daignez maintenant faire participer mon âme aux tré-

* Depuis que la Castille avait été érigée en royaume, et même auparavant, on appelait infants les enfants du souverain.

** Mariana et Garibay révoquent ce fait en doute, bien qu'il soit rapporté par les Arabes et par plusieurs chroniques chrétiennes.

sors de votre miséricorde. » Après ces mots il s'enveloppa de l'habit monastique comme c'était l'usage et se fit couvrir la tête de cendre ; il expira le lendemain (27 décembre 1065). Ferdinand, toujours vainqueur dans toutes les guerres qu'il entreprit ou qu'il dut soutenir, avait pris depuis environ dix ans le titre d'empereur. C'était moins par vaine gloire, que pour s'opposer aux projets de l'empereur Henri III, qui prétendait se faire déclarer chef temporel de la chrétienté. Ce fut pour une raison du même genre que, lorsque le conclave divisé élut à la fois Alexandre II et Honorius II, il se déclara ouvertement contre le second, que l'empereur Henri IV avait reconnu en sa qualité de prétendu roi des Romains.

Il fallait une bien longue expérience pour convaincre les princes que le partage de leurs états entre leurs enfants pouvait bien se concilier avec des affections de famille, mais qu'il faisait toujours le malheur des peuples. Ferdinand, qui avait eu ses frères pour ennemis pendant plus de vingt ans, ne laissa pas de faire comme son père, et il divisa son royaume en trois portions en faveur de ses trois fils. Sanche, l'aîné, obtint la Castille et ses droits de suzeraineté sur l'émir de Saragosse ; Alphonse eut le royaume de Léon et des Asturies avec la suzeraineté de Tolède ; Garcie, le plus jeune des trois, hérita de la Galice, du Portugal et de la suzeraineté de Séville et de Badajoz. Sa fille

Urraque eut pour apanage la forte ville de Zamore ; sa sœur Elvire eut celle de Toro.

Les fils de Ferdinand n'eurent pas moins d'ambition que leurs oncles ; Sanche, l'aîné, se plaignait amèrement de n'avoir pas hérité de tout le royaume. Pour agrandir le sien, il attaqua d'abord les deux rois d'Aragon et de Navarre (1067), mais ce fut sans succès. Alors il tourna ses armes contre ses frères, et, malgré les intelligences qu'il avait pratiquées dans le Léon et jusque dans la Galice, il ne réussit pas mieux. Il avait commencé par des défaites, et si Alphonse avait poursuivi sa victoire de Golpejarres (1071), il aurait incontestablement terminé la guerre à son avantage ; mais il voulut épargner l'effusion du sang ; il ne poursuivit pas les vaincus, et l'on ne saurait qu'applaudir à ce sentiment généreux ; mais après la victoire il s'endormit dans une fatale sécurité. Sanche avait pour général ce fameux Rodrigue de Bivar, ce cid Campeador, dont les exploits et l'existence même appartiennent aux fabuleuses chroniques autant qu'à l'histoire *. Sanche, d'après

* « Tout ce qu'on raconte du cid Campeador, dit le critique Masdeu, est faux et controuvé ; en résultat, nous ne possédons pas sur ce cid fameux un seul document authentique qui mérite la moindre confiance. » Cet écrivain entre sur ce point dans une très-longue discussion de tous les ouvrages composés sur cette fleur des chevaliers. Au fond, tout se réduit à ces mots : Le cid fut général de Sanche, fut plus tard disgracié par Alphonse, fit la guerre aux musulmans en partisan, et acquit quelque château fort du côté de Valence.

son avis, rallia ses guerriers, revint au milieu de la nuit, attaqua les troupes de son frère, en fit un grand carnage, et s'empara de la personne d'Alphonse, qu'il voulait faire périr et auquel il n'accorda la vie que sur l'intercession de sa sœur Urraque; mais ce fut à condition qu'Alphonse lui céderait sa couronne et serait enfermé dans un monastère, ce qui fut exécuté: ce fut encore Urraque qui fournit à son frère Alphonse les moyens de sortir de sa prison et de se sauver à Tolède. Garcie ne fut pas plus heureux qu'Alphonse. Il avait indisposé tous ses sujets contre lui par ses exactions et sa tyrannie; aussi, dès que Sanche parut sur les frontières de la Galice, la plus grande partie des troupes de Garcie passèrent sous ses drapeaux. Garcie, abandonné de tous, ne trouva d'asile que chez l'émir de Séville.

Pour posséder l'entier héritage de son père, il ne manquait à Sanche que les deux villes de Toro et de Zamore; et comme ses sœurs refusèrent de les lui céder, il en fit le siége: Toro, peu fortifiée, dut ouvrir ses portes; mais Zamore opposa la plus vive résistance. Sanche ne pouvant la prendre de vive force, voulut la réduire par famine, et il planta ses tentes autour de la place. Dans les premiers jours d'octobre, Sanche fut assassiné. On soupçonna violemment Urraque et Alphonse d'avoir aiguisé le poignard du meurtrier. Les Castillans levèrent le siége en désordre; Alphonse, averti par sa sœur qui

se montra toujours dévouée à ses intérêts, ne tarda pas à rentrer dans son ancien royaume où il fut reconnu sans difficulté; mais dans la Castille, les grands, et parmi eux le comte Rodrigue de Bivar, exigèrent qu'Alphonse, pour régner sur eux, se purgeât par serment de l'accusation d'avoir trempé dans le meurtre de son frère; Alphonse prêta ce serment, mais il ne pardonna jamais au cid qui en avait fait l'injurieuse proposition.

Alphonse ne se montra guère plus délicat envers son frère Garcie, que Sanche ne l'avait été envers lui-même. Garcie, de retour dans son royaume de Galice, éleva des prétentions, au fond justes, sur une partie de la succession de Sanche. Alphonse, d'après les conseils d'Urraque, invita son frère à une entrevue où ils régleraient leurs différends à l'amiable. Le confiant Garcie ne manqua pas au rendez-vous (1073); mais, à peine arrivé, il fut arrêté et conduit au château de Luna près de Léon. On respecta ses jours, mais ils s'écoulèrent pour lui dans la captivité. Il mourut dans sa prison au bout de dix-huit ans. Ainsi Alphonse VI se trouva possesseur de tous les états de son père, auxquels il ajouta même quelque temps après une partie de la Navarre. Sanche IV, roi de ce petit royaume, périt assassiné, et quoiqu'il laissât des enfants, Alphonse et le roi d'Aragon se partagèrent ses états. Alphonse prit toute la partie voisine de l'Èbre et de ses sources; le

roi d'Aragon eut tout le reste avec Pampelune; c'était la meilleure part. Alphonse emmena les deux fils de Sanche, et les fit élever sous ses yeux.

§ II.

Des divers états musulmans qui se formèrent des débris du califat de Cordoue.

(1037 *à* 1060).

Aussitôt après la déposition du calife Hixem III, son hadjib Gewhar ben Muhammed, accusé, non sans fondement, d'avoir amené cette catastrophe, s'empara du pouvoir souverain; mais pour s'attacher les divers scheiks, il les associa en partie à son gouvernement, et il en forma une espèce de conseil d'état, dont il n'était que le chef ou le président; il parvint néanmoins par son adresse à dominer ce conseil, qui ne fut plus en ses mains qu'un instrument docile de ses volontés. Au fond, il fit tous ses efforts pour ramener dans l'état la paix intérieure, ranimer l'industrie éteinte, améliorer les institutions existantes, réformer l'administration de la justice, et mettre de l'ordre dans les finances. Cordoue recouvra même une partie de son ancienne prospérité; malheureusement le pouvoir de Gewhar ne s'étendait guère au-delà des murs de la ville. Lorsqu'il somma les émirs de Tolède, de Badajoz,

de Séville, de Saragosse, etc., de reconnaître son autorité, ils dédaignèrent de lui répondre, ils se contentèrent de l'accuser d'usurpation. Muhammed Aboulcasem, émir de Séville, alors en guerre avec celui de Carmone, fit répandre le bruit que l'ancien calife Hixem II n'avait point péri comme on l'avait cru, et qu'il vivait à Séville sous la protection de l'émir. Cette fable, très-peu vraisemblable, ne laissa pas de produire quelque effet; elle jeta la désunion parmi ses ennemis, et dans Cordoue surtout elle excita des mouvements tumultueux que Gewhar eut beaucoup de peine à calmer.

Trop faible pour forcer à l'obéissance les émirs des grandes villes aussi puissants que lui, Gewhar tenta au moins de soumettre les petits walis ses voisins, mais il trouva partout une résistance qu'il ne put vaincre, parce que les walis menacés s'unissaient entre eux ou qu'ils appelaient à leur aide l'émir de Tolède, qui passait alors pour le plus puissant de tous; et non-seulement il ne put soumettre ces walis rebelles, mais encore il vit Cordoue même à la veille d'un siége. Ce fut dans cette circonstance critique que la mort vint le frapper. Il fut vivement regretté par le peuple, qui l'avait surnommé le *Père de la Patrie*; et par malheur son fils Muhammed, qui lui succéda, était d'une santé et d'une complexion si faible, qu'on prévoyait d'avance qu'il ne pourrait résister aux fatigues de la guerre; aussi fit-il à son avéne-

ment des propositions de paix à l'émir de Tolède qui dédaigna de les entendre. Muhammed fut donc obligé de faire la guerre ; et il aurait succombé, si les incursions de Ferdinand dans la province de Tolède n'avaient forcé l'émir Almamun à renoncer au siége de Cordoue. Almamun, en arrivant dans ses états, négocia au lieu de combattre; et comme nous l'avons vu, il se soumit au tribut envers Ferdinand, et fit avec lui un traité d'alliance qui non-seulement lui permit de reprendre les hostilités contre Cordoue, mais qui lui procura un corps de Castillans auxiliaires. De son côté, Muhammed envoya des messagers aux émirs de Badajoz et de Séville pour les engager à s'unir à lui contre l'émir Almamun, aux offres de reconnaître leur indépendance absolue ; ils accédèrent l'un et l'autre aux propositions de Muhammed, le premier dans des vues désintéressées, le second avec des intentions perfides.

Cependant Almamun pressait Cordoue, et l'émir de Séville n'avait envoyé que fort peu de troupes: il voulait laisser aux Cordouans le temps de s'affaiblir; mais quand le prince Abdelmelic, sortant furtivement de Cordoue, se rendit auprès de lui pour lui dire que la ville allait capituler si elle n'était promptement secourue, il fit partir une armée nombreuse sous les ordres de son général Aben Omar, dont il connaissait la bravoure, le talent et le zèle. Les assiégeants forcés dans leur camp furent com-

plètement défaits. La garnison de Cordoue détermina le succès de la journée par une sortie vigoureuse ; et quand les Tolèdans commencèrent à battre en retraite, le prince Abdelmelic se mettant à la tête de ses Cordouans acheva de mettre ceux de Tolède en déroute, et les poursuivit l'épée aux reins à quinze ou vingt lieues de distance. Le général Aben Omar choisit ce moment pour exécuter les ordres secrets qu'il avait reçus de son maître. Il entra dans Cordoue en qualité d'allié et s'empara de tous les points importants. Ce fut alors qu'il déclara aux habitants qu'ils avaient changé de maître. Muhammed était dans son lit malade, et l'odieuse trahison de l'émir de Séville fit sur lui une impression si douloureuse qu'il mourut deux ou trois jours après. Quand son fils Abdelmelic revint de la poursuite des ennemis, il trouva les portes de Cordoue fermées, et il fut lui-même entouré de soldats qui le sommèrent de se rendre prisonnier. Abdelmelic, pour toute réponse, tira son cimeterre et commença une lutte désespérée mais inégale ; accablé par le nombre, il tomba de cheval percé de coups. Il mourut peu de temps après dans la prison où on l'avait jeté. Avant d'expirer, il appela sur la tête du perfide Almamun les vengeances et les malédictions d'Allah (1060).

Les Edrésides, ou BeniHamud de Malaga, ou les Africains.

(1026 à 1075).

Après la mort du calife Yahie ben Edris, qui périt dans une bataille qu'il livra au wali rebelle de Séville en 1026, son frère Edris Almutayad se mit en possession de toutes les places que Yahie avait possédées, telles que Malaga et Algesiras, Tanger et Ceuta, et il gouverna pendant douze ans avec une douceur qu'il n'était pas ordinaire de trouver chez les émirs musulmans, surtout chez ceux qui étaient d'origine africaine. Mais d'un côté les fils de son frère Yahie, de l'autre son cousin Muhammed, lui disputèrent le pouvoir et suscitèrent des troubles dans Algesiras et dans Malaga. Il paraît qu'Almutayad fut assassiné, ou du moins il disparut de la scène politique et ne reparut plus. Muhammed, fils d'Alcasem, fonda une principauté indépendante dans Algesiras. Edris ben Yahie fut proclamé dans Malaga (1053). Il ne jouit pas tranquillement de son élévation; son visir Naja, auquel il devait le pouvoir, finit par s'en emparer pour son compte, mais les princes édrésides s'unirent contre Naja, qui périt de la main des siens. Edris ben Yahie eut ensuite des guerres à soutenir contre plusieurs de ses parents, ce qui affaiblit tellement la puissance des Edrésides en Espagne, que lors-

que l'émir de Séville, Aben Abed, se présenta devant Algesiras en 1072 et devant Malaga en 1075, ces deux villes incapables de résister, devinrent sa facile conquête. Les Edrésides s'enfuirent en Afrique.

Les Aben Dilnun de Tolède.

(1039 *à* 1085).

Ismaïl ben Dilnun fut, à ce qu'on croit, le premier émir indépendant de Tolède. Il était déjà wali de cette ville à l'époque des troubles qui suivirent la chute d'Hixem III. Lorsque Gewhar le somma de le reconnaître en qualité de suzerain, il ne lui répondit que par l'insulte et le dédain; et lorsque Gewhar, renonçant à subjuguer les grands walis faute de moyens suffisants, ne s'en prit qu'aux petits walis voisins qui ne pouvaient lui résister, l'émir de Tolède accourut au secours de ces walis, et Gewhar fut contraint de rentrer dans Cordoue. Ismaïl mourut en 1043, et laissa ses domaines à son fils Yahie Almamun, qui régna jusqu'en 1077. Suivant plusieurs écrivains arabes, les deux premiers ne sont que le même individu. Almamun eut pour successeur son fils Yahie, qui fut expulsé de Tolède en 1085 par Alphonse VI.

Les Ben Abed de Séville.

(1022 *à* 1073).

Ismaïl ben Abed, d'une famille originaire de la Syrie, avait mérité, par sa grande réputation de sagesse et de talent non moins que par son opulence, la confiance des califes de la race d'Edris. Il était déjà gouverneur de Séville lorsque les Édrisides furent contraints d'abandonner Cordoue. Le moment était favorable, et son fils Muhammed le saisit pour s'emparer de la souveraineté (1022) ; en vain le calife Yahie, neveu d'Alcasem, voulut la lui disputer ; Yahie périt dans une bataille et l'heureux Muhammed consolida sa puissance. Lorsque Gewhar se fut rendu maître de Cordoue, il envoya faire des sommations à Muhammed, qui n'en tint aucun compte; celui-ci ne songeait qu'à étendre ses limites, et il assiégeait Carmone; mais plusieurs princes de l'Andalousie accoururent au secours de Carmone, et Muhammed battu fut contraint de retourner à Séville. Ce fut alors que pour détourner l'orage qui le menaçait lui-même, le rusé Muhammed fit publier que le calife Ommeïah Hixem II vivait encore et qu'il se trouvait à Séville. Quelque invraisemblance qu'il y eût dans cette assertion, elle trouva des dupes, et quelques walis prêtèrent serment d'obéissance. Ceux qui s'étaient ligués contre lui se désuni-

rent; et lorsqu'ensuite il crut devoir publier la mort d'Hixem, il fit semer de tous côtés le bruit que le calife l'avait désigné pour son successeur, ce qui lui valut encore des partisans. Quand plus tard l'émir de Tolède menaça directement Cordoue, le fils de Gewhar, qui régnait alors (1043), tâcha de se faire des alliés, comme nous l'avons dit, et de ce nombre était Aben-Abed ou Muhammed de Séville; nous avons vu de quels moyens se servit le perfide émir pour se rendre maître de la capitale (1060). Il devint alors le plus puissant prince de l'Espagne mahométane. Ses largesses lui gagnèrent tous les scheiks cordouans; il donna au peuple des fêtes, et Gewhar fut bientôt oublié.

Almamun de Tolède voyait avec inquiétude l'accroissement de puissance d'Aben Abed; il fit avec le roi Ferdinand, son suzerain, un traité qui lui donnait les Castillans pour auxiliaires, et avec ce puissant secours il conquit tout le pays de Valence. Ajoutant alors à ses troupes celles du pays conquis, Almamun se préparait à la guerre contre Aben Abed, mais la mort de Ferdinand le privant de ses auxiliaires, il fut obligé d'ajourner ses projets. Aben Abed mourut à Séville après un règne glorieux de 27 ans (1069). On prétend que le chagrin que lui causa la perte douloureuse de sa fille Taïra, augmenta les progrès du mal qui le mit au tombeau. Il eut pour successeur son fils Mu-ammed, surnommé Almutamed Billah, qui

n'avait ni moins de talents, ni moins de prudence, de valeur et de générosité que son père. Ses qualités le rendirent cher à ses sujets, mais les alfakis le regardaient comme un assez mauvais musulman, parce qu'il buvait du vin et qu'il permettait à ses soldats d'en boire lorsqu'ils étaient en campagne.

Les deux émirs de Séville et de Tolède n'avaient pas cessé de se regarder d'un œil jaloux, épiant réciproquement le moment de s'attaquer l'un l'autre avec avantage. Almamun ayant appris que son rival Aben Abed * faisait la guerre aux Édrisides et au wali de Badajoz, n'attendit pas davantage pour la déclarer lui-même aux walis de Tadmir et de Murcie, alliés des Beni Abed. Dès que l'émir de Séville fut informé de cette agression, il envoya son général Ben Omar au secours de Murcie; mais comme les troupes de Séville étaient de beaucoup inférieures en nombre à celles d'Aben Dilnun, les scheiks de Murcie achetèrent, moyennant dix mille pièces d'or, les secours de Raymond Bérenger Ier, comte de Barcelonne. Quand les Catalans arrivèrent, ils se plaignirent qu'on les avait trompés en leur cachant le nombre des ennemis; on eut beau leur dire qu'on attendait des renforts de Séville, ils refusèrent de les attendre et voulurent s'en retourner; mais

* Tous les émirs de Séville ont été désignés par le nom générique de Beni Abed, comme ceux de Tolède par celui de Beni Dilnun.

Almamun, averti par ses espions de ce qui se passait, attaqua les Catalans avec toutes ses forces et les mit dans une déroute complète. Murcie et la contrée furent le prix de cette victoire (1073). Almamún acquit alors une puissance d'autant plus solide qu'il conclut avec Alphonse, qui, dans le courant de la même année, avait ajouté au Léon et à la Castille la Galice et le Portugal, un traité de paix et d'alliance que les deux princes gardèrent.

Les Beni Alaftas de Badajoz et les Beni Hud de Saragosse.

(1033 *à* 1072).

Les Beni Alaftas, originaires de Mequinez, se trouvaient en possession de Merida et de Badajoz à l'époque des guerres qui se terminèrent par l'anéantissement de la famille des Ommeïahs. Ils devaient leur élévation à la faveur du persan Sabur, qui lui-même avait celle d'Alhaxem II, et qui sous le règne d'Hixem II se trouvant wali d'Algarve, obtint le gouvernement de Merida pour Abdallah, membre de cette famille. Après la chute de Cordoue, Abdallah se déclara indépendant et il transféra le siége de son gouvernement à Badajoz. Il répondit à Gewhar comme tous les autres walis devenus indépendants, par l'injure et le dédain. Au fond, et quelque fût le mérite personnel de Gewhar, les walis devaient

trouver au moins bien étrange la prétention de cet usurpateur du trône de Cordoue, qui n'avait pas même l'ombre d'un droit, et qui de plus s'était souillé de trahison envers Hixem III. Abdallah nomma pour son successeur et fit reconnaître en cette qualité son fils Muhammed Almudaffar. Ses états comprenaient les villes de Badajoz, de Merida, d'Evora, de Béja, de Coria, de Sylves et de Lisbonne.

A la pointe méridionale de la Péninsule un autre état s'était formé dès l'an 1033, c'était celui de Gezira Saltis ou Cadix, Ocsonaba, Huelva et Libla; ces quatre villes formaient une espèce de confédération; chacune avait un prince particulier; mais les quatre princes s'unissaient contre l'ennemi commun. Ils se maintinrent quelque temps contre les prétentions contraires des émirs de Badajoz et de Séville qui prétendaient à la souveraineté, et ils firent même un traité d'alliance avec l'émir de Cordoue, qui déclara reconnaître leur indépendance; mais pendant qu'ils conduisaient quelques troupes au secours de Cordoue (1042) que pressait alors Aben Dilnun, et que l'émir de Badajoz avait pareillement envoyé un fort détachement de sa cavalerie, Aben Abed occupait les quatre villes et les donnait en fief à de nouveaux walis, qui le reconnaissaient pour leur souverain.

Après la chute des Édrisides de Malaga et d'Algesiras, qui avaient ouvert leurs portes à l'infatigable Muhammed ben Abed, les villes

de Grenade et de Jaen se trouvèrent menacées du même sort; mais lorsque Almamun, maître de Murcie et de Valence, et étroitement uni avec Alphonse VI, commença la guerre contre l'émir de Séville, celui-ci fut obligé d'abandonner sa carrière de conquêtes pour sauver ses propres états. Alors Abdallah ben Balkin ben Badir devint émir indépendant de Grenade, Jaen, Baeza et Elvira, principauté qu'il conserva depuis l'an 1072 jusqu'à l'arrivée des Almoravides.

Les Beni Hud avaient fondé leur indépendance dans l'Espagne orientale. Déjà depuis le commencement du XI[e] siècle et immédiatement après la mort des deux fils d'Almanzor, Almondhir ben Yahie, prévoyant la chute prochaine de l'empire, s'était affermi dans son gouvernement de Saragosse et avait pris le titre d'émir. Les uns le font régner jusqu'à l'an 1033, d'autres jusqu'à l'an 1026 ou 27 seulement, d'autres jusqu'à l'an 1039. Il paraît pourtant qu'il mourût avant l'an 1030 ou 1031, puisqu'il est constant que le calife Hixem III, après sa déposition (1031), fut reçu à Saragosse par l'émir Soliman ben Hud qui passe généralement pour fils d'Almondhir. Soliman ne montra pas moins d'adresse et de politique que de force et de courage. Les walis d'Huesca, de Tortose et de Lerida, qui soupiraient aussi après l'indépendance absolue, furent contraints de reconnaître sa suprématie. Soliman se maintint avec le même

bonheur contre les entreprises des chrétiens qui l'entouraient à l'est, à l'ouest et au nord. Son fils Ahmed Abou Giaffar, qui lui succéda vers l'an 1046, devint tributaire du roi de Castille Ferdinand Ier, ce qui le mit à l'abri des attaques de ses voisins, Catalans, Navarrais ou Aragonais, ou lui donna du moins les moyens de les repousser.

Les Alamérides s'étaient réunis depuis longtemps dans la province de Valence; ils y possédaient Murviedro, Xativa, Xelbe, Cuenca et Alarcon. Plus tard (1004), ils y joignirent Almérie, Murcie, Denia et les Baléares, et ils se maintinrent jusqu'à l'an 1065. Comme nous l'avons dit plus haut, la puissance des Alamérides s'éclipsa devant l'étoile d'Aben Dilnun. C'était Aboul Hassen Abdelaziz, qui déjà wali à l'époque du renversement du califat, avait fondé ce nouvel état, et il l'avait gouverné avec bonheur jusqu'à l'an 1060. Il eut pour successeur son fils Abdelmelic, qui avait épousé une fille d'Almamun de Tolède. Quand celui-ci voulut opposer une barrière aux empiétements de l'émir de Séville, il s'adressa d'abord à son gendre pour l'engager à faire cause commune avec lui; et Abdelmelic s'en défendit sur le motif que la plupart des walis ses subordonnés étaient partisans déclarés ou secrets de l'émir de Séville; et en effet, quand l'émir de Séville prit le parti de dire que le calife Hixem II était mort et qu'il l'avait désigné comme son successeur, beaucoup d'Alamérides

se prononcèrent pour lui. Aben Dilnun, peu satisfait de la réponse de son gendre, se soumit au tribut envers Ferdinand, équipa secrètement une armée dans laquelle se trouvait un corps de Castillans auxiliaires, et arriva sous les murs de Valence avant qu'on y eût appris son départ de Tolède.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte qu'au moment où Alphonse VI, par la mort de Sanche et l'emprisonnement de Garcie, eut recueilli l'entier héritage de Ferdinand, l'Espagne musulmane comptait deux émirs principaux qui se disputaient la prééminence, ceux de Séville et de Tolède; trois émirs moins puissants, mais indépendants, ceux de Saragosse, de Grenade et de Badajoz, et plusieurs petits princes prétendant aussi à l'indépendance, mais obligés d'embrasser le parti de l'un ou de l'autre des émirs ennemis.

§ III.

Conquête de Tolède par Alphonse VI,

(1076 *à* 1085).

L'émir Almamun, possesseur de Valence et de Murcie, et fort surtout de l'alliance d'Alphonse, aspirait au renversement des beni Abed; s'il avait réussi, il lui aurait été bien facile ensuite de subjuguer les émirs d'un ordre

inférieur et de récréer l'empire musulman d'Espagne. L'émir de Séville semblait menacé d'une ruine inévitable, mais Aben Abed avait des ressources dans le caractère; et dans les moments même où on le croyait anéanti, il ne désespéra ni de lui-même ni de la fortune. Almamun avait levé trois armées; l'une, sous les ordres de Lebun, wali de Murcie, marcha sur Jaen; une seconde armée se réunissait sur la frontière du nord et paraissait destinée à agir contre Saragosse, mais Almamun ne voulait par ces fausses démonstrations qu'empêcher son rival de préparer sa défense; et tandis que Aben Abed poursuivait la guerre qu'il avait entreprise contre les Edrisides, toute la cavalerie de Tolède, avec les troupes auxiliaires de Castille, sous les ordres de Hariz ben Alhakem, alla par des marches forcées investir Cordoue, qui se trouva presque sans défenseurs, et n'opposa qu'une très-faible résistance. La lutte fut plus sérieuse dans Azzahra. Le palais impérial se trouvait confié à la garde africaine de l'émir de Séville; son fils Seraj Daula la commandait; les Africains combattirent avec le plus grand courage jusqu'au moment où le prince tomba mortellement blessé. Hariz lui fit couper la tête, qu'il planta au bout d'une pique, et qu'on promena dans Cordoue. C'était un sacrifice expiatoire offert aux mânes du prince Abdelmelic, petit-fils de Gebwhar. Hariz avait été général de ce dernier, et lorsque une indigne perfidie eut rendu

l'émir de Séville maître de Cordoue, il parvint à se sauver de cette ville, et, jurant aux beni Abed une haine implacable, il alla offrir ses services à Tolède où ils furent acceptés.

Après la conquête de Cordoue, les vainqueurs marchèrent sur Séville, où l'on savait qu'il n'était resté que fort peu de troupes, et Séville fut emportée aussitôt qu'investie; toutes les richesses d'Aben Abed tombèrent aux mains d'Almamun. Celui-ci, déjà vieux et infirme, s'endormit au milieu de ses triomphes et il perdit six mois à Séville. Pendant ce temps Aben Abed poursuivait la guerre qu'il avait commencée, et sans avoir l'air de s'inquiéter de la perte de ses deux capitales afin d'entretenir le courage de ses troupes, il prit Malaga et anéantit la puissance des Edrisides. L'émir de Saragosse de son côté, allié de celui de Séville, avait obtenu des succès et emporté plusieurs places voisines de Valence. Aben Abed profita de cette utile diversion; il courut plutôt qu'il ne marcha vers Séville, et secondé par les habitants il s'en rendit maître après un siége assez court. Almamun venait de Murcie; son fils aîné Hixem était mort avant lui, et il ne laissait pour lui succéder qu'un enfant en bas âge, que plusieurs écrivains désignent comme son second fils, que d'autres avec plus de vraisemblance lui donnent pour son petit-fils. Il lui avait nommé pour tuteurs son général Hariz ben Alhakem et le roi de Castille. Dans ces circonstances l'armée assiégée

avait cru prudent d'abandonner Séville pour se retirer vers Cordoue, avec d'autant plus de raison que l'hiver approchant, les Castillans demandaient à rentrer chez eux. Hariz avait réussi sans beaucoup de peine à se frayer un passage à travers l'armée assiégeante. Aben Abed ne le poursuivit pas, parce qu'avant d'aller plus loin il voulait assurer Séville contre une autre surprise; mais il ne tarda pas à se présenter sous les murs de Cordoue. Hariz ne put s'y défendre, parce que les habitants attachés à l'émir de Séville, successeur prétendu de leur calife Hixem, l'abandonnèrent tous aussitôt que l'armée sévillane parut. Hariz fut poursuivi par la cavalerie d'Aben Abed, commandée par l'émir lui-même, qui brûlait de venger son fils Seraj Daula. La fortune seconda ses vœux; il atteignit Hariz, le tua de sa propre main, et fit attacher son corps à un poteau planté sur le pont de Cordoue. Un malheureux chien fut pendu à côté de lui, ce qui pour des musulmans était un supplice infâme.

Aben Abed ne se contenta pas de recouvrer ce qu'il avait perdu; il enleva au fils d'Almamun, Yahie Alcadir Billah, tout le pays de Valence et de Tadmir. Il suscita contre son ennemi tous les Alamérides; et l'ancien émir de Valence, gendre d'Almamun se remit en possession de Valence, qu'à sa mort (1098) il transmit à son fils Aboubekre, qui au surplus ne conserva cette ville qu'en qualité de vassal d'Aben Abed.

Celle de Murcie, prise après un long siége (1079), fut donnée par l'émir à son habile et fidèle général Ben Omar, comme récompense de ses longs services.

Cependant l'émir de Séville fermement résolu à détruire la puissance des beni Dilnun, mais convaincu qu'il n'y parviendrait pas tant que le roi Alphonse garderait les conditions de son alliance avec Tolède, forma le dessein d'enlever cet allié au successeur d'Almamun et de l'acheter à tout prix pour lui-même. Ce fut Ben Omar, qui n'était pas négociateur moins habile que bon général, qui fut chargé de la mission délicate d'aller à Léon ménager un traité entre son maître et le puissant Alphonse. Par ce traité Alphonse promit d'envoyer à l'émir de Séville autant de troupes auxiliaires qu'il en demanderait contre *tous ses ennemis musulmans*; l'émir de Séville s'engagea de son côté au payement de forts subsides, et de plus à ne pas s'opposer à ce que le roi de Castille fît la conquête de Tolède. Ce fut, dit-on, cette dernière clause qui décida le roi. On ajoute que pour consolider cette alliance, l'émir de Séville donna sa fille Zaïde au roi de Castille, qui l'admit sans difficulté au nombre de ses femmes; car malgré le zèle avec lequel le clergé condamnait l'imitation des coutumes payennes ou musulmanes, il n'était pas rare à cette époque de voir les princes chrétiens, donnant à leurs sujets l'exemple des mauvaises mœurs, se donner un harem comme les musulmans,

Le traité conclu par Aben Omar eut des censeurs à Séville plus encore que dans le royaume de Léon; car au fond, si les chrétiens combattaient pour des musulmans, c'était contre d'autres musulmans, et ils aidaient ainsi les musulmans à s'entre-détruire; puis ils avaient pour perspective la prise de Tolède, cette ancienne capitale de la monarchie espagnole; et, Tolède prise, ils ne pouvaient plus éprouver d'obstacle bien grand à la conquête du reste de l'Espagne. Les habitants de Séville ne considéraient aussi que la perte de Tolède, de ce boulevard de l'islamisme qui ouvrait aux chrétiens toutes les routes de l'Espagne mahométane; mais Aben Abed voyait l'anéantissement complet de son ennemi, et la facilité pour lui-même d'ajouter à ses domaines, Grenade, Saragosse et Badajoz.

Alphonse ne tarda pas à se mettre en campagne et à ravager la province de Tolède, ce qu'il continua de faire pendant cinq ou six ans consécutifs; en détruisant régulièrement les récoltes de toute espèce, et en interceptant les convois destinés pour Tolède, il mettait la ville et les forteresses dans l'impossibilité absolue de faire des approvisionnements. On pressentait qu'il voulait réduire toutes les places ennemies par famine; et l'on ne pourrait qu'applaudir à la tactique qui tendait à épargner le sang castillan, si on n'avait en même temps à lui faire le grave reproche d'avoir violé la foi jurée, et manqué de reconnaissance envers la famille de

celui qui l'avait généreusement accueilli et lui avait donné un asile où son frère Sanche ne put l'atteindre. La seule chose qu'on peut dire pour l'excuser, c'est que peut-être il fit taire des sentiments personnels d'affection et de gratitude devant des considérations de haute politique; il pouvait prévoir que la conquête de Tolède amènerait tôt ou tard l'affranchissement de l'Espagne. Quoiqu'il en soit, pendant qu'Alphonse se livrait à ces incursions dévastatrices, Aben Abed faisait la guerre à l'émir de Grenade et lui enlevait Jaen et plusieurs autres places, ou bien il dirigeait une armée contre les possessions des beni Alaftas pour les empêcher de secourir l'émir de Tolède. Celui de Saragosse prévoyait bien que si Tolède succombait, il deviendrait lui-même l'humble vassal d'Aben Abed, ou que sa ville et sa province passeraient au pouvoir des Aragonais. Il aurait voulu secourir Yahie Alcadir, mais il avait assez de peine lui-même à se défendre contre les Aragonais et les Catalans.

Ce fut au commencemcnt de l'an 1085 qu'Alphonse entreprit le siége ou plutôt le blocus de Tolède, où, dès le premier jour, la disette de vivres se fit sentir. L'émir de Badajoz fit les plus grands efforts pour conduire une armée au secours des assiégés, mais ses troupes furent battues toutes les fois qu'elles se présentèrent devant les chrétiens, et elles se retirèrent après avoir essuyé des pertes considérables. Yahie

Alcadir n'ayant plus d'espoir d'être secouru par ses alliés, offrit au roi de Castille d'être son tributaire et son vassal, mais Alphonse n'écouta rien, et le 25 mai la ville de Tolède, qui depuis 372 ans était au pouvoir des Sarrasins, rentra sous la domination des successeurs de ses anciens rois et devint une seconde fois la capitale de l'Espagne chrétienne et la métropole de l'Église espagnole. Alphonse avait promis aux habitants la vie, la conservation de leurs biens et de leurs mosquées, et la liberté de se retirer où bon leur semblerait. Beaucoup de musulmans profitèrent de cette clause et suivirent leur roi Yahie à Valence, mais un grand nombre de Léonais et de Castillans remplacèrent ces émigrés. Comme le roi de Castille, par suite de sa prise de possession de la capitale, s'emparait de toutes les places de la province sur les deux rives du Tage, l'émir de Séville lui écrivit pour l'engager à borner ses conquêtes à Tolède, mais Alphonse lui répondit que tout ce qui avait appartenu à Yahie Alcadir lui avait été cédé par celui-ci et par conséquent lui appartenait. En même temps, pour lui prouver qu'il était fidèle au traité existant entre eux, il lui envoya un corps de cavalerie pour l'aider à la conquête de Grenade. Aben Abed fut obligé de dissimuler ses ressentiments, mais il les fit rejaillir sur son visir Ben Omar, qui avait négocié le traité, et qu'il en punit en lui ôtant la vie. C'est ainsi que les despotes de l'orient récompensent leurs plus zélés serviteurs.

Alphonse au surplus n'hésita pas à montrer ouvertement ses desseins de conquérir l'Espagne entière; et, sur le motif que l'émir de Séville refusait de lui abandonner quelques places de la province de Tolède, desquelles il s'était emparé, Alphonse lui déclara la guerre de même qu'à tous les autres émirs. Il tourna d'abord ses armes contre Saragosse. L'émir Almutemin était mort peu de mois après la chute de Tolède. Son fils Ahmed Abou Giafar venait à peine de lui succéder qu'il se vit investi dans sa capitale, et quand les princes musulmans virent que Saragosse allait subir le sort de Tolède, ils résolurent dans une assemblée tenue à Séville, d'appeler à leur secours les Almoravides d'Afrique, dont le chef, Youssef ben Taxfin, qui venait de fonder dans les terres d'Almagreb un puissant empire, leur semblait seul capable d'arrêter la marche victorieuse d'Alphonse. Cette résolution ne fut pourtant pas prise à l'unanimité; le wali de Malaga, Abdallah ben Zagut, combattit la proposition de toutes ses forces. Il peignit les Almoravides comme des hommes aussi féroces que les tigres de leurs déserts, et parla de Youssef ben Taxfin comme d'un conquérant sanguinaire et faux, duquel ils n'avaient à attendre que des fers. Le fils d'Aben Abed, le prince Al Raschild, fit aussi de vains efforts pour détourner son père d'une résolution qu'il regardait comme fatale. Les émirs traitèrent le wali de Malaga de partisan des

chrétiens, et Aben Abed répondit à son fils qu'il aimait mieux devenir le conducteur des chameaux de Youssef, que d'être le vassal des chrétiens. Il eut lieu dans la suite de se repentir d'avoir persisté dans un projet inspiré par la haine, mais désavoué par la prudence *.

* Vers le milieu du XIe siècle, les tribus du désert qu'on désignait sous le nom générique de *Moultimin* (qui se couvre la face), parce que dans quelques-unes de leurs cérémonies ils ne se montraient que la face couverte, adoptèrent les doctrines de l'islamisme, que leur apporta une espèce d'aventurier fanatique nommé Abdallah ben Yasim. Cet homme qui avait, dit-on, des connaissances étendues, parvint à force de temps et d'adresse, à subjuguer entièrement les esprits; et les trois grandes tribus des Moultimin, c'est-à-dire, Lamtuna, Dshelada et Mustafa le regardèrent comme leur prophète et lui obéirent aveuglément. Abdallah forma dès ce moment le projet de fonder un empire; il commença par donner aux Moultimins un nouveau nom, ce fut celui d'Almoraviden ou Almoravides, qui signifie : confédérés pour le service de Dieu; ensuite il leur donna le même code à peu près que Mahomet avait donné aux Arabes : faire des prosélytes par l'épée. Le chef des Lamtuniens, Aben Zacaria, fut nommé par Abdallah, son lieutenant, émir des Almoravides. Cet émir, que son ardeur pour les combats poussait toujours au milieu des rangs ennemis, ayant succombé dans une bataille, Abdallah nomma pour lui succéder son frère Aboubeckre. Peu de temps après, Abdallah lui-même périt dans un combat (1059). Aboubeckre eut alors l'autorité réelle, car jusqu'à ce moment il n'avait été, de même que son frère Aben Zacaria, que le lieutenant d'Abdallah. Obligé au bout de quelque temps d'aller repousser quelque attaque des Nègres, et de rétablir la paix et l'union entre les deux tribus de Dshelada et de Mustafa, il partit de sa ville de *Maroco* qu'il venait de fonder (1062), après avoir confié le gouvernement de la ville naissante à son cousin Youssef ben

Les envoyés andalous furent bien accueillis par Youssef, qui se montra disposé à secourir de tout son pouvoir les princes espagnols, mais qui pourtant demandait pour condition préalable qu'on lui remît la forte ville d'Algesiras. Cette demande réveilla les craintes du prince Al Raschid et de quelques musulmans sensés; mais Aben Abed n'eut point d'égard à leur représentation. Il lui en coûtait pourtant de livrer une place qu'il n'avait prise lui-même qu'a-

Taxfin. L'absence d'Aboubeckre dura plusieurs années; Youssef en profita pour s'emparer du gouvernement. Il y réussit par son adresse, son éloquence, son courage et ses largesses. Lorsqu'Aboubeckre revint, il trouva son cousin si bien préparé à la résistance qu'il jugea prudent de lui céder ce qu'il ne pouvait lui reprendre. Après cette cession forcée, Aboubeckre se retira au milieu de Lantuniens (1073), où, suivant les uns, il mourut trois ou quatre ans plus tard; suivant les autres, il aurait succombé dans une tentative faite pour ressaisir le pouvoir. Youssef prit alors le titre d'*Almuslimin*, prince des croyants, et de *Nazarreddin*, défenseur de la foi. Ces titres sont un peu moins expressifs que celui d'émir Almumenin, que Youssef lui-même donnait au calife de Bagdad et qui exprime une idée de supériorité absolue. Youssef étendit les conquêtes d'Aboubeckre. Son empire, dont Maroc devint la capitale, s'étendait du sud au nord, depuis la Guinée jusqu'aux rivages de la Méditerranée, et de l'est à l'ouest, depuis la province de Carthage jusqu'à l'Océan. En 1084, les villes de Tunis et de Ceuta, qui seules avaient jusque-là résisté à ses armes, tombèrent en son pouvoir, de sorte qu'à l'exception de l'Égypte il régnait exclusivement sur tout le nord de l'Afrique. Ce fut dans ces circonstances qu'il reçut les envoyés andalous, qui l'invitaient à passer en Espagne. C'était une riche proie qui venait s'offrir d'elle-même.

vec beaucoup de peine et qui était la clef de son royaume du côté de l'Afrique. Des négociations eurent lieu; l'émir se rendit même en personne auprès de Youssef et s'en retourna mécontent. Il voulait que l'Africain envoyât des troupes en Espagne comme simples auxiliaires, et qu'il lui en donnât le commandement suprême, mais l'Africain avait d'autres vues; il insista sur la cession d'Algesiras. Tandis que cela se passait, le roi de Castille, persuadé que si les chrétiens unissaient leurs efforts ils parviendraient à chasser les musulmans de l'Espagne, avait fait un traité d'alliance avec Sanche Ier, roi d'Aragon et de Navarre, et avec le comte de Barcelonne, Raymond Bérenger; et il est plus que probable que sans l'intervention des Almoravides, l'Espagne méridionale aurait vu se briser le joug musulman, qui depuis quatre siècles pesait sur elle.

§ IV.

Guerres des chrétiens contre les Almoravides; mort de Youssef ben Taxfin et du roi Alphonse VI.

(1086 *à* 1109.)

Alphonse, en personne, dirigeait le siége de Saragosse; un de ses généraux ravageait la province de Badajoz et la campagne de Séville; ses détachements pénétrèrent jusqu'à Medina-Sidonia et Tarifa; une autre armée attaquait

les alamerides de Denia et Valence. Le danger devenait pressant; les musulmans envoyèrent à Youssef députation sur députation; la ville d'Algesiras lui fut livrée, et aussitôt une armée nombreuse d'almoravides, embarquée à Ceuta, Youssef à sa tête, passa le détroit et entra dans Algesiras, dans les premiers jours du mois d'août de l'an 1086. Tous les émirs d'Espagne, Muhammed Aben Abed à leur tête, l'attendaient dans cette place. Youssef les accueillit avec beaucoup de bienveillance apparente; mais son premier soin fut d'augmenter les fortifications d'Algesiras et d'en confier la garde à une garnison de troupes d'élite, d'une bravoure et d'une fidélité éprouvées. Il fit ensuite d'immenses approvisionnements qu'il y enferma afin d'avoir, dit-il, une retraite sûre en cas de revers; et ce ne fut qu'après tous ces préparatifs terminés, qu'il prit la route de Séville, où il attendit l'arrivée de toutes ses troupes et de celles des émirs espagnols. Quand cette réunion fut opérée, l'armée sarrasine se dirigea sur Badajoz.

La nouvelle de l'arrivée des almoravides parvint rapidement au camp d'Alphonse devant Saragosse. Il fallut se décider à lever le siége de cette place pour aller mettre Tolède en état de défense et fermer aux Africains l'entrée de la Castille. On dit qu'Alphonse avait sous ses ordres plus de cent mille hommes, Castillans, Léonais, Galiciens, Navarrais, Catalans; on ajoute que beaucoup de chevaliers des provinces

méridionales de France accoururent pour lui offrir leurs services. Les musulmans, de leur côté, n'avaient pas une armée moins nombreuse. Les écrivains chrétiens et les écrivains arabes, tous de leur côté, exagèrent le nombre des ennemis et diminuent celui de leurs combattants; on suppose, en se tenant entre ces exagérations opposées, que chaque armée se composait d'environ cent trente ou cent quarante mille hommes. L'Espagne garde encore la mémoire de la bataille fameuse de Zalaca *, livrée le 23 octobre de l'an 1086. La victoire flotta longtemps indécise entre Alphonse et Youssef. Le premier comptait même sur le triomphe ; il avait mis en déroute l'armée andalouse et les troupes almoravides que Youssef avait détachées pour la soutenir; ce dernier parcourait les rangs pour exciter ses soldats; il chargea lui-même les Castillans à la tête de sa garde, et par des efforts inouis il parvint à les arrêter. Les Andalous, remarquant alors que les chrétiens avaient cessé de les poursuivre, se rallièrent à la voix de leur émir, et ils revinrent au combat par un chemin qui les porta sur les flancs des chrétiens. Ceux-ci alors succombèrent, et la nuit survenant ils se retirèrent en désordre. La perte des chrétiens fut très-grande ; car les musulmans, restés maîtres du

* C'est une plaine coupée de bosquets, à quelques lieues de Badajoz, entre Merida et cette ville. On l'appelle aujourd'hui *Sacralias*.

champ de bataille, élevèrent des pyramides avec les têtes des chrétiens morts, et un écrivain arabe porte à vingt mille le nombre de ces têtes; mais on peut croire que la perte des Sarrasins ne fut pas moins considérable, car ils ne tirèrent aucun avantage de leur victoire. Il est vrai qu'ils avaient en tête un prince qui était à la fois général et soldat intrépide au milieu des combats, incapable de se laisser abattre par un revers, habile à profiter du moindre avantage; en moins d'un an, il eut rassemblé une armée plus nombreuse encore que celle qui avait succombé à Zalaca. Heureusement Youssef avait reçu la nouvelle que l'aîné de ses fils, auquel il avait confié le gouvernement de Maroc, venait de mourir, et cette nouvelle l'obligea de retourner en Afrique, laissant le commandement de ses almoravides à Syr ben Abubeckre, digne émule pour le talent et la dissimulation de l'ancien général d'Aben Abed, l'astucieux Ben Omar, qui, sous le titre d'allié, s'était emparé de Cordoue.

La bataille de Zalaca était si loin d'être décisive qu'un corps de cavaliers chrétiens, commandé par un chevalier, que quelques-uns croient être le cid Campcador Rodrigue de Bivar, s'empara de plusieurs places du côté d'Almerie, et notamment du fort d'Alid que les musulmans regardaient comme inexpugnable. L'émir de Séville voulut aller au secours d'Almerie et il fut complètement battu. Aben Abed

ne se sauva qu'avec peine. Peu de temps après, il repassa en Afrique pour demander à Youssef le commandement des almoravides auxiliaires; et non seulement sa demande fut rejetée, mais encore il apprit de Youssef qu'il allait reprendre lui-même le commandement de l'armée et qu'il amènerait de nombreux renforts pour réparer les pertes de Zalaca. Youssef arriva en effet au commencement de l'été (1088), et se dirigea aussitôt du côté de Murcie, où les chrétiens d'Alid, auxquels Alphonse avait fait passer des secours, pressaient vivement les Sarrasins.

Le siége d'Alid commença aussitôt : mais Alid, bâti sur la pointe d'un rocher, semblait défier tous les efforts des almoravides et des Andalous réunis; il fut décidé qu'on lèverait le siége. Quand Aben Abed annonça aux émirs andalous cette résolution, ceux qui avaient leurs villes dans le voisinage d'Alid se plaignirent amèrement de cet abandon qu'ils assimilaient presque à la trahison. Le wali de Murcie, Abdelaziz, accusa même Aben Abed d'avoir fait un traité secret avec Alphonse. De là naquit une querelle que Youssef n'apaisa qu'en donnant l'ordre d'arrêter Abdelaziz. Quand les Murciens eurent connaissance du traitement fait à leur wali, ils désertèrent le camp des almoravides et se retirèrent dans les montagnes; d'autres walis espagnols quittèrent pareillement l'armée. L'actif Alphonse, informé du peu d'accord qui régnait parmi les émirs,

fit prendre à ses troupes le chemin de Murcie; et lui-même, à la tête d'un corps de cavalerie d'élite, en forma l'avant-garde. Sa marche avait été si rapide que lorsqu'il parut dans les environs d'Alid, Youssef, qui ne voulait ni risquer de bataille, ni user ses forces contre les chrétiens, donna immédiatement l'ordre à ses troupes de faire retraite sur Almerie; peu de temps après il repartit pour l'Afrique, après avoir donné ses instructions à Syr ben Bekir. L'émir de Séville se retira précipitamment dans les montagnes de Lorca. Cependant Alphonse, victorieux sans combat de ses ennemis, voyant qu'Alid ne pouvait être gardé au milieu d'un pays ennemi qu'avec une garnison très-nombreuse, et que d'ailleurs la possession de ce fort n'était pas d'un grand avantage, prit le parti de le faire démolir de fond en comble, après quoi il ramena l'armée à Tolède avec un immense butin fait sur les ennemis (1090).

Les émirs espagnols se repentaient plus que jamais d'avoir appelé à leur aide les almoravides; quelques-uns parurent même disposés à traiter avec Alphonse. Syr ben Bekir, averti par ses espions de ce qui se tramait, envoya aussitôt un messager à Youssef, qui cette fois, sans être appelé par personne, revint en Espagne avec des troupes nouvelles. Il eut l'air de vouloir diriger toutes ses forces contre les chrétiens, et il s'avança même du côté de Tolède; mais retournant tout à coup sur ses pas, il

rentra dans l'Andalousie, marcha sur Grenade, s'empara par ruse de cette ville, envoya l'émir en Afrique chargé de fers, et publia que l'émir lui avait fait cession de Grenade en échange de grandes possessions qu'il recevait en Afrique. Le wali de Malaga, frère de celui de Grenade, eut le même sort, et Malaga fut occupé par les almoravides. Les autres émirs, Aben Abed lui-même, ouvrirent alors les yeux, mais il n'était plus temps; de nouvelles troupes arrivaient sans cesse d'Afrique, et quatre armées se formèrent: l'une, sous les ordres de Syr ben Bekir, marcha contre Séville; la seconde alla investir Cordoue; la troisième se dirigea vers Ronda, et la quatrième vers Almerie.

La ville de Jaen tomba la première; après elle, Cordoue subit le joug; Ronda dut pareillement se rendre. Calatrava, Carmone ouvrirent leurs portes; il ne restait plus à l'émir de Séville que sa capitale. Dans sa détresse, il s'humilia devant Alphonse; il implora son secours. Alphonse l'accorda; mais, par malheur, croyant le danger moins grand qu'il ne l'était, il se contenta d'envoyer un corps de cavalerie sous les ordres du comte Gomez, général courtisan mais inhabile. Gomez perdit la bataille et la vie; ses troupes se dissipèrent, et Séville se rendit suivant les uns, fut emportée d'assaut suivant les autres. Ce qui est certain, c'est que le malheureux émir, chargé de chaînes, alla finir ses jours dans les cachots de Youssef; que ses

femmes, ses fils et ses filles partagèrent son infortune, et que ces misérables captifs furent livrés par Youssef à toutes les angoisses de la misère, au point, disent les écrivains arabes, que les filles de l'émir gagnaient leur vie et celle de leur père par le travail de leurs mains. Aben Abed mourut en prison en 1095; ceux de ses enfants qui lui survécurent traînèrent dans les privations des jours dévorés de regrets et remplis d'amertume, et le nom si glorieux de Beni Abed disparut pour toujours de l'histoire.

Pendant que Syr ben Bekir prenait Séville, Davoud ben Aaïscha, lieutenant de Syr ben Bekir, s'emparait d'Almerie (1091). Les villes de Denia et de Xativa, et peu de temps après toutes celles du pays de Valence, Valence elle-même, ne tardèrent pas à subir le sort d'Almerie, et le nom des Beni Dilnun disparut des annales comme celui des Beni Abed (1092). Du côté opposé de l'Espagne, Syr ben Bekir soumettait l'Algarve; et de l'Algarve où il avait reçu des renforts considérables, il se dirigeait sur Badajoz. L'émir voulait se défendre jusqu'à la dernière extrémité; mais les habitants, peu disposés à sacrifier leur vie et leur fortune pour des intérêts presque étrangers, le forcèrent à capituler. On peut remarquer ici que si la conquête des almoravides fut si rapide, ce fut en partie parce que les populations se montrèrent peu dévouées à leurs émirs: elles se voyaient sans cesse décimées par les guerres que ces

émirs se faisaient pour agrandir leurs domaines; la désunion de ces émirs les laissait exposées aux attaques des chrétiens, qui ne les ménageaient pas quand le sort des armes les conduisait en vainqueurs parmi elles. Le conquérant afriquain paraissait d'ailleurs traiter le peuple avec assez de bienveillance; ses coups ne frappaient que les princes et leurs familles; il promettait protection contre les chrétiens; toutes les considérations que les agents de Youssef faisaient valoir parmi le peuple produisaient leur effet, et les émirs trouvaient peu de défenseurs.

Les beni Alaftas éprouvèrent un traitement plus cruel encore que celui qu'on avait fait aux émirs de Séville, de Grenade, de Valence et d'Almerie. Omar, en capitulant, avait stipulé la liberté de se retirer lui et sa famille là où il voudrait, et le perfide Bekir avait souscrit à cette condition; mais à peine Omar fut-il sorti de la ville que l'almoravide envoya un détachement de cavalerie à sa poursuite. On l'arrêta lui et les siens; on le battit de verges; ses deux fils aînés furent égorgés sous ses yeux, ensuite on le tua lui-même. Son plus jeune fils, réservé pour l'esclavage, fut envoyé en Afrique (1091). La mort d'Omar, savant éclairé, poète et protecteur généreux des poètes et des savants, fut déplorée en Espagne comme une calamité publique par tous les amis des sciences et des arts.

Toute l'Espagne musulmane était occupée par les almoravides; l'émir de Saragosse seul conservait encore son titre et ses domaines. Après la bataille de Zalaca, il avait réparé les pertes qu'il avait faites antérieurement; mais s'il avait été délivré de la crainte de succomber sous les attaques d'Alphonse, il eut bientôt après à se défendre contre un autre ennemi. Le roi de Navarre, Sanche Ier, fortifié par un corps de volontaires français, vint menacer la ville d'Huesca. Abou Giaffar Almostain courut à sa rencontre, et une bataille sanglante fut livrée presque sous les murs de la ville. Après une lutte opiniâtre, la victoire resta aux chrétiens, et le siége d'Huesca fut entrepris; Sanche y trouva la mort. Un jour qu'il faisait à cheval le tour de la place pour déterminer le lieu où l'assaut serait donné, il fut atteint d'une flèche dont le fer resta dans la blessure. Aussitôt il appela autour de lui tous les grands qui se trouvaient à l'armée, et leur fit prêter serment de fidélité à son fils aîné Pierre; il exigea de son fils cadet, Alphonse, le même serment. Cela fait, il retira lui-même le fer de la flèche et il expira presque aussitôt. (1094).

Le jeune Pierre était rempli de courage; il pressa le siége avec vigueur, L'émir, trop faible pour résister seul au roi de Navarre, hésita quelque temps entre l'alliance d'Alphonse et celle de Youssef; il se décida pour celui-ci, malgré les nombreux exemples de perfidie et de mau-

vaise foi qu'il venait de donner; et Youssef, qui sentit qu'à la première démonstration hostile de sa part, Abou Giaffar Almostain se jetterait dans les bras des chrétiens, se contenta de le recevoir au nombre de ses alliés et tributaires; et il lui envoya un secours de six mille almoravides. Pierre vint au-devant des Sarrasins auxquels s'était déjà uni le comte Garcie Ordognez, qui, traître à son pays et à son Dieu, ne cessait depuis plusieurs années de servir les ennemis de la foi chrétienne; et, les rencontrant près d'Alcoraza, il les battit complètement (1096); cette victoire amena la chute d'Huesca, où Pierre vint aussitôt établir sa résidence. La possession d'Huesca ouvrait aux Aragonais la route de Saragosse; aussi les musulmans firent-ils diverses tentatives pour la reprendre: mais ce fut sans succès *.

Cependant Alphonse, qui voyait toute l'Espagne mahométane soumise à Youssef, pensa

* A peu près vers la même époque (1096) ou même plus tôt s'il faut en croire quelques vieilles chroniques chrétiennes, le fameux Cid ou Rodrigue de Bivar, toujours banni de la cour d'Alphonse, mais toujours ennemi des musulmans, s'empara de Valence pour son propre compte. On croit qu'Alphonse lui envoya des troupes pour l'aider dans cette conquête. Ce qui est certain, c'est qu'après la mort du Cid, Valence retomba au pouvoir des almoravides; et que les écrivains chrétiens de ce temps reprochent vivement à Alphonse de n'avoir pas défendu et gardé cette conquête. Le Cid mourut, à ce qu'on écrit, en 1099, et Valence fut abandonnée par les troupes d'Alphonse trois ans après, en 1102.

que dans sa soif de conquêtes l'Africain viendrait l'attaquer lui-même dans Tolède ; aussi s'attacha-t-il à fortifier les places frontières, et surtout sa capitale, à y renfermer des approvisionnements de tout genre, à y entretenir des garnisons d'élite. Toutefois plusieurs années se passèrent sans que les almoravides tentassent rien contre lui. Youssef, après avoir visité ses conquêtes et relevé dans Cordoue le siége de la puissance musulmane, était retourné en Afrique d'où il revint en 1103 avec ses deux fils Abou Temin et Ali. Celui-ci était le plus jeune, et comme il parut plus propre que son frère au commandement des armées et au gouvernement de l'état, Youssef le fit reconnaître par tous les grands en qualité de son successeur. Ce point réglé, il reprit la route de Maroc où il mourut centenaire, deux ou trois ans (1106) après son retour.

Ali avait été proclamé à Maroc émir Almumenin aussitôt après la mort de son père ; l'année suivante il vint en Espagne pour se faire reconnaître en la même qualité par ses sujets espagnols ; mais, en 1108, il repassa la mer avec une armée immense pour faire la guerre aux chrétiens. Il en donna le commandement à son frère Temin, qui envahit la Castille du côté d'Uclès, et mit le siége devant cette forteresse. Alphonse, déjà courbé sous le poids des années et accablé d'infirmités, déplora amèrement ces inconvénients de l'âge qui ne lui permettaient pas d'aller lui-même à la tête de ses

chevaliers repousser l'ennemi, mais il envoya une armée au secours de la place sous les ordres du comte Garcie de Cabra, et pour exciter le courage des troupes, il fit partir avec elles Sanche son fils unique, âgé de onze ans *. Quand l'armée chrétienne parut dans les champs d'Uclès, Temin voulait lever le siége; mais tous les généraux almoravides s'y opposèrent et le contraignirent malgré lui à livrer bataille. Malheureusement la principale attaque des almoravides se porta vers le lieu où se trouvait l'infant Sanche et le comte Garcie, et le jeune prince fut renversé. En vain Garcie le couvrit de son corps, il périt percé de coups et Sanche avec lui. La nouvelle de ce malheur se communiqua rapidement dans les rangs chrétiens et y jeta le découragement, le désordre et la confusion. Les almoravides redoublant d'ardeur remportèrent alors une victoire complète; toutefois ils l'achetèrent par des torrents de leur propre sang, et tout le fruit de cette campagne se réduisit à la prise d'Uclès (1108). Ce fut même là le dernier effort des almoravides; car depuis cette époque leur puissance alla toujours en déclinant.

Alphonse VI ne survécut que de quelques mois à l'infant Sanche; il mourut après un règne glorieux de quarante-quatre ans (1109), du-

* Il l'avoit eu de Zaïde, fille de l'émir de Séville Aben Abed: Zaïde avait été baptisée sous le nom de Marie.

rant lequel il avait fait monter la puissance du royaume uni de Castille et de Léon à un tel degré, que ni les attaques des musulmans, ni les divisions intestines qui suivirent sa mort ne purent l'en faire descendre. Ce prince avait eu plusieurs femmes : Agnès de Guyenne, Constance de Bourgogne, Barthe de Toscane ou de Bourgogne, Élisabeth de France, Béatrix d'Est. Il n'eut qu'une fille de sa seconde épouse, ce fut la fameuse Urraque, qui ne fut ni moins intrigante, ni moins ambitieuse que sa tante de même nom qu'elle. Élisabeth de France lui donna deux filles. Il avait eu de la musulmane Zaïde son seul fils, qu'il regardait comme son héritier et dont la mort tragique accéléra la sienne par la vive douleur qu'il en ressentit. Outre sa maîtresse Zaïde, Alphonse en avait eu une autre, nommée Chimène Nugnez, d'une ancienne maison de Galice. Celle-ci avait donné le jour à deux filles dont l'une, Thérèse, épousa le comte Henri de Besançon, parent de la reine Constance, en faveur duquel Alphonse érigea en comté indépendant sous le nom de Portugal (1094), tout le pays situé entre le Duero, l'Océan et le Tage. La sœur de Thérèse, Elvire, eut pour époux le comte de Toulouse Raymond, qu'elle accompagna par goût ou par obéissance à son expédition de la Palestine.

Les princes chrétiens à cette époque ne se piquaient pas d'austérité dans leurs mœurs, et

ils ne se faisaient point scrupule d'avoir un harem comme leurs voisins; cela paraissait même si naturel, tant l'influence des mœurs mahométanes se faisait sentir sur les mœurs des chrétiens que les enfants qui naissaient de ces unions illicites pouvaient succéder à leurs pères à défaut d'enfants légitimes: aussi l'infant Sanche était-il regardé comme l'héritier du trône, et l'émir de Séville n'avait pas hésité à donner sa fille au roi de Castille, quoiqu'il sût très-bien que ce prince était marié.

La mort de Sanche * rendait Urraque héritière présomptive de la couronne. Son mari, le comte de Bourgogne, était mort en 1106, et le seul enfant né de cette union n'avait encore que deux ou trois ans. Alphonse s'occupa des moyens de faire passer sa couronne sur la tête de sa fille, mais en même temps il sentait que dans les circonstances où se trouvait l'Espagne, le gouvernement d'une femme pourrait ne pas répondre aux vœux de la nation; il s'agissait donc

* La mort de Sanche à Uclès a donné lieu à bien des conjectures. On a prétendu que les grands qui se trouvaient à l'armée avaient exposé volontairement le prince au danger, dans l'espérance de le voir périr; on est allé jusqu'à soupçonner que le coup qui le priva de la vie partit d'une main achetée. Il paraît certain au reste que les deux gendres d'Alphonse, Henri de Besançon et Raymond de Bourgogne, s'étaient mutuellement engagés à partager entre eux les états d'Alphonse après son décès, et à exclure Sanche de la succession, mais la mort prématurée de Raymond et ensuite celle de Sanche firent avorter ce projet.

de donner un époux à Urraque. Alphonse jeta les yeux sur le roi d'Aragon et de Navarre, Alphonse Ier, qui venait de monter sur le trône après la mort de son frère Pierre. Le roi de Castille pensait avec raison que pour opposer aux musulmans une force capable de triompher de leur résistance, il fallait que l'Espagne chrétienne fût toute régie par la même main, afin qu'il y eût unité dans ses vues et dans son action; ce résultat, il l'obtenait par le mariage de sa fille avec le roi de Navarre. Toutefois, avant de célébrer le mariage, il convoqua une grande assemblée où se trouvèrent réunis les évêques, les comtes, les gouverneurs des provinces, les généraux, les commandants de places, les chevaliers et un grand nombre de bourgeois notables. Cette assemblée approuva les résolutions qui lui furent présentées par le roi, et le mariage eut lieu. Mais ce qu'Alphonse VI avait regardé comme devant porter les derniers coups à la puissance des musulmans ne produisit que des guerres intestines qui auraient pu devenir bien fatales aux chrétiens, si les musulmans avaient été eux-mêmes moins divisés. Mais avant d'aller plus avant, arrêtons-nous ici quelques instants pour jeter un coup d'œil rapide sur l'état actuel de ce royaume d'Aragon, dont le possesseur devenait l'époux de l'héritière de la Castille.

§ V.

Rois d'Aragon et de Navarre depuis la mort de Sanche-le-Grand jusqu'à l'avénement d'Alphonse Ier, dit le Batailleur ; comtes de Barcelonne.

(1035 à 1105).

On se souvient que le roi de Navarre, Sanche-le-Grand, avait divisé ses états entre ses quatre enfants, et donné la Navarre à Garcie, son fils aîné, qui n'avait pu voir sans jalousie son frère Ferdinand se mettre en possession du royaume de Léon après la mort sans enfants du roi Bermude, et de simple comte de Castille devenir le plus puissant prince chrétien de l'Espagne. On se souvient aussi que la guerre ayant éclaté entre les deux frères, Garcie périt sur le champ de bataille au mois de septembre 1004, que le vainqueur s'appropria tout le pays que son frère avait possédé sur la rive droite ou méridionale de l'Èbre, et que le royaume de Navarre se trouva reduit à la partie située entre l'Èbre et les Pyrénées. Ce fut le fils de Garcie qui monta sur le trône sous le nom de Sanche IV. Un des premiers actes de ce prince fut de s'unir étroitement avec le roi d'Aragon, Ramire, qui ne craignait pas moins que Sanche lui-même les entreprises du roi de Castille, Ferdinand. Sanche maintint son indépendance, quoiqu'en prenant le titre d'empereur, Ferdinand eût manifesté

l'intention d'exercer une véritable suprématie sur les autres princes chrétiens; et lorsqu'après la mort de Ferdinand, son fils Sanche*, qui avait hérité de la Castille, entreprit la guerre contre les deux royaumes d'Aragon et de Navarre, leurs deux souverains réunissant leurs troupes, lui firent essuyer près de Viana une défaite qui l'obligea de se retirer (1067). On lit dans plusieurs chroniques que malgré l'union apparente des deux rois, celui de Navarre avait fait un traïté d'alliance avec les musulmans de Saragosse, et la chose est assez vraisemblable. Les princes des Pyrénées avaient tous le même intérêt quand il ne s'agissait que d'éviter les empiétements de la Castille; mais le roi de Castille éloigné, ils se livraient entre eux à des hostilités presque continuelles qui avaient pour objet de s'arracher quelque petit canton, un château, un simple village; souvent même ces haines ou ces ambitions particulières amenaient de sanglantes catastrophes. Sanche IV étant un jour à la chasse et se trouvant au bord d'un précipice, fut saisi tout à coup par des meurtriers qui le lancèrent dans l'abîme, où il fut achevé (1076). On accusa son frère de cet assassinat. Les Navarrais, indignés, donnèrent la couronne au roi d'Aragon, Sanche, fils de Ramire. Al-

* Les trois rois de Castille, de Navarre et d'Aragon portaient le nom de Sanche; Sanche Ier, fils de Ferdinand de Castille; Sanche IV, fils de Garcie de Navarre; et Sanche Ier, fils de Ramire en Aragon.

phonse VI, qui régnait alors sur le Léon et la Castille, accourut pour prendre part aux dépouilles, et il obtint la partie de la Biscaye voisine de l'Èbre; Sanche d'Aragon prit tout le reste; et, depuis ce moment les trois petits royaumes d'Aragon, de Sobrarve et de Navarre se trouvèrent réunis.

Sanche, comme nous l'avons dit, était fils de Ramire qui toute sa vie fit la guerre à ses frères, et fut à la fin victime de son ambition. Après que Ferdinand eut défait Garcie de Navarre dans une bataille où ce dernier perdit la vie, Ramire avait craint que les armes de Ferdinand ne se tournassent contre lui pour le punir d'avoir été dans cette guerre auxiliaire de Garcie. Cette crainte qui, au fond, pouvait être juste, le porta à resserrer son alliance avec la Navarre et en même temps à se procurer à prix d'argent des troupes auxiliaires de l'émir de de Saragosse. Il ne se borna pas à ces précautions, il voulut s'assurer la protection du souverain pontife, et, pour y réussir, il assembla un concile à Jaca (1060); cette ville y fut déclarée chef-lieu d'un évêché en attendant que celui d'Huesca pût être rétabli; le clergé cessa d'être soumis à la juridiction temporelle; le dixième devait être prélevé pour le pape sur tout ce qui proviendrait des musulmans, et la cour de Rome, intéressée par cette clause à l'existence indépendante de l'Aragon, le défendit contre les empiètements de la Cas-

tille. Ramire, informé de la marche de Ferdinand vers Séville, voulut de son côté attaquer les walis de Saragosse et d'Huesca, qui, tributaires de l'Aragon sous Sanche-le-Grand, l'étaient devenus du roi de Castille. Les walis se plaignirent à leur suzerain, qui leur envoya une armée. Ramire fut vaincu et tué (1062); il eut pour successeur son fils Sanche Ier, qui travailla aussitôt après son avénement à fortifier ses frontières.

Ce prince conserva pendant longtemps une paix qui était nécessaire à son royaume pour réparer toutes les pertes qu'il avait faites; mais lorsque les almoravides vinrent en Espagne et menacèrent Tolède, il ne vit que le danger que couraient les chrétiens, et il conduisit en personne, au secours d'Alphonse, une armée de Navarrais et d'Aragonais. Alphonse lui confia le commandement d'une des ailes de l'armée dans la fameuse journée de Zalaca. Il ne tarda pas à réparer ce désastre et à se mettre bientôt en état d'attaquer avec succès les walis ses voisins. Vainqueur des émirs réunis d'Huesca, de Tudela et de Saragosse, il prit la ville de Fraga et mit le siége devant celle d'Huesca. Nous avons vu plus haut qu'il périt malheureusement, atteint par une flèche, tandis qu'il faisait à cheval le tour de la place (1094). Son fils Pierre lui succéda et ne se montra pas indigne du commandement. Après avoir battu complètement à Alcoraza l'émir de Saragosse

et ses auxiliaires almoravides (1096), il força Huesca de capituler. Cette ville devint la nouvelle capitale du royaume uni de Navarre et d'Aragon. La grande mosquée fut convertie immédiatement en église chrétienne. Pierre fit alors ensevelir les restes de son père, qui avait exigé de son successeur qu'on ne lui rendît les derniers devoirs que dans les murs de cette ville.

Pierre mourut sans laisser de postérité (1105); il n'avait eu qu'un fils, qui était mort en bas âge. Il avait reculé les limites de son royaume et déployé constamment un courage à toute épreuve, un noble caractère et un esprit fécond en ressources. Les embarras et les fatigues de la guerre ne l'avaient pas d'ailleurs empêché de s'occuper de l'administration intérieure du royaume. Il fonda des églises et des monastères, établit des colonies de chrétiens dans les villes conquises, encouragea par des priviléges la culture des terres; et comme les nouveaux habitants de ces villes étaient souvent tenus du service militaire à cause du voisinage des ennemis, il leur donna tant d'exemptions qu'à peu de chose près ils devinrent les égaux des nobles. Le pape Pascal II ayant fait prêcher une croisade contre les Sarrasins d'Espagne *, Pierre prit la croix et un grand nombre de ses sujets

* Il était défendu aux chrétiens d'Espagne de se croiser pour la Terre-Sainte.

l'avaient imité. Cette croisade avait paru dirigée contre Saragosse, mais des forces supérieures envoyées par les almoravides au secours de cette ville, avaient forcé les croisés de renoncer à leur entreprise.

Alphonse Ier, surnommé le *Batailleur*, monta sur le trône après la mort de son frère; et aussi brave que lui, mais plus téméraire et en même temps plus habile, il annonça dès les premiers jours qu'il serait pour les Sarrasins un ennemi non moins actif ni moins dangereux que le roi de Castille.

Avant de commencer l'histoire de ce règne, jetons un coup-d'œil sur la Catalogne. Le comte Raymond-Bérenger investi du pouvoir dès l'an 1035, fit monter la Catalogne au premier rang des états secondaires de l'Espagne. Il commença par faire la guerre aux musulmans, et il leur enleva tout le pays situé sur la rive droite du Lobregat, au sud et à l'ouest de Barcelone, et plusieurs walis furent obligés de se soumettre au tribut pour conserver leurs villes. Ensuite il réunit à son comté de Barcelone celui d'Urgel qui en avait été séparé; et le comte de Carcassonne étant mort sans enfants, il réunit les états de ce prince, en les achetant, à sa principauté; ce qui n'ajouta pas seulement un nouveau territoire à ses domaines, mais encore attira près de lui, des provinces méridionales de France, une infinité de chevaliers qui ne pouvant faire le voyage de la Palestine et brûlant néanmoins du

désir de combattre les Sarrasins, en trouvaient l'occasion presque aux portes de leurs manoirs. Raymond-Bérenger ne se borna pas à combattre les infidèles, il s'occupa aussi de l'administration de la justice; et comme la législation du pays était incomplète ou incertaine, il fit rédiger un code de lois sous le titre d'*Usages et Coutumes de la Catalogne*, code par lequel cette province a continué de se régir même après sa réunion avec l'Aragon, et la réunion définitive de l'Aragon avec la Castille *.

Lorsque l'émir de Tolède, Almamun (1073), menaça la ville de Murcie, les Murciens s'adressèrent au comte de Barcelone pour qu'il leur fournît un corps auxiliaire de troupes, et Raymond-Bérenger se mit lui-même à la tête de sa cavalerie. Mais lorsqu'il arriva près de Murcie et qu'il ne trouva qu'un faible détachement envoyé par l'émir de Séville, il se crut vendu par les Murciens à l'émir de Tolède, et il voulut se retirer avec ses troupes, ce qu'il fit, mais sa retraite fut inquiétée par les troupes de To-

* Quand le Roussillon fut définitivement réuni à la France au milieu du XVIIe siècle, cette province, qui était regardée depuis longtemps comme partie intégrante de la Catalogne, conserva le droit de suivre les coutumes de Catalogne de préférence au droit romain, auquel on ne devait avoir recours que lorsque la coutume était muette. Cette collection d'usages contenait d'ailleurs des dispositions très-sages, qui sont encore observées dans les matières sur lesquelles le code civil s'en rapporte à l'usage des lieux, comme pour les actions rédhibitoires, certaines servitudes, etc.

lède, et dans cette lutte inégale il perdit beaucoup de monde. Raymond-Bérenger mourut trois ans après (1076); et ce prince, qui avait fait de grands sacrifices pour réunir sur sa tête de vastes domaines, et qui sentait bien que sa force venait de ce qu'elle n'avait pas été divisée, fit cependant la faute très-grave dans la circonstance, de diviser le pouvoir entre ses deux enfants, Bérenger-Raymond et Raymond-Bérenger II. A la vérité, il ne fit pas deux parts de ses états, mais il ordonna que ses deux fils gouvernassent en commun; et comme on peut le penser, la bonne intelligence ne dura pas longtemps. Les grands du pays parvinrent, du moins en apparence, à réconcilier les deux frères; ils décidèrent que ces derniers porteraient *l'un et* l'autre le titre de comte de Barcelone, et qu'ils se placeraient alternativement à la tête du gouvernement, chacun durant six mois. Raymond-Bérenger II fut assassiné (1082), et les soupçons tombèrent sur son frère * qui continua d'administrer seul tant pour son propre compte que pour celui de son neveu Raymond-Bérenger III. Bérenger-Raymond gouverna avec assez de sagesse; il forma une étroite alliance avec Alphonse VI, assista en qualité d'allié à la ba-

* Ce qui peut faire regarder les soupçons comme injustes, c'est de savoir qu'il eut pour son neveu tous les soins d'un père. A la vérité, il n'avait pas d'enfants, mais il pouvait en avoir. Quel intérêt aurait-il eu à faire périr son frère puisqu'il laissait vivre le fils de ce dernier?

taille de Zalaca, fit quelque temps après contre la ville de Valence une tentative qui ne réussit pas, partit ensuite pour la Terre-Sainte; et comme s'il eût prévu qu'il n'en reviendrait pas, il eut soin avant son départ de placer la personne de son neveu Raymond-Bérenger III, et le comté même de Barcelone sous la protection immédiate du roi de Castille. Le jeune prince se distingua de très-bonne heure par un courage qu'on ne pouvait pas attendre d'un adolescent. Il avait à peine quinze ans, et déjà il passait pour un brave chevalier.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



